



HAL
open science

Entrer dans la maison des hommes. De la clandestinité à la visibilité : trajectoires de garçons trans'/FtM

Julie Guillot

► **To cite this version:**

Julie Guillot. Entrer dans la maison des hommes. De la clandestinité à la visibilité : trajectoires de garçons trans'/FtM. Sociologie. 2008. dumas-00358915

HAL Id: dumas-00358915

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00358915>

Submitted on 4 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris

Entrer dans la maison des hommes

De la clandestinité à la visibilité : trajectoires de garçons trans'/FtM

Julie GUILLOT
Mémoire de Master 2 Recherche

Août 2008

Sociologie, mention « genre, politique et sexualités »

Sous la direction de Rose-Marie LAGRAVE
Directrice d'études à l'EHESS (IRIS)

REMERCIEMENTS

*Je remercie en premier lieu toutes les personnes qui ont participé à l'enquête,
pour leur disponibilité et leur générosité.*

*Merci à Rose-Marie Lagrave, qui a dirigé ce mémoire, pour son précieux
soutien ;*

à Valérie Beaudouin pour ses conseils ;

*à Marie-Hélène Bourcier pour m'avoir fait découvrir
et prêté un ouvrage central dans ma bibliographie ;*

*à Maud-Yeuse Thomas pour l'intérêt qu'elle a porté à cette recherche et
l'échange constructif que nous avons eu ensemble ;*

*à Christophe, Martine, Naïel, Sophie, Tiphaine, Valérie, Wendy, pour leur rôle
d'informateurs-trices ;*

à Isa pour ses re-lectures critiques.

*« A quoi cela ressemblerait-il de vivre dans une société
où l'on pourrait prendre des vacances de son genre ?
Ou (encore plus important) du genre des autres ? »*

Pat Califia

INTRODUCTION

« *Sometimes, masculinity has absolutely nothing to do with men.* »
Eve Kosofsky Sedgwick [(1995) Noble, 2004 ; ix]

« *On ne naît pas femme, on le devient* », écrivait Simone de Beauvoir en 1949, posant les premiers jalons d'une évolution sociale et politique que le mouvement féministe des années 1970 entendait mettre en pratique. Cette formule aujourd'hui célèbre marque surtout un tournant épistémologique en établissant une distinction entre le sexe (la biologie) et le genre (au sens de sexe social et psychologique), et en mettant en lumière l'importance des facteurs sociaux-culturels dans la construction des identités de genre. En 1978, Monique Wittig poursuivra la réflexion sur ce découpage conceptuel, mais en tronquant la phrase de Beauvoir : « *On ne naît pas femme* », et, affirme-t-elle, « *les lesbiennes ne sont pas des femmes* »¹. Autrement dit, si l'on ne naît pas femme, alors on peut ne pas le devenir. Les *gender studies* aux Etats-Unis se sont emparées depuis plusieurs années déjà de cette question de la *female gender diversity*, expression que l'on ne peut traduire que maladroitement, par « diversité de genre des individus femelles ou nés de sexe féminin » : Judith Halberstam, Judith Butler, Jean Bobby Noble, Jason Cromwell, notamment, ont analysé les implications théoriques, sociales, politiques, philosophiques de cette diversité. Ces auteur-es contribuent dès lors à faire émerger une catégorie spécifique, celle de la masculinité trans'. Cette catégorie inédite est devenue objet d'étude, au croisement de nombreuses disciplines, mais reste qu'il faut l'affiner et la rendre agissante dans les pratiques de recherche. Car si l'on trouve, en France, quelques travaux en sciences humaines et sociales sur la masculinité, il ne s'agit toujours que de celle incarnée par les hommes « biologiques »². Mais qu'en est-il de la masculinité incarnée par des individus ni biologiquement mâles, ni élevés comme des garçons ? Plus précisément, celle des garçons trans'/FtM* ? Dans une société où les individus sont dès la naissance assignés au genre femme ou homme en fonction de leur

¹ Monique Wittig, *La Pensée Straight*, Paris, Amsterdam, 2007.

² Notamment, les travaux d'Elisabeth Badinter, *XY, De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992, et Daniel Welzer-Lang, *Les Hommes et le masculin*, Paris, Payot, 2008.

*Les mots suivis d'une astérisque renvoient au lexique, en Annexes page 1.

anatomie, où le sexe constitue un code social fondamental, il importe de comprendre les perturbations engendrées par la transgression de ce code – lorsqu’un individu se définit comme appartenant au genre opposé, ou à un genre différent, de celui auquel il/elle a été assigné·e. Plus précisément, la binarité de genre n’étant pas seulement une opération de distinction sexuée, elle s’inscrit dans un système de valeurs hiérarchiques, de sorte que deux transgressions inversées appellent des analyses distinctes. Autrement dit, une trajectoire FtM ne saurait être appréhendée comme le simple symétrique d’une trajectoire MtF. Cette asymétrie est d’abord repérable par le traitement différentiel des discours sur ces deux trajectoires.

Si l’on trouve, en France, des représentations et des discours concernant les trans³ MtF – biographies et autobiographies, essais, articles de presse, apparitions dans les médias, cinéma³ –, tout se passe comme si, à première vue, les garçons trans³/FtM, eux, n’existaient pas. Comme si le *transsexualisme* ne concernait que les individus mâles. Dans un contexte de suprématie masculine, les femmes sont supposées désirer, en toute logique et selon le sens commun, accéder aux privilèges masculins, et le fait que certaines « prétendent » être des hommes serait dans l’ordre des choses ; à l’inverse, que des hommes désirent être des femmes représenterait le nœud même de la contradiction. Les FtM « passeraient* » plus facilement que les MtF, ils s’inséreraient donc mieux et plus rapidement dans la société et subiraient moins de discriminations. Mais ce qui est *pensable*, parce qu’ainsi pensé, recouvre-t-il ce qui est *faisable*, et ce qui se fait et se passe dans nos sociétés ? Face à la disproportion de mise en visibilité des MtF et des FtM, il faut aller regarder au-delà des apparences, pour tenter de comprendre s’il est si logique et facile, en France, aujourd’hui, de devenir un homme lorsque l’on n’est pas né doté d’un pénis. Vouloir et se donner les moyens d’accéder à un genre choisi est toutefois un parcours d’obstacles dont il faut retracer le fond normatif dont ils sont issus.

³ Deux films récents en témoignent : *Transamerica* de Duncan Tucker (2006) et *Wild Side*, de Sébastien Lifshitz (2004) ont tous deux pour personnage principal une femme trans³ (MtF). L’actrice de *Wild Side*, Stéphanie Michelini, est trans³. Pour une analyse de la visibilité trans³ dans les médias et en particulier à la télévision, voir le mémoire en sciences de l’information et de la communication de Karine Espineira, « Analyse de la construction des cultures de genre à la télévision. La transidentité, de l’espace public à l’espace télévisuel » (Université de Provence-Aix-Marseille 1, 2007).

En outre, dans le champ académique, les trans' (MtF et FtM confondus) ne sont présents que dans les disciplines médicales, en particulier la psychiatrie, été dans une moindre mesure en droit. Toute recherche de documents et de sources les concernant est conduite au constat suivant : en France, la psychiatrie et la psychanalyse détiennent le monopole de l'étude du *transsexualisme*, l'immense majorité des travaux sur le sujet relevant de ces disciplines. Au fichier national des thèses de Nanterre, on recense 30 thèses de doctorat soutenues en France depuis 1974 : sur ces 30 thèses, on en compte 16 en psychiatrie⁴, 5 en médecine (chirurgie, endocrinologie, médecine générale, médecine légale)⁵, 2 en psychologie⁶, 3 en psychanalyse⁷, 1 en pharmacie⁸, 2 en droit⁹ et 1 en littérature¹⁰. A quoi il faut ajouter 16 thèses d'exercice en médecine¹¹ (dont 10 en psychiatrie). Aucune étude sociologique, anthropologique ou historique n'a encore été menée à ce jour : au mieux trouve-t-on quelques articles, des mémoires de maîtrise et de DESS, mais aucun doctorat – ce qui signifie, aucune enquête d'envergure, et par conséquent, aucune donnée quantitative. Le transsexualisme et les personnes trans' constituent un sujet de thèse légitime uniquement en droit, en psychanalyse et en psychiatrie.

Ce premier constat suppose, dans un premier temps, de se tourner vers une bibliographie anglophone et plus précisément nord-américaine, afin de pallier les lacunes francophones. Dans un second temps, il faut aller chercher la parole des garçons trans'/FtM là où elle se trouve. Si le terrain et l'objet de la recherche ne sont jamais des « *entité[s] 'déjà là'* »¹², la difficulté à les construire est d'autant

⁴ Numéros des thèses par ordre chronologique : 1987PAO62172 ; 1988PAO60059 ; 1988MON11055 ; 1988PAO5N014 ; 1990NICE6013 ; 1991BOR23005 ; 1991AIX20180 ; 1992NANT105M ; 1993PAO7B062 ; 1993DILOM081 ; 1994REN1M103 ; 1997LYO1M283. Il faut ajouter 4 thèses soutenues en 1985 dont les numéros n'étaient pas indiqués (numéros de notice : 042270596, 042344166, 042351448, 042427401).

⁵ Numéros des thèses par ordre chronologique : 1992BOR23003 ; 1992PAO5C057 ; 1996BOR2M003. Il faut ajouter une thèse soutenue en 1983 (041847857) et une autre en 1984 (041983254).

⁶ 2000REN20053 ; 2006REN20030.

⁷ 2003PAO82218 ; 2004PAO70083 ; 2005PAO70061.

⁸ 1995BOR2P046.

⁹ 1990LYO33008 ; 1994BOR10033.

¹⁰ 2007PAO30049.

¹¹ La thèse d'exercice est le mémoire soutenu en fin de 3e cycle des études de santé (médecine, chirurgie dentaire et pharmacie), c'est-à-dire à l'issue de la dernière année d'internat. Elle permet l'obtention du diplôme d'Etat de docteur en médecine (ou en pharmacie ou chirurgie dentaire), et non un diplôme de doctorat.

¹² Mondher Kilani, « Du terrain au texte. Sur l'écriture de l'anthropologie », *Communication*, n°58, p. 45-60.

plus grande lorsqu'à ce terrain ne correspond aucun lieu, lorsqu'à la parole n'est destiné aucun support, lorsqu'aux acteurs est assignée une impossibilité d'existence : l'enjeu est alors de construire un objet sociologique à partir d'un « *espace non-social et psychiatrisé* » [Thomas, 2005].

Ce contexte scientifique, politique et social constitue le point de départ et la raison majeure de cette recherche, en soulevant d'emblée trois questionnements fondamentaux qui constituent l'armature de l'analyse.

En premier lieu, il importe de s'interroger sur *ce qui est dit* sur les trans' – et en particulier les FtM –, qui le dit et avec quels argumentaires : où l'on s'aperçoit que lorsqu'une certaine visibilité existe, on ne sort pas du sens commun et des stéréotypes. Que ce soit en psychiatrie, en biologie, en droit, mais également dans les publications hors du champ académique, tels les médias, les discours *sur* et les représentations *des* trans' témoignent d'un « butoir de la pensée », pour reprendre l'expression de Françoise Héritier. Il y a dans ces discours et ces représentations de l'impensable et de l'impensé, qui fondent la situation sociale, médicale, juridique des personnes trans'.

Deuxièmement, ayant fait le constat de l'invisibilité quasi totale des garçons trans'/FtM, à tous les niveaux de discours et dans tous les espaces sociaux et académiques, il s'agira d'analyser les conséquences théoriques et pratiques de cette invisibilité sur les trajectoires, les discours et les représentations des acteurs. En confrontant les matériaux empiriques rassemblés lors de mon enquête auprès de garçons trans'/FtM (une série de huit entretiens, auxquels s'ajoutent trois questionnaires), avec les discours scientifiques, il sera possible de reconfigurer l'impensable en exigence théorique.

Enfin, il restera à interroger les raisons d'une telle lacune en sciences sociales : après avoir analysé les effets sociaux et politiques des transitions FtM, j'en analyserai les effets cognitifs, afin de démontrer les enjeux et l'intérêt, pour la sociologie, de combler cette lacune.

En ce début de XXI^{ème} siècle où le questionnement sur le genre émerge difficilement dans l'université française, grâce aux transferts culturels et au développement récent des théories féministes, des études gay et lesbiennes, des théories *queer* – autant d'outillages conceptuels encore fortement marginalisés et

considérés comme des sous-champs des sciences sociales –, choisir un tel objet d'étude représente une stimulante difficulté, et symbolise sans doute, au moins en partie, ce qu'est le travail de recherche : montrer que ce qui se donne à voir comme une énigme n'en est pas une, dès lors que l'on en déplace les questions et que l'on pose un autre regard sur ce qui ressort de l'étrangeté, voire de l'exotisme. Pour éviter tout misérabilisme, voyeurisme ou tentation de réhabilitation, c'est une sociologie compréhensive que l'on a mobilisé pour à la fois rendre compte des processus sociaux fabriquant les personnes trans', et comment ces dernières parviennent à exister, à revendiquer, à être des citoyen-nes à part entière.

Une première partie sera consacrée à l'analyse des discours biologique, psychiatrique, juridique sur le transsexualisme : comment sont-ils construits, quels en sont les fondements, mais surtout, quelles en sont les conséquences (sociales, politiques, cognitives) ? On tentera d'établir les limites et les impasses théoriques auxquels mène la conceptualisation du transsexualisme telle qu'établie par ces disciplines – une conceptualisation qui recouvre celle de la *doxa*, de l'opinion commune. Une seconde partie présentera ensuite l'enquête sur laquelle s'appuie ce mémoire : à partir des entretiens réalisés, on pourra présenter la parole des personnes trans' et à travers elle, analyser leurs trajectoires et leurs représentations. Cette seconde partie s'attachera d'abord à la découverte de soi et à la décision de « transitionner », puis aux vécus liés à une nouvelle présentation de soi (dans le genre opposé) une fois la transition entamée. Enfin, dans une troisième et dernière partie, on s'intéressera aux effets sociaux, politiques et cognitifs de ces transitions et de l'émergence d'une visibilité trans' : dans quelle mesure les discours et les pratiques des garçons trans'/FtM reconfigurent-ils les interactions sociales, les rôles sociaux, le féminisme mais aussi les concepts scientifiques ?

PREMIERE PARTIE :

DE L'IMPENSABLE A L'IMPENSE

*« La déraison, ainsi, n'est ni l'irrationalité,
ni l'échec de la preuve, ni l'erreur de catégorie.
C'est toute la raison, mais mise au service d'une intuition
exorbitante – ici, ne pas être né(e) dans le 'bon' corps -,
qui est une vérité privée, et dont on ne sait,
littéralement, pas quoi penser. »*
[Castel, 2003 ; 12]

A – L'IMPENSABLE

« *Métamorphose impensable* » [Castel, 2003], « *illusion* » [Mercader, 1994], « *demande folle* » [Chiland, 2001 ; 190-195] ... : le transsexualisme semble évoquer d'abord – et souvent, uniquement – l'utopique transgression d'un ordre intangible. En sociologie, on parlerait d'expérience limite¹³, un terme qui n'est pas sans évoquer l'état limite ou état borderline de la clinique psychiatrique. Si l'on peut envisager ce terme comme désignant simplement un comportement au-delà des limites légales et socio-culturellement admises, il fait alors écho à la folie. La « folie », « l'illusion », c'est de se sentir appartenir à un genre différent de celui censé correspondre à son sexe d'assignation. Des individus nés avec une anatomie mâle se sentent femmes, désirent être perçus et considérés comme tels ; à l'inverse, des individus nés avec une anatomie femelle se sentent hommes ; quand d'autres encore se définissent androgynes, transgenre, à la fois homme et femme, mais dans tous les cas ils et elles ne sont pas en adéquation avec l'identité et le rôle social requis par leur anatomie. Les psychanalystes anglo-saxons John Money et Robert Stoller ont, les premiers, dans les années 1950, opéré une distinction entre le sexe, en tant que dimension biologique, et le genre, en tant que dimension sociale, psychosociale ou psychologique ; une distinction qui permettait d'expliquer l'existence de comportements homosexuels, travestis et transsexuels :

¹³ L'expérience limite en envisagée selon l'axe de la déconstruction du sujet et du lien social. Voir l'article de Georges Bataille, « L'expérience limite », *La Nouvelle Revue Française*, n°118, 1962.

« Le terme *identité de genre* (...) renvoie au mélange de masculinité et de féminité dans un individu, ce qui implique que l'on trouve et la masculinité et la féminité chez chacun, mais sous des formes différentes et à des degrés différents. Ce n'est pas la même chose que l'état de mâle et l'état de femelle, qui ont une connotation biologique ; l'identité de genre implique un comportement psychologiquement motivé. Bien que la masculinité cadre bien avec l'état de mâle et que la féminité aille avec l'état de femelle, le sexe et le genre ne sont pas nécessairement liés. De nombreux hommes biologiquement intacts doivent éviter d'avoir ce qu'ils ressentent comme des pulsions et un comportement féminin ; l'inverse est vrai pour les femmes. Il peut même y avoir un renversement du genre assez complet, comme dans le cas de mâles ou de femelles biologiquement normaux qui vivent en tant que membres du sexe opposé. » [Stoller, 1989 (1985) ; 30 ; souligné dans l'original].

Toutefois, ce « renversement de genre », ainsi que l'exprime clairement Stoller, n'est pensable que sous le signe de la pathologie, du développement a-normal : on ne saurait l'encourager, encore moins le considérer comme légitime ou équivalent à une identification de genre concordant avec le sexe. Les psychiatres et psychanalystes français utilisent généralement l'expression d'*identité sexuée* voire *identité sexuelle* comme équivalent de *gender identity* : la distinction entre sexe et genre, déjà bien fragile sous la plume de Stoller, ne survit pas à l'épreuve de la traduction¹⁴. C'est pourtant bien cette distinction-là qu'il s'agit de penser, même si, dans les discours psychiatriques et juridiques et pour le sens commun, elle demeure impensable. Un impensable qui s'incarne dans les réactions aux revendications des personnes trans' : revendication du droit à disposer de son corps, c'est-à-dire du droit à le modifier par des hormones et la chirurgie, revendication du droit à disposer de son identité sociale, en ayant la possibilité de changer d'état-civil. Ces « changements de sexe », sexe étant ici entendu à la fois comme génital, anatomique, mais aussi juridique et social, semblent toucher à l'intouchable. Mais le sexe, en tant que donné naturel et supposément immuable, est-il réellement intouchable, une entité sur laquelle nulle intervention n'est permise ? Je m'intéresserai dans un premier temps au sexe physique, au sexe en tant qu'incarné par le corps – c'est-à-dire à la fois les organes génitaux externes et

¹⁴ Cf Colette Chiland, *Changer de Sexe*, Paris Odile Jacob, 1997, p. 13 à 20, où elle justifie ses choix terminologiques. Colette Chiland a traduit plusieurs écrits de Stoller, et en particulier *Masculin ou féminin ?*, Paris, PUF, 1989 (titre original : *Presentations of Gender*, 1985), bien qu'elle ne partage pas, comme elle s'en explique, sa conceptualisation du genre.

internes et ce qu'on appelle les caractères sexuels secondaires : seins, pilosité, voix...– , avant d'envisager le sexe juridique (l'état-civil). Devant une telle polémique autour des modifications corporelles qu'entreprennent les personnes trans', une question s'impose : Qui a recours ou non à ce type d'intervention, quelles en sont les motivations et les effets ? Mais surtout, quels en sont les enjeux ?

L'usage du concept de genre

J'utilise le concept de genre sous deux acceptations que j'articule l'une à l'autre. Dans un premier sens, en tant qu' *identité de genre*, il désigne la manière dont un sujet se reconnaît lui-même, indépendamment de son anatomie : comme femme ou homme, fille ou garçon, comme les deux à la fois, ou comme ni l'un ni l'autre (ce que peut, pour certaines personnes, signifier le terme *trans*'). Le genre n'est donc pas un donné immédiat, mais une construction qui peut évoluer au cours de la vie : en ce sens on peut parler, comme le fait Nobble, de genre comme « désir de soi » [2004 ; 145].

J'entends également par genre le concept tel qu'il a été théorisé par Joan Scott, qui permet d'analyser les interactions et trajectoires des individus en tant qu'acteurs d'un système politique d'organisation sociale : le genre, en ce sens, désigne « *un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes* », et « *une façon première de signifier des rapports de pouvoir* » [Joan Scott, 1988 ; 141]. Cette définition a le mérite d'englober à la fois une dimension macrosociale (le genre comme organisation sociale) et une dimension microsociale (le genre en tant que code en vigueur dans les interactions individuelles et comme norme de comportement social), mais aussi d'échapper à une tentation essentialiste en ne se focalisant pas sur la binarité hommes/femmes : le genre en tant qu'organisation sociale et signifiant de rapports de pouvoir contient dans sa propre définition les outils de sa subversion.

1) Les attentats contre le sexe

« Vous faire opérer, c'est quoi ?
C'est essentiellement vous faire couper la queue. »
Jacques Lacan¹⁵

Très probablement, se faire opérer, pour M., trans' MtF à laquelle s'adresse Jacques Lacan, c'est *essentiellement* fabriquer une vulve, un clitoris et un vagin. Mais les termes appliqués aux opérations génitales pratiquées sur les personnes trans' sont souvent révélateurs de l'idée d'une « attaque » à quelque chose de sacré, d'intouchable, mais surtout à une perte, une déconstruction – il est rarement question de re-construction : « mutilation », « castration », « crime », « leurre », « demande folle »...

Le discours du mauvais corps

Ce qui intéresse et ce qui fait débat, au sujet des personnes trans', c'est la question du « changement de sexe », au sens physique : pour le sens commun comme pour la grande majorité des psychiatres et psychanalystes, le ou la transsexuel-le a pour objectif ultime de se débarrasser de ses organes génitaux, de les faire modifier pour être au plus près de l'apparence physique du genre choisi. Car ce qu'on entend encore aujourd'hui par « transsexualisme », c'est la théorie de l'inversion, qui désigna dans un premier temps l'homosexualité, et que le sexologue Ulrichs résumait par cette formule latine : « *Anima muliebris viruli corpore inclusa* » – une âme de femme enfermée dans un corps d'homme – ou le contraire [Ulrichs 1975[1898], cité par Cromwell, 1999 ; 103]. Ce « discours du mauvais corps », comme le nomme Jason Cromwell [103-106], conçu par les sexologues et les psychiatres, et encore largement utilisé aujourd'hui, fut imposé aux personnes trans' : nulle autre justification ne pouvait permettre qu'on accède aux technologies médicales pour modifier son corps. Aussi est-il fréquent que les psychiatres attribuent aux personnes trans' cette conception :

¹⁵ Entretien avec Michel H., 21 février 1976, in *Sur l'identité sexuelle : à propos du transsexualisme*, CZERMAK M., FRIGNET H., Paris, Association Freudienne Internationale, 1996, p. 311-353.

« Le transsexualisme implique que la marque dans le corps est jugée indispensable, qu'il y a un primat du biologique sur la parole, sur le symbolique. Les transsexuels placent tout sur la scène corporelle et rien sur la scène psychique. S'ils recourent au médecin, ce n'est pas parce qu'ils se sentent malades dans leur psychisme, mais pour qu'on leur restitue leur « vrai corps » en corrigeant une « erreur de la nature ». » [Chiland, 1997 ; 32-33 ; souligné dans l'original]

Mais qui, exactement, « place tout sur la scène corporelle et rien sur la scène psychique », comme le souligne à plusieurs reprises Colette Chiland¹⁶ [p. 39, p. 135], après avoir affirmé : *« j'aurais du mal à considérer comme un homme celui qui ne serait pas – virtuellement – capable de me pénétrer, et je n'ai pas peur de me faire piéger dans ma vie privée par un transsexuel FM parce que le critère de surface en costume d'Adam est parlant »* [80] ? La mise en conformité biologique est requise aussi bien par les psychiatres que par la justice, comme nous le verrons plus loin : si je me considère homme, et si je souhaite que les autres me considèrent ainsi, je dois devenir un mâle – car seuls les mâles sont des hommes, voilà le syllogisme auquel tout trans' doit s'affronter. C'est ce désir de « mise en conformité » du sexe au genre qui fonderait la définition du transsexualisme : pourtant, les désirs de modifications corporelles sont variables d'une personne trans' à une autre. Parmi celles que j'ai rencontrées, deux seulement ont subi une opération génitale (un FtM et une MtF), et une autre (MtF) l'envisage pour l'avenir. Pour tous les autres il n'était pas question, au moment de l'entretien, d'envisager une phalloplastie ou une vaginoplastie, et trois FtM refusaient également l'idée d'une hystérectomie. Tous et toutes prenaient des hormones, mais certain-es de manière intermittente sans que cela ne pose problème. La modification du corps est donc une réalité pour chacun-e d'entre eux/elles, mais de manières différentes.

¹⁶ Colette Chiland est psychiatre et psychanalyste, philosophe de formation initiale. Elle a enseigné durant plusieurs années à la Sorbonne et à l'université René-Descartes. Auteure de plusieurs ouvrages et articles sur le transsexualisme, elle a participé à l'élaboration du protocole sur lequel se fondent les équipes des hôpitaux publics français prenant en charge des transsexuel-les. Je serai amenée à la citer plusieurs fois : outre que ces travaux sont largement diffusés et son discours représentatif de la conception psychiatrique du transsexualisme, elle tient un rôle important dans la controverse sur les droits des trans', et est désignée par les associations trans' comme particulièrement transphobe. Récemment, elle a porté plainte pour diffamation contre l'association Act Up qui l'avaient accusée de transphobie : elle a eu gain de cause – je reviendrai dans la troisième partie sur cette affaire.

En France, les opérations de réassignation de sexe ne sont autorisées que depuis 1979, sur décision du Conseil de l'Ordre des Médecins. Avant cette date, les chirurgiens pratiquant des opérations sur des personnes trans' risquaient des sanctions pénales pouvant aller jusqu'à la prison à vie, la justice considérant qu'ils se rendaient coupables de mutilation, en vertu de l'article 316 du Code Pénal qui condamnait « les coups et blessures volontaires avec préméditation » et le « crime de castration ». Aujourd'hui, le Code Civil stipule qu' « *il ne peut être porté atteinte à l'intégrité du corps humain qu'en cas de nécessité médicale pour la personne ou, à titre exceptionnel, dans l'intérêt thérapeutique d'autrui* » (article 16-3). De fait, les chirurgiens et endocrinologues refusent généralement de prendre en charge une personne trans' si celle-ci n'est pas munie d'une attestation d'Affection Longue Durée (ALD), que seul un psychiatre est habilité à délivrer. Il faut noter que le transsexualisme ne fait pas partie explicitement de la liste des ALD : on y trouve cependant la catégorie « psychose, trouble grave de la personnalité, arriération mentale », dans laquelle sont, de fait, rangés les transsexuel-les¹⁷ (et ce, bien qu'un certain nombre de psychiatres distingue le transsexualisme de la psychose ; la plupart toutefois s'accordent sur le diagnostic de « trouble de la personnalité »). Le passage chez le psychiatre est donc quasiment incontournable, sauf si l'on a les moyens d'aller se faire opérer à l'étranger. Quant au changement d'état-civil, il n'est que très rarement autorisé si la personne requérante n'est pas passée entre les mains du chirurgien. Le psychiatre Jacques Breton définit avec un mépris non dissimulé la « clinique » du transsexualisme : « *C'est l'état d'une personne bien portante qui fait appel à la chirurgie et à la Sécurité Sociale pour être opérée et qui, à défaut, s'opère elle-même* » [1985 ; 7].

Curieux paradoxe, donc, que celui par lequel on répond aux désirs des personnes trans' : il est indispensable de se faire opérer...mais se faire opérer est un sacrilège, une folie. Les interventions de chirurgie esthétique et réparatrices sont pourtant fréquentes aujourd'hui, et ne nécessitent pas l'agrément d'un psychiatre : nombre d'individus « bien portants » y ont recours. Certes, mais ce n'est pas du sexe dont il s'agit. « *S'attaquer au sexe, c'est attaquer la naissance même. (...) Le sexe étant à l'origine de la procréation, s'attaquant à lui, on*

¹⁷ <http://www.pratique.fr/vieprat/secsoc/prev/daf2610.htm>.

manifeste la difficulté d'être » [Bensadon, 2002 ; 168]. En réalité les personnes trans' ne sont pas les seules à confier leurs organes génitaux aux chirurgiens, mais toutes les interventions sur le sexe ne relèvent pas de l'impensable.

Le paradoxe de la « fabrique du sexe »

Depuis quelques années se développe aux Etats-Unis, au Canada et plus récemment en Europe, ce qu'on appelle le *sex design* : des opérations de chirurgie esthétique sur les organes génitaux, mâles comme femelles. Pour ne citer que les plus courantes, on trouve dans ces offres d'interventions, l'allongement et l'élargissement du pénis, la réduction des lèvres de la vulve, la réduction du diamètre du vagin, la reconstruction de l'hymen, l'injection d'acide hyaluronique à l'intérieur du vagin, à l'endroit désigné point G, afin d'élargir cette zone, ou encore l'ablation du capuchon du clitoris. Ces interventions concernent en majorité les femmes, et leur nombre a doublé entre 1998 et 2005 au Royaume-Uni¹⁸. Les conséquences, notamment en terme de sensibilité, en sont encore mal connues ; quelques médecins et psychologues commencent à s'intéresser à ce phénomène, mettant en garde en particulier les femmes sur les risques encourus, et le mot de « mutilation » apparaît. Toutefois, si un suivi psychologique peut être parfois conseillé par le chirurgien, il n'est nullement obligatoire, pas plus que l'aval d'un psychiatre, pour bénéficier de ce type d'intervention. Les termes utilisés pour qualifier ces pratiques sont nettement différents de ceux par lesquels sont décrites les opérations qu'effectuent les trans' : « chirurgie plastique », « chirurgie esthétique », « réhabilitation génitale ». Cette dernière expression ne laisse pas de rappeler cette théorie du « mauvais corps » dont il est si souvent question au sujet des trans' : le « mauvais corps », c'est celui qui n'est pas conforme à une norme idéalisée, c'est le corps femelle qui n'est pas suffisamment « féminin » (parce qu'avec des lèvres jugées trop grandes et trop voyantes), le corps mâle qui n'est pas assez « viril » (parce qu'avec un pénis jugé trop petit). Il apparaît dès lors que le « vrai corps » ne peut être que *construit*, au sens propre du terme, par les technologies médicales. L'article de Lih Mei Liao et Sarah M.

¹⁸ Cf article « Engouement pour la chirurgie esthétique génitale », 25 mai 2007, *Agence France-Presse*, Paris. [En ligne] : <http://www.cyberpresse.ca/article/20070525/CPACTUEL/705250844/6685/CPACTUEL> ; « Les anglo-saxonnes très « sex design » », Emmanuèle Peyret, *Libération*, 30 mai 2007.

Creighton (gynécologue et psychologue) paru dans le *British Medical Journal* en 2007¹⁹ – et qui a soulevé la question du *sex design* en France –, met en lumière un autre aspect de ce qu'Elsa Dorlin appelle, après Thomas Laqueur, la « fabrique médicale des corps sexués » [2006 ; 8] : parce qu'il n'existe pas de normativité naturelle suffisante pour stabiliser la différence des sexes, le recours à la science et à la technique est indispensable à la maintenance des identités *sexuées*. « *Le paradoxe réside dans le fait que c'est la recherche médicale qui a provoqué une crise des identités sexuées : en voulant les maintenir absolument, elle n'a fait qu'exhiber la technicité qui préside à la fabrication du sexe* » [Dorlin, 2006 ; 11]. En effet, les techniques, tant endocrinologiques que chirurgicales, dont peuvent aujourd'hui bénéficier les trans' n'ont pas été mises au point dans l'idée que des individus puissent désirer transgresser la frontière du sexe, mais bien au contraire pour la renforcer – voire pour la créer de toutes pièces lorsque l'anatomie d'un individu ne permet pas de le classer d'un côté ou de l'autre de cette frontière. Les cas d'intersexualité en sont la preuve.

On trouve un exemple manifeste de ce paradoxe dans la technique de phalloplastie. Les premières tentatives de phalloplasties ont été réalisées sur des soldats blessés lors de la première guerre mondiale, par le chirurgien anglo-saxon Harold Gillies ; par la suite, il fut possible de réparer les pénis accidentés, mais aussi d'allonger et d'élargir ceux considérés comme trop petits ou trop étroits. Gillies pratiquera la première opération de phalloplastie sur un homme trans', Michaël Dillon, en 1946²⁰. Les premières vaginoplasties avaient déjà eu lieu depuis plusieurs années, en Europe, à partir des années 1920²¹. La première phalloplastie en France aurait été pratiquée au début des années 1970, mais avec « *un résultat physiologiquement un peu déconcertant* » [Pérel, 1980 ; 187] : les chirurgiens décrètent alors « *ces interventions inopportunes* » [Vague, cité par Pérel, 1980 ; 188]. Encore aujourd'hui, elles sont peu pratiquées en France, et uniquement par des équipes officielles, avec des résultats peu satisfaisants, ce qui contraint les personnes requérantes à se tourner vers une offre étrangère. Les

¹⁹ Lih Mei Liao, Sarah M Creighton, « Requests for cosmetic genitoplasty: how should healthcare providers respond ? », *British Medical Journal*, 26 mai 2007, n°334, p.1090-1092.

²⁰ Cf l'article en ligne : <http://www.transgenderzone.com/features/michaeldillon.htm>

²¹ Ces premières vaginoplasties furent réalisées en Allemagne par l'institut de sexologie de Magnus Hirschfeld, et concernent Dorchen Richter puis Lili Elbe.

techniques de vaginoplastie ont évolué beaucoup plus tôt et plus rapidement que les techniques de phalloplastie : il semble que ces dernières n'aient quasiment pas progressé depuis 1948, date des derniers perfectionnements de Gillies, qui met au point le procédé standard encore utilisé de nos jours. Actuellement, une opération de phalloplastie est bien plus onéreuse, plus longue et plus risquée qu'une vaginoplastie, et les résultats en sont souvent moins satisfaisants. Ceci explique en partie que nombre de trans' FtM n'aient pas recours à cette intervention. Est-ce en raison d'une plus grande difficulté technique ? Selon Cromwell, les chirurgiens se perfectionnent individuellement, mais il n'est fait état nulle part de ces avancées, car la culture ne semble pas en mesure de les tolérer [Cromwell, 1999 ; 116]. C'est dans le langage utilisé par les chirurgiens que l'on peut trouver un signe de cette résistance à fabriquer des pénis sur des corps femelles : les opérations consistant à allonger ou élargir les pénis d'hommes « biologiques » sont appelées *pénoplasties*²², et non *phalloplastie*. Jason Cromwell souligne cette distinction terminologique : pourquoi ne désigne-t-on pas également par pénoplastie les opérations de construction d'un pénis réalisées sur des trans' FtM ? Le mot phallus désigne un symbole de pouvoir, alors que le pénis est simplement une partie de l'anatomie mâle. « *This distinction is reflected in the langage most surgeons use, which indicates that they believe themselves to be creating a phallus rather than a penis (...) I do not believe that surgeons think of phallus as a symbol of social power but rather as not equivalent to a penis – as a pretended or fantasmatic unity* ». » [Cromwell, 1999 ; 116]²³. Autrement dit, seuls les « vrais hommes » (les mâles) peuvent avoir de « vrais pénis ».

Où se situe donc le « vrai corps », entre nature et technique ? On admet que la nature puisse faire des « erreurs », ou des « défauts », nécessitant d'être corrigés, dans le cas des intersexes par exemple, et, dans une moindre mesure, des sexes jugés insuffisamment esthétiques au regard de la norme. Le « vrai corps », le « vrai sexe » que l'on « restitue » est alors le fruit de la technique, et non de la nature. Au contraire, dans le cas des trans', le « vrai corps », celui qu'ils/elles

²² Voir, entre autres et pour exemple, le site d'un chirurgien parisien : <http://www.penoplasty.com/chirurgien.html>

²³ « Cette distinction est reflétée dans le langage qu'utilise la plupart des chirurgiens, et indique qu'ils croient eux-mêmes créer un phallus plutôt qu'un pénis (...). Je ne crois pas que les chirurgiens pensent le phallus comme un symbole de pouvoir social, mais plutôt comme un non-équivalent du pénis – comme une « *unité prétendue ou fantasmatique* ». »

devraient accepter, c'est celui qui précède la technique : leur corps issu de la technique est considéré comme faux, comme le résultat d'une illusion, comme le manifeste de leur pathologie qui leur laisserait croire, et pour eux seuls, qu'ils disposent enfin d'un « vrai corps ». Le psychanalyste Claude Spiemann « propose d'y voir l'effet d'une organisation psychotique qui les conduit non pas à changer de sexe mais à se mettre hors sexe »²⁴. Car la fabrique du sexe est fabrique de la différence des sexes : le sexe (et le corps) n'est pensable que dans le cadre de cette binarité, binarité sur laquelle la psychiatrie se fonde pour construire le transsexualisme – et les transsexuel-les.

2) Une pensée fondatrice et réductrice

« *Les transsexuels ont été conçus par les psychiatres.* »
Jean-Luc Swertvaegher [2006]

« *Le transsexualisme se situe au carrefour,
à la limite de toutes les pathologies.* »
Jean-Marc Alby [in Chiland, 2003 ; 35]

Dans *La Volonté de Savoir*²⁵, Michel Foucault analyse la construction de l'homosexualité par la médecine au milieu du XIX^{ème} siècle : alors que l'homosexualité comme pratique a toujours existé, c'est la sexologie et la psychiatrie qui construisent l'homosexualité et l'homosexuel-le comme catégorie, dans le cadre d'un intérêt croissant pour les perversions sexuelles. Cette perspective nominaliste peut s'appliquer au transsexualisme et aux transsexuel-les : si, de tout temps, il y eut des individus se considérant comme appartenant à un genre différent que celui censé correspondre à leur anatomie, la notion de transsexualisme et la définition qu'elle recouvre n'apparaissent qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, dans les théories des sexologues allemands.

²⁴ Claude Spiemann, *À propos du transsexualisme. Quelles questions ? Quelles réponses ?* Conférence du GÉPI (Groupe d'Études Psychanalytiques interdisciplinaires) de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM), le 5 juin 2002

²⁵ Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, Tome 1, *La Volonté de Savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

L'invention du transsexualisme

Ulrichs, Krafft-Ebing et Hirschfeld en posent les jalons, avec la théorie de l'inversion dont il a été précédemment question. Nombre de cas qu'ils présentent dans leurs ouvrages respectifs seront par la suite considérés comme transsexuelles. C'est Magnus Hirschfeld qui évoque un « transsexualisme psychique » (*seelischer Transsexualismus*), afin d'établir une distinction avec l'hermaphrodisme, que l'on nomme aujourd'hui intersexualité²⁶. Le terme n'entrera réellement en usage qu'à partir des années 1950, à la suite d'une conférence à l'Académie de médecine de New York en décembre 1953, lors de laquelle Harry Benjamin, endocrinologue et sexologue, qui vient de publier un article sur la question, en officialise l'usage. A cette époque, plusieurs réassignations de sexe ont été effectuées et médiatisées aux Etats-Unis comme en Europe : le besoin de réglementer l'accès aux hormones et à la chirurgie se fait pressant, et la question suscite un intérêt croissant de la part du corps médical, en particulier psychiatrique. Chiland recense plus de mille articles et une cinquantaine de livres publiés sur le sujet entre 1953 et 1987 : mais les deux plus importants furent sans doute *The Transsexual Phenomenon*, de Harry Benjamin, qui définit le syndrome transsexuel (appelé parfois syndrome de Benjamin) en 1966, et *Sex and Gender*, de Robert Stoller, en 1968.

Ces deux ouvrages ne s'intéressent qu'aux transsexuels mâles – Stoller se contente d'évoquer l'existence de transsexuels femelles. Les définitions qu'ils proposent du transsexualisme sont basées sur une conception binaire du sexe et du genre, en distinguant les « vrais transsexuels », ou « transsexuels primaires », des « transsexuels secondaires » :

« Les vrais transsexuels se sentent appartenir à l'autre sexe, ils désirent être et fonctionnent comme membres du sexe opposé, et non pas seulement apparaître

²⁶ En 1910, Hirschfeld publie *Die Transvestiten*, ouvrage dans lequel il classe en différents stades intermédiaires tous les individus qui ne rentrent pas dans « l'ordre sexuel » : le premier stade correspond aux hermaphrodites, dont l'anatomie génitale présente des caractéristiques des deux sexes (par exemple un individu d'apparence femelle mais sans utérus et sans ovaires, avec des testicules restées à l'intérieur du corps) ; le second stade définit les individus dont les caractères sexuels secondaires sont jugés anormaux en regard de ses organes génitaux (une femme avec une pilosité excessive, par exemple) ; le troisième stade regroupe les invertis sexuels, c'est-à-dire les homosexuels, et le quatrième les « transvestis », qui poussent à l'extrême le phénomène d'inversion, que l'on appelle aujourd'hui transsexuels [Foerster, 2006 ; 34-35].

comme tels. Pour eux, leurs organes sexuels, primaires (testicules) tout autant que secondaires (pénis et le reste), sont des difformités dégoûtantes qui doivent être changées par le bistouri du chirurgien. » [Benjamin, cité par Chiland, 1997 ; 29-30].

Une telle définition suppose que les transsexuels s'identifient nécessairement et sans ambiguïté au « sexe opposé », et trouvent leurs organes sexuels répugnants – ce qui est loin d'être toujours le cas – mais ceux-là ne seront pas diagnostiqués comme « vrais transsexuels » et probablement, n'obtiendront pas le sésame qui leur permettra l'accès aux hormones et à la chirurgie lorsqu'ils le souhaitent. Pour la psychiatrie, le transsexualisme n'est pensable que sous le prisme de la pathologie, du trouble, et selon des critères précis : c'est-à-dire uniquement dans le cas d'une « inversion » totale, pas de demi-mesures.

Les transfuges du sexe

*« Les transfuges du corps demeurent absents au plaisir dans un corps comme dans l'autre. »
Jean-Claude Pénocet²⁷*

*« L'identité de genre est le sentiment d'appartenir à une classe d'individus identiques à soi et reconnus du même sexe ; sexe en congruence psychologique, morphologique et sociale » [Bonierbale, 1998 ; 42]. Cette congruence, qui selon la psychiatrie et la psychanalyse constitue « la fondation inconsciente de l'identité » [Waynberg] de tout individu, ne laisse aucune place à une pensée des identités trans'. Sexe, genre, sexualité sont sensés tenir d'un seul bloc : la désarticulation que représentent les trans' apparaît alors nécessairement comme une énigme – une pathologie du développement. Pour Jacques Breton, « *Le transsexualisme est dû à une perturbation de la phase psychique de la différenciation sexuelle dont on ne connaît pas la cause* » [Breton, 1985 ; 37]. A défaut de trouver des causes (certain-es font du transsexualisme, ou tout au moins, de son « développement », la conséquence d'un phénomène iatrogène et*

²⁷ *Les transfuges du corps*, in Site de l'AIHUS (Association Inter-Hospitalo Universitaire de Sexologie, Montpellier 1 et Marseille).

*médiagène*²⁸ [Chiland, 1997 ; 36-38]), on cherche à en limiter les effets : si Benjamin préconisait le traitement hormono-chirurgical comme « solution » au transsexualisme, beaucoup de praticiens français, à la suite de Stoller, préféreraient « *changer ce qu'il y a dans la tête* », comme le préconise Colette Chiland. Et ce, bien qu'ils reconnaissent leur incompetence à « soigner » les transsexuels :

« Le transsexualisme n'est pas curable par les thérapeutiques psychiatriques actuellement disponibles. La satisfaction de la demande de traitement hormonal et chirurgical et du changement d'état-civil paraît le plus souvent améliorer l'état du patient et éviter ou faire disparaître les complications : dépression, anxiété, désadaptation socio-professionnelle et affective, voire tentatives de suicide et d'auto-castration. » [Breton, 1985 ; 8]

Certains, comme Pascal Fautrat, parlent de psychose [2001 ; 52], c'est-à-dire d'un déni de réalité, d'une illusion délirante. Colette Chiland et Patricia Mercadet, auteures d'ouvrages largement diffusés sur le transsexualisme, sans utiliser ce terme, décrivent la même chose :

« Il suffit de considérer les transsexuels dans leur sexe biologique, comme tout le monde en somme, sans se convertir à ce que j'ai nommé plus haut leur hérésie, pour voir leur demande sous un tout autre angle et envisager des approches thérapeutiques bien différentes du « changement de sexe » (je pense en particulier à la pensée de Jean-Marc Alby, de Leslie Lothstein, d'Anna Potamianou, de Colette Chiland et d'Agnès Oppenheimer). Dès qu'on voit le transsexuel dans son histoire de garçon, puis d'homme, et la transsexuelle dans son histoire de fille, puis

²⁸ *Iatrogène* se dit d'une maladie causée par le traitement médical lui-même : ici, cela désigne l'idée selon laquelle la médecine elle-même, par son développement et notamment par les progrès chirurgicaux, aurait créé le transsexualisme. Le psychiatre américain Ira Pauly exprimait cette conception dès 1965 : « *En ironisant, ce syndrome peut-être considéré comme iatrogène, les progrès dans la technique chirurgicale et la thérapie hormonale permettant maintenant la réalisation partielle de fantasmes de métamorphose sexuelle* » [cité par Chiland, 1997 ; 36]. Dans le même sens, le terme de *médiagénie* (un néologisme utilisé par Chiland), désigne la création ou le développement d'un phénomène par les médias : « *Les médecins seuls, s'il n'y avait pas eu le formidable amplificateur des moyens modernes d'information, n'auraient pas donné au phénomène sa dimension actuelle* » [Chiland, 1997 ; 37]. Il faut noter que l'argument de *médiagénie* n'est pas nouveau ni spécifique aux trans' : Jean Bobby Noble analyse comment, au tournant du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle, la médecine et le législateur (aux Etats-Unis comme en Europe) accusaient l'apparition d'une littérature lesbienne d'encourager l'homosexualité [Noble, 2004 ; 3].

de femme, il devient possible d'entendre leur demande comme un symptôme, et leur revendication d'un sexe psychique délié de leur anatomie comme une forme de délire. » [Mercadet, 1994 ; 270]

L'attitude de nombre de psychiatres consiste donc à ne pas donner crédit aux discours des trans', et à s'adresser à eux dans le genre que, précisément, ils refusent d'incarner : transsexuelle ou femme transsexuelle qualifie un homme trans'/FtM, et transsexuel ou homme transsexuel une femme trans'/MtF ; de même le « transsexualisme féminin » désigne les FtM, et le « transsexualisme masculin » les MtF. Ce n'est que lorsque la thérapie échoue, que le praticien se résigne à donner son feu vert pour un traitement hormono-chirurgical. Les discours psychanalytiques et psychiatriques sont souvent ambigus à cet égard : si l'on s'en tient au raisonnement de Stoller, le transsexualisme n'est ni une perversion, ni une névrose, ni une psychose, et les transsexuel-les sont capables de s'insérer socialement [Chemama, 1993 ;115]. Comment justifier alors le refus d'accéder à leur demande de modifications corporelles ? L'argument avancé par Stoller est que la chirurgie ne constituerait pas une solution satisfaisante pour les transsexuel-les : elle n'en fait pas de « vrais hommes » ou de « vrais femmes », mais ne peut que « transformer un organisme sain en un organisme malade » [Chiland, 1997 ; 142]. « *Les suites de ces opérations sont loin de présenter le caractère idyllique que rêvent les transsexuels et leurs chirurgiens. (...) les transsexuels opérés continuent inévitablement leur quête vers d'autres objectifs de plus en plus inaccessibles* » [Chemama, 1993 ;115]. Ce refus traduit une impossibilité de produire des corps *transsexués* ou *intersexués*, des corps qui ne soient pas « totalement » mâles ou femelles (si tant est qu'il existe de tels corps) mais à la fois mâles et femelles : lorsque la « fabrique du sexe » va dans ce sens, elle est considérée comme contre-nature. L'impensable, en la matière, c'est le fait qu'un individu puisse désirer un tel corps et le trouver plus satisfaisant que son corps pré-interventions : il s'agira de se pencher sur ce que disent, à ce sujet, les personnes trans'.

L'invention du transsexualisme a permis dans une certaine mesure de nommer, de définir, de faire reconnaître les trans' (essentiellement les trans' MtF), mais au prix de la pathologie mentale : les trans' sont contraints à se penser comme

malades, à penser leur identité dans le cadre d'une définition étroite et essentialiste. S'ils veulent obtenir ce qu'ils souhaitent, ils n'ont bien souvent d'autre choix que d'adhérer aux stéréotypes établis par la psychiatrie, d'adapter leur discours à ces stéréotypes. La pensée psychiatrique au sujet du transsexualisme n'est pas simplement *réductrice* au sens où elle ne serait pas adaptée à la multiplicité réelle des individus qu'elle prétend diagnostiquer, mais *réductrice* au sens d'un défaut de conceptualisation. « *The stereotype is not a simplification because it is a false representation of a given reality. It is a simplification because it is an arrested, fixated form of representation* »²⁹ [Minh-ha(1991), cité par Cromwell, 1999 ; 109]. Le stéréotype, ici, tient à la binarité de sexe/genre (le sexe et le genre étant conçus comme un amalgame inséparable) sous-jacente à la pensée clinique : on ne peut être qu'homme ou femme, certainement pas les deux à la fois et encore moins ni l'un ni l'autre, et c'est la biologie qui fait loi. Ainsi les trans' sont construits comme un groupe homogène et sont supposés présenter des caractéristiques précises : un sentiment de répulsion vis-à-vis de leur corps et en particulier de leurs organes génitaux (ce qui signifie le désir obsessionnel de s'en débarrasser, l'absence de masturbation et de relations sexuelles avant l'opération, ou, si relations sexuelles il y a, le refus d'être touché-e par le ou la partenaire) ; une attirance hétérosexuelle en fonction de leur sexe psychique (qui sera souvent qualifiée d'homosexuelle par les psychiatres, au regard du sexe biologique) ; un déni ou un oubli de leur passé, de leur enfance ; un faible intérêt pour la sexualité, voire une absence totale de relations sexuelles, même après la réassignation ; un comportement et une identification de genre caricaturale (les trans' MtF aspireraient nécessairement à être très féminines, les FtM à être très virils) ; et, bien entendu, une grande souffrance, pré et post-transition*, liée à la pathologie.

En France, il existe cinq équipes hospitalières (deux à Paris, Lyon, Bordeaux et Marseille), constituées de psychiatres, endocrinologues et chirurgiens, qui réclament l'exclusivité du contrôle des parcours transsexuels. Ces équipes, financées par la Direction Générale de la Santé, s'appuient sur un protocole,

²⁹ « Le stéréotype n'est pas une simplification d'une réalité donnée, mais une représentation fautive de cette réalité. Il s'agit d'une simplification en tant que c'est une forme fixe, figée de représentation. »

déclaré officiel, conçu par les psychiatres Bernard Cordier, Colette Chiland et Thierry Gallarda³⁰ : protocole très strict et qui n'a rien de légal. Devant les conditions d'accès à la transition et les délais d'attente imposés par ces équipes, de plus en plus de trans' préfèrent s'adresser à un psychiatre privé : être âgé-e d'au moins 23 ans, ne pas être marié-e et ne pas avoir d'enfants à charge, ne pas être séropositif, ne pas se prostituer, avoir un mode de vie jugé « stable », être suivi-e par un psychiatre pendant une durée d'au moins deux ans avant d'entamer des modifications corporelles... Dans ce cadre, la personne trans' n'est pas libre de choisir le chirurgien qui pratiquera les opérations ni les techniques opératoires. Le protocole impose également une période de « real life test » : pendant un an, le-la candidat-e à la transition doit « faire la preuve » de sa capacité à vivre publiquement dans le genre auquel il-elle se sent appartenir, sans aucune modification physique. Ce qui revient à l'exposer à des violences, à l'exclusion, à la perte de son emploi dans certains cas. Cette période probatoire vise à s'assurer de la « conviction profonde » de la personne : on peut y voir surtout un principe de précaution de la part du corps médical qui se protège d'éventuelles rétractations et des procès à son encontre (en particulier à l'encontre des chirurgiens) qui pourraient suivre.

Si quelques rares médecins revendiquent et pratiquent une prise en charge plus souple, le pouvoir de ces équipes n'est pas à négliger : leurs membres font partie d'instances décisionnaires de la sécurité sociale et du Conseil de l'Ordre des médecins, lesquelles instances soutiennent ces équipes et font pression sur les praticiens qui suivent des personnes trans' hors protocole.

La sécurité sociale ne rembourse que les actes curatifs, et non esthétiques³¹ : le transsexualisme étant défini comme une pathologie, et la chirurgie comme un « traitement », les opérations devraient en toute logique être remboursées, ce qui est le cas pour les actes réalisés par les équipes officielles (et publiques). Jusque récemment, se faire opérer dans le privé ne donnait pas droit à une prise en charge de la sécurité sociale – bien que l'accord d'un psychiatre soit pourtant requis. Ce n'est que depuis 2004, suite à un arrêt de la Cour de Cassation, que les personnes

³⁰ Bernard CORDIER, Colette CHILAND, Thierry GALLARDA, *Le transsexualisme, proposition d'un protocole malgré quelques divergences*, in Annales Médico-Psychologiques, n° 159, 2001.

³¹ Article L. 321-1 du Code de la Sécurité Sociale.

trans' peuvent bénéficier du remboursement par la sécurité sociale d'actes chirurgicaux effectués dans des cliniques privés³². Cette question participe des clivages entre associations trans' au sujet de la dépsychiatisation : si le transsexualisme sort de la liste des maladies mentales remboursables, la prise en charge des actes chirurgicaux par la sécurité sociale n'aura plus lieu d'être, selon la législation en vigueur.

Le monopole d'expertise psychiatrique constitue un contrôle des corps trans' contrôle qui se renforce à mesure que la résistance (collective et individuelle) des trans' s'organise et se développe, comme nous le verrons plus loin. Que les trans' puissent disposer de leur corps, au même titre que les candidats au *sex design* et à toute chirurgie esthétique, ne semble pas envisageable, tant aux yeux de la psychiatrie que de la justice, à laquelle ce monopole a partie liée.

³² Cass. 2e civ., 27 JANVIER 2004, N° 02-30613, Soulié c/ CPAM de Laon : Cet arrêt résulte de la plainte d'un homme trans' (FtM) auquel la caisse primaire d'assurance maladie de Laon, dans l'Aisne, refusait la prise en charge de son opération (réalisée en 1996) ; la cour d'appel d'Amiens avait donné gain de cause à la CPAM, arguant du fait que seuls les actes chirurgicaux réalisés dans le public (c'est-à-dire, par les équipes officielles), pouvaient bénéficier du remboursement, selon une lettre ministérielle de juillet 1989. Cf l'arrêt de la cour de cassation sur le site de Tom Reucher : <http://syndromedebenjamin.free.fr/medical/securitesociale/sagacpam/courcass2004-01-27.htm>

Le transsexualisme dans les classifications médicales

Il n'est pas fait mention du transsexualisme dans la classification française des troubles mentaux élaborée en 1968 par l'I.N.S.E.R.M.

En 1973, l'homosexualité est retirée du DSM (Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorder), classification internationale des troubles mentaux : le transsexualisme y fait son entrée en 1980, en tant que *trouble de l'identité sexuelle*, et y figure toujours aujourd'hui. La manière dont il y est défini est très proche des critères de Benjamin :

« A. *Identification intense et persistante à l'autre sexe (ne concerne pas exclusivement le désir d'obtenir les bénéfices culturels dévolus à l'autre sexe).[...] Chez les adolescents et les adultes, la perturbation se manifeste par des symptômes tels que l'expression d'un désir d'appartenir à l'autre sexe, l'adoption fréquente des conduites où on se fait passer pour l'autre sexe, un désir de vivre et d'être traité comme l'autre sexe, ou la conviction qu'il (ou elle) possède les sentiments et les réactions typiques de l'autre sexe.*

B. *Sentiment persistant d'inconfort par rapport à son sexe ou sentiment d'inadéquation par rapport à l'identité de rôle correspondante.[...] Chez les adolescents et les adultes, l'affection se manifeste par des symptômes tels que: vouloir se débarrasser de ses caractères sexuels primaires et secondaires(p. ex. demande de traitement hormonal, demande d'intervention chirurgicale ou d'autres procédés afin de ressembler à l'autre sexe par une modification des caractères sexuels apparents), ou penser que son sexe de naissance n'est pas le bon.*

C. *L'affection n'est pas concomitante d'une affection responsable d'un phénotype hermaphrodite.*

D. *L'affection est à l'origine d'une souffrance cliniquement significative ou d'une altération du fonctionnement social, professionnel ou dans d'autres domaines importants.*

[...] *Spécifier (pour les sujets ayant atteint la maturité sexuelle):*

Attiré sexuellement par des hommes

Attiré sexuellement par des femmes

Attiré sexuellement par les deux sexes

Attiré sexuellement ni par un sexe, ni par l'autre. »

[American Psychiatric Association, (1994), *Troubles de l'identité sexuelle*, in *Mini DSM IV, Critères diagnostic*, (Washington DC, 1994), trad. fr.: Paris, Milan, Barcelone, Masson, 1996, p. 250-252.]

Au niveau européen, il figure également dans la classification de l'Organisation Mondiale de la Santé :

« A. *Désir de vivre et d'être accepté en tant que personne appartenant au sexe opposé. Ce désir s'accompagne habituellement du souhait de transformer son corps pour le rendre aussi conforme que possible au sexe préféré, et ce grâce à la chirurgie ou à un traitement hormonal.*

B. *L'identité de type transsexuel est présente, de manière persistante depuis au moins deux ans.*

C. *Le trouble n'est ni un symptôme d'un autre trouble mental tel qu'une schizophrénie ni associé à une anomalie chromosomique. »*

[OMS, F64.x *Troubles de l'identité sexuelle*, in *CIM-10 / ICD-10 Classification internationale des troubles mentaux et des troubles du comportement. Critères diagnostic pour la recherche*, Genève, Paris, Masson, 1993, p. 192-199.]

B – LE SEXE COMME CODE SOCIAL FONDAMENTAL : juridicisation du transsexualisme³³

*« Dans notre société, le sexe (celui de l'état-civil)
est construit sur un mode strictement binaire ; (...)
la nature, elle, est peu encline aux divisions binaires. »*
Ilana Löwy [2000 ;15]

Erving Goffman a bien montré l'importance d'une étude sociologique des rapports sociaux de sexe, et mis en évidence que *« le sexe est à la base d'un code fondamental, code conformément auquel s'élaborent les interactions et les structures sociales, code qui soutient également les conceptions que se font les individus de ce qui fonde leur nature humaine authentique »* [2002, p. 41].

Aujourd'hui en France, au regard de la loi, les individus sont libres de se vêtir et de se parer comme bon leur semble quel que soit leur sexe : un homme en jupe ou une femme portant moustaches ne sont passibles d'aucune sorte de sanction légale ; mais ce droit est récent. Le travestissement fut d'abord un interdit divin : *« Une femme ne portera pas un costume masculin, et un homme ne mettra pas un vêtement de femme ; quiconque agit ainsi est en abomination à Yahvé ton Dieu »* [Deutéronome (22-5)]. La différence des sexes étant une volonté de Dieu, la transgresser représentait un péché que l'Eglise sanctionna jusqu'au XVI^{ème} siècle. La loi civile se chargea par la suite de gérer l'interdit, un interdit qui s'adresse particulièrement aux femmes : en 1800, une ordonnance de la préfecture de police

³³ Dans le cadre de ce mémoire, la question juridique fait l'objet d'une simple description du contexte actuel en France et en Europe. Nous prévoyons de lui accorder un développement plus important dans la thèse de doctorat, en s'intéressant notamment à l'évolution des jurisprudences et à l'influence sur les pratiques juridiques des procès intentés par des personnes trans' contre la France auprès de la Cour Européenne des Droits de l'Homme. Il s'agira également de comparer les différents contextes juridiques en Europe, leurs liens avec le développement d'un militantisme trans' et les influences de ce militantisme sur la situation juridique. Nous utiliserons à ce titre deux thèses en droit réalisées par Isabelle Bon, *Le Transsexualisme : l'émergence conjugulée de pratiques médicale et judiciaire* (Lyon 3, 1990) et Jean-Marie Sénac, *Données actuelles sur le transsexualisme en France* (Bordeaux 1, 1994) ainsi que les travaux d'Anne-Sophie Chavent-Leclère (« Des bouleversements du droit européen en matière de transsexualisme », *Le Dalloz*, n° 30, 4 septembre 2003) et Aluma Marienburg-Wachsmann (« La Folie dans la loi. Considérations critiques sur la nouvelle jurisprudence de la Cour Européenne des Droits de l'Homme en matière de transsexualisme », *Revue Trimestrielle des Droits de l'Homme*, vol. 14, n°56, oct. 2003).

de Paris interdit à celles-ci de s'habiller en hommes, sauf autorisation explicite de la Préfecture ; cette ordonnance restera en application au moins jusque dans les années 1890³⁴, pour être progressivement assouplie, autorisant le port du pantalon aux femmes qui pratiquent un sport. Il faut noter que malgré plusieurs demandes au cours du XX^{ème} siècle, cette ordonnance n'est aujourd'hui toujours pas abrogée [Pellegrin, 1999]. Peu à peu, c'est le travestissement des hommes, associé à l'homosexualité masculine, qui va attirer l'attention du législateur : la loi du 30 Juillet 1960, qui reconnaît l'homosexualité comme « fléau social », autorise à la réprimer, ce qui implique une répression contre le travestissement. Avec la dépénalisation de l'homosexualité, ces interdits légaux tombent en désuétude à la fin du XX^{ème} siècle.

Cependant, le genre continue de fonctionner en tant que « système de marques », qui le rend visible et effectif comme clivage social [Guillaumin, 1992 ; 179] : si les normes vestimentaires se sont considérablement assouplies au cours du XX^{ème} siècle et en particulier pour les femmes, l'apparence physique reste fortement différenciée, et l'interdit social du travestissement persiste. Arborer l'apparence d'un genre différent de celui auquel on est censé appartenir, s'éloigner des codes de féminité ou de masculinité revient encore très souvent à s'exposer au rejet, au ridicule, à la violence – à la mort, parfois.

Où se situe donc la frontière aux yeux de la loi ? Si le travestissement et l'homosexualité ne constituent plus aujourd'hui des interdits juridiques en tant que tels, les individus qui en font le choix se voient toutefois exclus de certains droits : le mariage, l'adoption. La législation française ne contient pas non plus d'interdit explicite concernant le transsexualisme : en réalité il n'est tout simplement pas prévu. L'assignation de sexe à la naissance, inscrite sur l'état civil, et figurant par la suite sur les papiers d'identité, n'est *a priori* pas modifiable. Devant la réalité des demandes de changements d'état-civil, le droit français, par crainte d'un effet d'incitation, et malgré les directives européennes, relègue le pouvoir de réglementation à la psychiatrie.

³⁴ Sur ce point et plus généralement sur l'histoire du travestissement en France, voir l'article de Christine Bard, « Le « DB58 » aux Archives de la Préfecture de Police », in *Clio Revue* n°10, 1999, ainsi que l'ouvrage de Sylvie Steinberg, *La Confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2001.

1) L'Europe : légiférer pour contrôler³⁵

Depuis 1989, le Parlement Européen (résolution du 12 septembre 1989) et le Conseil de l'Europe (recommandation n°1117 du 29 septembre 1989) appellent les Etats membres à prendre des dispositions légales concernant les droits des transsexuels : droit au changement de sexe à l'aide de la médecine, et droit à la reconnaissance juridique de ce changement. Avant cette résolution, quatre Etats européens seulement disposaient d'une législation en la matière : la Suède (1972), l'Allemagne (1980), l'Italie (1982), les Pays-Bas (1988). Il faudra attendre 2007 pour que l'Espagne et la Belgique votent à leur tour un texte de loi. Dans la majorité des Etats européens, la question du transsexualisme est prise en charge par la jurisprudence judiciaire (c'est le cas de la France, mais aussi de la Grèce, du Portugal, de la Pologne, de la Suisse, du Luxembourg, de la Roumanie et de la Bulgarie) ou bien est gérée par une pratique administrative (Danemark, Finlande, Norvège, Slovénie). Le Royaume-Uni a voté en 1996 une loi sur le droit du travail interdisant les licenciements pour cause de transsexualisme ; mais en ce qui concerne le domaine médical et les changements d'état-civil, les demandes sont traitées au cas par cas. Plusieurs requêtes pour discriminations ont été présentées devant la Cour Européenne des Droits de l'Homme par des personnes trans' : ainsi la France, la Belgique, l'Allemagne et le Royaume-Uni ont été condamnés à plusieurs reprises pour non-respect de la Convention³⁶.

Cependant, les pays disposant d'une législation ne sont pas nécessairement plus souples à l'égard des trans' : à l'exception de l'Espagne qui autorise les changements d'état civil sans opération (les conditions requises étant un suivi médical de deux ans et un certificat établissant le diagnostic de transsexualisme par un psychiatre), en Suède, en Italie, aux Pays-Bas et en Allemagne, les conditions sont strictes : la personne requérante doit être opérée, stérile, célibataire. Le loi turque datant de 1988 impose ces mêmes conditions. En

³⁵ Source : « Le Transsexualisme en Europe », Mme Frédérique Grannet pour la Commission Internationale de l'Etat Civil, 2002.

³⁶ La France, en 1992, pour refus d'un changement d'état-civil (Affaire Botella contre France, 25 mars 1992, série A n°231c) ; le Royaume-Uni en 1986 pour le même motif (affaire Rees contre Royaume-Uni, 17 octobre 1986, série A n°106) puis en 1998 (affaire Sheffield et Horsham c. Royaume-Uni, 30 juillet 1998) et en 2002 pour refus du droit au mariage d'une personne transsexuelle (affaire Goodwin c. Royaume Uni, 11 juillet 2002).

Belgique la stérilité est également obligatoire. Les associations trans' françaises sont donc partagées sur la revendication d'une législation, craignant que celle-ci ne durcisse une situation plus restrictive. En effet, les instances européennes définissent le transsexualisme selon le point de vue médical : comme « *un syndrome caractérisé par une personnalité double, l'une physique, l'autre psychique, la personne transsexuelle ayant la conviction profonde d'appartenir à l'autre sexe, ce qui l'entraîne à demander à ce que son corps soit modifié en conséquence* »³⁷.

Ailleurs dans le monde, la situation des transsexuels est loin d'être idyllique : Cuba vient tout juste d'autoriser les opérations de changement de sexe³⁸. Au niveau mondial, leurs droits ne sont pas reconnus, ou seulement très partiellement. Les organisations non gouvernementales comme Amnesty International et l'International Lesbian and Gay Association (ILGA) révèlent l'ampleur des violences policières à leur égard à travers le monde, des violences qui font rarement l'objet de sanctions. La non-reconnaissance de leur identité les contraint souvent à la clandestinité, au chômage, à la prostitution. L'absence de politiques de prévention destinée à cette population, y compris en France, rend impossible une mesure et une prise en charge adéquate des personnes trans' en matière de santé. Si le suivi psychiatrique est difficilement contournable pour quiconque souhaite entamer une transition dans les meilleures conditions possibles, en revanche l'accès aux soins médicaux des personnes trans' demeure approximatif.

2) La France : une rigueur discrète³⁹

Aujourd'hui, il n'existe aucune législation en France sur la question : le droit de changer de sexe, que ce soit physiquement ou aux yeux de l'état civil, n'est prévu par aucun texte. Le Conseil d'Etat laisse à la jurisprudence la gestion des requêtes des personnes trans'. Ce sont donc les juges qui mettent en place des règles, règles variables d'une région à l'autre. En ce qui concerne les

³⁷ Recommandation 1117 de l'Assemblée Parlementaire du Conseil de l'Europe, 1989, § 1.

³⁸ Quotidien/AFP du 9 juin 2008.

³⁹ Source : « Le transsexualisme : état des lieux », Patrice Hilt, in *Le Couple et la Convention Européenne des Droits de l'Homme, Analyse du Droit Français*, Presses Universitaires d'Aix-Marseille, 2004.

modifications corporelles, comme on l'a déjà vu, si la loi ne les interdit pas, elle contraint de passer par le pouvoir psychiatrique.

Jusque dans les années 1990, le principe d'indisponibilité de l'état des personnes représentait un obstacle à toute demande de changement d'état-civil : le sexe déclaré à la naissance (et par conséquent le prénom attribué) représentait une donnée immuable et irréversible, l'état-civil constituant, depuis Napoléon, une propriété de l'Etat. En 1992, la France, parce qu'ayant refusé le changement d'état-civil à une femme trans', est condamnée par la Cour Européenne des Droits de l'Homme pour violation de l'article 8, qui stipule le droit à la vie privée⁴⁰. Ce principe du droit à la vie privée remplace alors celui de l'indisponibilité de l'état des personnes. Avant cette affaire, la France refusait les changements d'état-civil au prétexte que si la personne trans', en entamant une transition, cessait d'appartenir à son sexe d'origine, elle n'appartenait pas non plus à l'autre sexe d'un point de vue biologique. Les personnes trans' ont réussi à faire valoir que le droit d'effectuer des modifications physiques doit s'accompagner du droit à mettre en concordance leur état-civil avec leur nouvelle apparence. En effet, l'absence de changement d'état-civil les oblige à s'expliquer continuellement, à faire état de leur transsexualisme dans diverses situations de la vie sociale (sans compter les discriminations transphobes auxquelles cette situation les confronte) : c'est en ce sens que cela fut considéré comme un non-respect du droit à la vie privée.

Cependant, si le changement d'état-civil est aujourd'hui possible, il est loin d'être simple. Chaque Tribunal de Grande Instance a sa propre réglementation, et l'on constate donc des inégalités d'une région à l'autre. Toutes ont en commun d'imposer au moins une condition à la demande de changement d'état-civil : la personne requérante doit justifier d'un suivi psychiatrique et avoir été diagnostiquée transsexuelle par un psychiatre. Majoritairement, une seconde condition est la stérilité : autrement dit, il faut avoir subi une vaginoplastie ou une hystérectomie pour pouvoir changer d'état-civil (dans certains cas la phalloplastie, pour les FtM, est également requise). D'autres conditions peuvent s'ajouter : une durée précise du suivi psychiatrique et/ou du traitement hormonal, par exemple. La procédure est en tous les cas longue et complexe : l'individu doit « faire la

⁴⁰ Affaire B.c.France, requête n°13343/87, le 25 mars 1992.

preuve » qu'il ou elle est plus proche (dans son apparence physique, dans son comportement, dans sa vie sociale) du genre dont il/elle se réclame que du sexe auquel il/elle a été assigné-e. Il peut lui être demandé de fournir une biographie, des attestations de personnes de son entourage témoignant de sa capacité à vivre dans son genre d'adoption, des photographies, des compte-rendus d'opérations... Le procureur et le juge vont parfois jusqu'à exiger une « expertise », à la charge du requérant, consistant en un interrogatoire, voire en une auscultation – y compris des parties génitales. Les associations trans se mobilisent contre ces pratiques, qu'elles dénoncent comme « viol légal » et qui contreviennent au droit à la vie privée tel qu'il est défini dans l'article 9 du Code Civil : en 2001, le refus d'Andrea Colliaux de se soumettre à une telle expertise donna lieu à une jurisprudence. Depuis la fin des années 1990, on trouve quelques cas de jugements plus souples : des personnes trans (MTF et FTM) ont obtenu un changement d'état-civil sans expertise et, plus rarement, sans opération⁴¹. Toutefois l'on ne dispose pas de sources permettant de recenser le nombre exact de cas de changements d'état-civil sans expertise et sans opération, ni le nombre de jurisprudences établies.

Il existe malgré tout des alternatives. Il est possible de se faire opérer à l'étranger, si l'on peut financer à la fois l'acte chirurgical et le voyage. Pour les individus non-opérés, il est possible de faire changer son prénom pour un prénom mixte : mais la mention de sexe sur l'état-civil et les papiers d'identités restera inchangée. Certaines personnes commencent leur parcours (et parfois le terminent) hors circuit médical, grâce à un marché noir qui permet de se procurer des hormones. Si cela permet d'échapper à tout contrôle médical, en revanche, ces personnes ne peuvent bénéficier d'aucun suivi. Or la prise d'hormones peut avoir des conséquences sur la santé, d'autant plus lorsque le taux d'hormones injecté n'est pas adapté à la physiologie. Outre les inégalités, les difficultés et les discriminations auxquelles sont confrontées les personnes trans', cette situation

⁴¹ http://syndromedebenjamin.free.fr/juridique/etatecivil/cec/cec_sans_expertise_sans_vagino-brest2005-04-28.pdf

rend particulièrement difficile l'accès à des statistiques : on ignore combien de changements d'état-civil sont effectués chaque année, et quelle est parmi ces changements la proportion de personnes MtF et FtM. Si tant est que l'on puisse en faire le recensement, cela ne constituerait qu'une donnée partielle : il faudrait également recenser le nombre de refus de changement d'état-civil par les TGI, mais aussi avoir à l'esprit que toutes les personnes trans n'effectuent pas cette démarche. En ce qui concerne les opérations, le secret médical verrouille toute possibilité de constituer des statistiques. En outre, ces statistiques ne concerneraient que les opérations réalisées en France, excluant les personnes ayant recours aux services d'un chirurgien étranger, ainsi que celles et ceux choisissant de ne pas être opérées. Les seuls chiffres dont on dispose sont ceux des équipes officielles des hôpitaux : or de plus en plus de personnes trans choisissent de consulter dans le privé, la loi ne les obligeant en rien à suivre le protocole de ces équipes officielles. Notons également que la France ne dispose pas de législation relative aux discriminations transphobes. La Haute Autorité de Lutte contre les Discriminations et pour l'Égalité (Halde), créée en 2004, ne prévoit pas ce type de discriminations. Elle a cependant récemment été saisie par une femme trans licenciée par son employeur, et a soutenue cette dernière aux prud'hommes⁴² ; le jugement rendu le 9 juin dernier a condamné l'entreprise à des dommages et intérêts au motif de discrimination⁴³. A l'heure où nous écrivons, toutefois, cette affaire n'est mentionnée nulle part sur le site Internet de la Halde⁴⁴.

⁴² Délibération n° 2008-29 du 18 février 2008 ; cf <http://transexperience.blogspot.com/>.

⁴³ Cf « L'employé licencié pour avoir voulu changer de sexe témoigne », Philippe LaVieille, *Le Parisien*, jeudi 19 juin 2008.

⁴⁴ <http://www.halde.fr/>.

C – L’IMPENSE

*« Que se passe-t-il quand les choses se retournent ?
Quand les psy, après avoir échoué à convaincre leurs patients,
que pour leur bien, il serait nécessaire que ces derniers
acceptent de « changer ce qu’ils ont dans la tête »,
se retrouvent finalement contraints d’être ceux qui devraient
« changer ce qu’ils ont dans la tête » ? »
Jean-Luc Swertvaegher [2006]*

L’impensable, pour la psychiatrie et les théories psychanalytiques, c’est la disjonction entre sexe, genre et sexualité. L’impensable, c’est le fait que le corps ne soit pas l’élément stabilisateur du genre. Autrement dit, que l’anatomie ne fonde pas le destin – ni psychique, ni social, ni sexuel. Mais s’il y a de l’impensable, au fondement des conceptions et de la prise en charge du transsexualisme, alors il y a de l’impensé, qui n’est pas sans conséquence sur les trajectoires des personnes trans’ et sur leur place dans la société. Une « *représentation fautive d’une réalité donnée* », pour reprendre les mots de Minha, court-circuite la pensée de pans entiers de cette réalité. De fait, les discours psy(-chiatriques, -chanalytiques, -chologiques) sur le transsexualisme, bien que nombreux, constituent moins pour le sociologue une source d’informations sur les trans’, qu’une information sur les psychiatres et leurs représentations. En adéquation fréquente avec le sens commun – les conceptions de la psychiatrie au sujet du transsexualisme constituant le seul discours socialement légitime, le seul bénéficiant de supports d’expression institutionnalisés –, toute enquête auprès des trans’ nécessite au préalable une analyse et une déconstruction de ces discours, étape d’analyse intrinsèquement liée à la rupture d’avec les prénotions, fussent-elles savantes. Elle revêt donc un double enjeu : à la fois épistémologique et pratique, au sens où elle permet de conceptualiser l’existence d’un rapport de pouvoir qu’il s’agira de ne pas reproduire lors des entretiens. L’impensé apparaît comme plus qu’une simple lacune : il fonctionne comme un outil de stigmatisation, d’exclusion sociale et d’invisibilité.

1) L'affolement de la « boussole du sexe » : quand les trans' mettent en danger les psychiatres

*« Le choix du sexe est, nous le savons, de l'ordre du rêve.
Que le transsexuel vienne, dans le réel, nous en faire miroiter
la possibilité a de quoi provoquer l'angoisse. »*
Serge Bornstein [1997]

Que se passe-t-il entre les trans' et les psychiatres qui les reçoivent en consultation ? Les concepts psychanalytiques et psychiatriques ne sont-ils pas la source d'un échec thérapeutique, dans la mesure où ils ne laissent pas de place à l'individu pour se dire ? Ce que les psychiatres, dans leurs ouvrages, racontent des consultations avec des personnes trans' est révélateur d'une relation par avance fondée sur l'incompréhension : ce qui laisse supposer que lorsque la personne trans' est en demande de soutien du fait des difficultés et de la souffrance que sa situation sociale peut induire, le psychiatre n'est pas en mesure de l'aider, mais bien souvent, au contraire, se constitue lui-même en obstacle.

Des informations biaisées

La relation patient/thérapeute est particulière en ce qui concerne les trans' : ceux-ci ne consultent pas par choix, ni parce qu'ils désirent être « soignés » – bien que certain-es puissent souhaiter un tel suivi – mais pour obtenir du psychiatre l'indispensable attestation permettant le parcours hormono-chirurgical. La plupart du temps, la personne trans' n'attend pas du psychiatre un diagnostic, comme n'importe quelle personne malade : le « diagnostic » est déjà-là, formulé par le patient lui-même. Ceci est d'autant plus vrai qu'aujourd'hui il existe des associations, des réseaux de communications sur Internet, des autobiographies, qui aident à se formuler un choix latent. Les individus disposent de plus d'outils qu'auparavant pour mettre un mot sur leur désir, sur eux-mêmes, ils sont plus rapidement et mieux informés sur le parcours auquel ils se destinent et sur les obstacles qu'ils auront à franchir. Ils sont, surtout, conscients de la position du corps médical au sujet du transsexualisme : ils connaissent les critères selon lesquels ils pourront être diagnostiqués comme « vrai-e transsexuel-e », et, face au

psychiatre, ils adaptent leur discours en fonction des attentes supposées de ce dernier. Les psychiatres eux-mêmes ne sont pas dupes des omissions, des mensonges ou des transformations de la réalité que cela induit ; mais plutôt que de repenser leur propre cadre théorique, ils imputent à la pathologie (pathologie qui consiste à vouloir « changer de sexe » par tous les moyens) ce défaut de sincérité : « *Souvent il tient un discours stéréotypé appris des médias, des autres transsexuels qu'il fréquente dans la salle d'attente de la consultation spécialisée ou dans des associations ad hoc. C'est le discours qu'il croit qu'il faut tenir pour obtenir le feu vert pour la chirurgie.* » [Chiland, 1997 ; 121].

La parole des trans' est peu présente dans les ouvrages psychiatriques : dans certains cas, elle n'apparaît jamais, et certains auteurs reconnaissent n'en avoir jamais rencontré aucun-e (c'est le cas, par exemple, de Pascal Fautrat [2001] et, pour les FtM, de Catherine Millot [1980]). Dans tous les cas, cette parole ne saurait être appréhendée sans une prise en compte des biais par lesquels elle est recueillie, à savoir dans le cadre de cette consultation particulière dans laquelle se joue un rapport de force. De même, les statistiques avancées par la psychiatrie sont à relativiser : lorsque Colette Chiland affirme que « *le plus souvent, [le transsexuel FM] sait depuis un très jeune âge qu'il est attiré par les femmes* » [1997 ; 135], il est certainement vrai que tous les trans' FtM qu'elle ait rencontrés lui aient dit être attirés par les femmes ; mais dans la mesure où avant même qu'elle en rencontre un seul, les écrits psychiatriques affirmaient déjà l'évidente hétérosexualité des transsexuels, ces derniers ne s'aventurent pas à faire état de leur éventuelle homosexualité ou bisexualité. Quant à ceux qui ne cachent pas au psychiatre leur orientation sexuelle, ou encore leur désir de conserver leurs organes génitaux, ils sont exclus de la catégorie « transsexualisme ». Les théories psychiatriques opèrent donc un tri sélectif qui à la fois fonde et valide leurs concepts.

Le parcours trans' dépend donc du psychiatre, qui a le pouvoir de délivrer ou non l'attestation. Mais ce pouvoir se fragilise au fur et à mesure que se développent des collectifs, des associations, des réseaux de communications entre personnes trans' :

« *Le candidat transsexuel, tant qu'il était isolé et seul, ne pouvait que se sentir disqualifié, effracté, insulté par le psy qui, face à lui, n'avait qu'une seule idée en tête : débusquer chez son patient l'indice que sa revendication de changer de genre n'est qu'un délire, une idée folle, la preuve que Freud avait raison quand il a énoncé que les êtres humains ne peuvent être pensés qu'à l'aune de la théorie de la sexualité. (...) Seulement, du fait de l'existence des collectifs de transsexuels, les psy n'ont plus eu affaire à des patients seuls et isolés. Dans les associations de trans, les candidats au parcours ont appris à déjouer les stratégies des psy (...).* » [Swertvaegher, 2006].

C'est donc une « guerre » qui s'engage entre trans⁷ et psychiatres : « *tout se passe comme si les transsexuels s'évertuaient à dire aux psy : « c'est vous, les psy, qui devez changer ce que vous avez dans la tête » » [ibid.]. Et la résistance des trans⁷ face au pouvoir des psychiatres ne peut que révéler de manière plus frappante la fonction sociale et psychologique de la pathologisation du transsexualisme : les transsexuels, comme les homosexuels il y a peu, sont construits comme une catégorie à part qu'il faut éradiquer (soigner), tout au moins contrôler, parce que leur existence (et leurs revendications) inspire la peur. Une peur provoquée par la mise en danger des normes de sexe, de genre et de sexualité, autrement dit une mise en danger de l'ordre social :*

« *The dangerous actors are female-bodied transpeople (as well as all male-bodied transpeople) who do not become one or the other but instead choose a middle-ground. The endangered are men in particular, but it seems that some women feel endangered also, especially those who invest in the maintenance of sex and gender structures (biological determinists). The dangerous act is that of living as the other gender with little or no surgical intervention. That action may be seen as endangering because observers have no control over how the sexed body is signified as a gendered being.* » [Cromwell, 1999 ; 120]⁴⁵.

⁴⁵ « Les acteurs dangereux sont les trans FtM (tout autant que les trans MtF) qui au lieu de devenir l'un ou l'autre [*homme ou femme*], revendiquent une identité 'entre-deux'. Les individus menacés sont les hommes en particulier, mais il semble que certaines femmes se sentent menacées également, spécialement celles qui tiennent à perpétuer les structures de sexe et de genre (les déterministes). L'acte dangereux consiste à vivre dans le genre opposé à son sexe avec peu ou pas d'intervention chirurgicale. Cette action peut être considérée comme dangereuse car les observateurs perdent le contrôle sur la manière dont le corps sexué est un signifiant du genre. »

Les transsexuel-les, « ces personnes inquiétantes »

« Quand l'observateur semble, à ses yeux, occupé à observer une pierre, en réalité cet observateur est en train d'observer les effets de la pierre sur lui-même. »
[Bertrand Russel, cité par Sironi, 2001]

La perte du contrôle de la manière dont le corps sexué est signifié par le genre est source d'angoisse, une angoisse qui se lit explicitement dans le discours psychiatrique, et qui participe du fait que la relation entre la personne trans' et le psychiatre est d'emblée biaisée. Mais bien que les psychiatres expriment clairement cette angoisse dans leurs écrits sur le transsexualisme, là encore, ils l'imputent à la pathologie dont souffre le transsexuel : ce qui aggrave la situation de conflit. Annie Hokard, psychologue clinicienne, décrit précisément ce qu'elle ressent face aux personnes trans' qu'elle reçoit en consultation :

« Disons le tout net, il n'existe pas de rapports à un transsexuel qui aillent de soi. La transsexualité ébranle les repères de notre univers sensé à partir duquel chacun de nous s'est constitué, existe, se définit. C'est dire qu'une telle relation nous menace toujours « quelque part ». La praticien (« psy », chirurgien, endocrinologue), n'échappe pas à ces effets. Le problème que le transsexuel lui présente déborde l'individu, envahit la relation et implique le praticien lui-même. Ce phénomène, qui peut se rencontrer ailleurs, joue dans ce cas précis un rôle déterminant – dont on parle peu – et qui doit peser lourd au moment de se prononcer sur le traitement à adopter (et notamment sur l'éventualité d'une opération). Outre les effets de transfert, contre-transfert, d'identification, etc., nous pensons surtout à l'angoisse de castration qui se trouve ainsi réactivée chez le praticien. Notre propre expérience nous l'a montré, il semble que nous vivions mieux le phénomène quand le changement souhaité va dans le sens de notre propre sexuation. » [Hokard, (1980), citée par Reucher, 2000 ;26].

Patricia Mercadet illustre à son tour cette « angoisse de castration » des psychiatres face aux trans' FtM :

« Pendant la première phase de mon travail, par exemple, alors que je rencontrais des femmes en demande de « changement de sexe », et par conséquent d'abord une mastectomie, je me suis aperçue un soir que depuis quelque temps je m'endormais

les mains posées sur ma poitrine, comme pour la protéger. Depuis, je reste curieuse : qu'arrive-t-il de cette sorte aux autres chercheurs, aux médecins, aux juges, à tous ceux qui rencontrent des transsexuels? » [Mercadet, 1994 ; 271].

Cependant, face à un trans' dont le « changement souhaité va dans le sens *inverse* de la sexuation » du praticien, les choses ne sont pas nécessairement beaucoup plus simples :

« Comment est-il possible que des hommes demandent qu'on leur ôte leurs testicules (castration au sens médical et chirurgical) et leur verge (castration au sens psychanalytique) ? Comment est-il possible qu'ils renoncent à ces parties, certes dites honteuses, mais les plus précieuses de leur corps, ce qu'on vend en boucherie sous le nom d' « orgueils de bélier », ce qui symbolise la complétude narcissique sous le nom de phallus, ce qu'on vénère sous le nom de linga ? » [Chiland, 1997 ; 115].

Françoise Sironi et Jean-Luc Swertvaegher, psychologues cliniciens et chercheurs en ethnopsychiatrie, reprennent le concept freudien d'*effraction psychique* pour analyser les réactions des praticiens face aux personnes trans' : l'effraction résulte d'une identification inconsciente au point de vue d'autrui, et d'une incompréhension consciente de ce point de vue [Sironi, 2001]. Cette identification s'inscrit dans ce qu'on pourrait qualifier d'« abus d'universalisme » : le psychiatre ne comprend pas la « demande de castration/mutilation », car il suppose que la personne trans' s'identifie à ses organes génitaux (et plus largement à son corps) de la même manière que lui, les investit de façon identique. Le désir de la personne trans' a alors sur le praticien un « effet de sidération » [Elchardus, cité par Chiland, 1997 ; 43]. « *L'autre fait effraction en soi quand on n'est plus en mesure de penser l'intentionnalité qui sous-tend son acte* » [ibid.] : la demande de la personne trans' apparaît donc « impensable », et menace le psychiatre dans son intégrité physique, comme l'exprime si bien Patricia Mercadet. Cette effraction est liée à ce que Françoise Sironi qualifie de « maltraitance théorique » :

« J'appelle maltraitance théorique, une maltraitance induite par les théories, les pratiques ou les dispositifs thérapeutiques inadéquats. Ce phénomène apparaît

lorsque les théories sous-jacentes à des pratiques sont plaquées sur une réalité clinique qu'elles recouvrent, qu'elles redécoupent ou qu'elles ignorent. Elles agissent alors comme de véritables discrédits envers la spécificité des problématiques et des populations concernées » [Sironi, 2003].

Les conséquences en sont évidentes sur le patient, mais ce phénomène a également un impact sur le praticien : il induit un « cynisme professionnel » que l'on retrouve dans les écrits des psychiatres. Le mépris non dissimulé avec lequel ces derniers parlent des personnes trans' en est révélateur, au détour d'une phrase, parfois en trois mots : « *Au cours de ces relations quasi-conjugales, lui non plus, quand il fait l'amour, comme il dit, n'enlève pas ses vêtements et refuse d'être touché par sa partenaire.* » [Milot, 1980 ; 175 ; c'est moi qui souligne]. Colette Chiland, décrivant sa rencontre avec la compagne d'un trans' FtM qu'elle a suivi en consultation, témoigne à la fois de son incompréhension et du cynisme qui en résulte : « *La première fois où je fais connaissance de sa femme, je suis surpris de voir arriver une très jolie femme, dont on se demande comment elle a pu épouser cet homme qui n'a l'air ni d'un homme ni d'une femme, est obèse et n'a aucun charme.* » [1997 ; 139]. On pourrait multiplier les citations tant les ouvrages et articles médicaux sur le transsexualisme regorgent de sentiments et d'impressions de leurs auteurs.

Ainsi l'impensé génère-t-il une maltraitance théorique qui a, plus largement, des effets cognitifs, sociaux et politiques : en premier lieu, sur la production de savoir par la psychiatrie, la psychanalyse, la psychologie, une production de savoir qui, parce que légitimée, représente un *savoir-pouvoir*, au sens foucauldien. La « guerre » entre « psy » et « transsexuel-les » n'en est qu'à ses balbutiements, et met en présence des adversaires inégalement armés. Mais outre la relation entre thérapeute et patient, on trouve également de l'impensé dans la disproportion entre MtF et FtM avancée par le corps médical : les individus mâles seraient « par nature » plus nombreux à « changer de sexe » que les femelles.

2) L'impossible accès au masculin

« Nos positions ont évoluées depuis 2003 car on étaient ignorantes sur pas mal de trucs ; par exemple nos questionnements se positionnaient uniquement sur les mtf ; on a complètement zappé les ftm ; plus naïvement, la première Existrans⁴⁶ à laquelle on a participé, les ftm, on ne les a pas vus ; on avait tellement d'ignorance sur la question qu'on ne se posait même pas la question de leur existence. »⁴⁷

Ces propos d'une militante féministe lors d'une émission sur la radio trans' « Bistouri-oui-oui », expriment une méconnaissance largement partagée dans la société française : lorsqu'on parle de transsexualisme ou de transsexuel-les, il est rarement question des FtM, et tout se passe comme s'ils n'existaient pas. Cette ignorance s'explique aisément : les garçons trans'/FtM sont quasiment invisibles, aussi bien dans l'espace public, dans les medias (presse écrite, télévision, cinéma), que dans les publications hors-champ académique (biographies et autobiographies, romans, essais...). Dans les ouvrages scientifiques, lorsqu'ils sont présents, c'est dans une moindre proportion que les filles trans'/MtF. Les statistiques avancées par les psychiatres sont variables, mais reflètent toujours une disproportion : selon l'American Psychiatric Association (rédactrice du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM)), il y aurait aux Etats-Unis une personne MtF sur 30 000 et une personne FtM sur 100 000 [Conway ; 2005]. Des chiffres à relativiser, comme je l'ai précisé précédemment : selon Lynn Conway, militante trans' américaine, une personne sur 250 à 500 vivrait dans un genre différent de son sexe d'assignation et un adulte sur 2500 aux Etats-Unis serait déjà passé par une opération de réassignation de sexe. En Europe, les Pays-Bas estiment à 60 000 le nombre de transsexuel-les, soit une personne sur 100 000⁴⁸. Là encore, on ne connaît pas les critères de recensement, ni la proportion de FtM et MtF.

⁴⁶ Marche des fiertés trans', qui se déroule chaque année le premier samedi d'octobre à Paris depuis 1997.

⁴⁷ Emission du 17 mars 2006, en ligne :

http://bistouriouioui.free.fr/furieuses_17mars06/page_furieuses_17mars06.htm

⁴⁸ « Combien de transsexuels en France ? », *L'Humanité*, 3 octobre 2005.

La sexologie et la psychiatrie se sont peu préoccupées des trans' FtM, comme si elles non plus « *ne se [posaient] même pas la question de leur existence* » : de la même manière, elles ne se sont pas intéressées au travestissement des femmes. Doit-on en conclure que les individus femelles ne se travestissent pas, ou beaucoup moins fréquemment, ni ne se considèrent hommes, ou beaucoup moins fréquemment ? La disproportion entre FtM et MtF est-elle à imputer au fait que les FtM s'adresseraient moins souvent aux psychiatres, comme le suggère Catherine Millot [1980 ; 167] ?

L'androcentrisme des sciences

En réalité, l'existence de ces différents parcours est simplement déniée : soit ils ne sont pas mentionnés, soit ils sont interprétés différemment de ceux concernant les individus mâles. Comme je l'ai dit précédemment, Benjamin et Stoller, les pères fondateurs du transsexualisme tel qu'il est conceptualisé aujourd'hui, ne traitent que des transsexuelles MtF, se contentant d'évoquer l'existence de transsexuels FtM. Stoller, dans *Masculin ou féminin ?*, accorde un unique paragraphe de 22 lignes aux « transsexuels femelles », qu'il termine par un constat bien différent de celui qu'il applique aux transsexuels mâles : « *Je ne pense pas que les transsexuels femelles devraient être divisés en groupes primaire et secondaire, mais plutôt que ces femelles très masculines sont le pôle extrême de l'homosexualité homasse.* » [Stoller (1985), 1989 ; 47]. Stoller définit le transsexualisme et le travestissement comme des perversions masculines : « *Le travestissement fétichiste se rencontre presque exclusivement chez les mâles* » [48] ; « *étant donné que seuls les mâles s'insèrent dans plusieurs catégories, je présenterai surtout un diagnostic différentiel pour les mâles* » [44]. Ce point de vue est peu remis en question dans les écrits plus récents sur le transsexualisme : les transsexuels femelles – contrairement aux mâles – formeraient un groupe homogène, et seraient, en réalité, des femmes homosexuelles – et non des hommes transsexuels. Autrement dit, les transsexuels femelles n'existent pas, selon une telle conception : ils ne sont pas transsexuels, ils sont des femmes qui n'acceptent pas leur homosexualité.

Un tel déséquilibre d'affectation identitaire est compréhensible à la lumière des concepts fondateurs de la psychanalyse : la théorie de la sexualité, chez Freud comme chez Lacan, est basée toute entière sur la sexualité masculine, la sexualité féminine étant considérée par Freud comme le miroir ou le revers de cette sexualité masculine. « La » femme et sa sexualité ne sont définies que par la négative, et, comme l'analyse Luce Irigaray, son sexe n'existe pas [Irigaray, 1977]. Par conséquent, l'idée, encore largement partagée, qu'il n'existe pas de perversions sexuelles chez « la » femme [Chiland, 1997 ; 133] est le résultat logique de cette conception androcentrique. Les interprétations données au travestissement des femmes et au transsexualisme FtM sont enchâssées dans l'idée d'une supériorité masculine à la fois biologique, psychique, sociale : quoi de plus naturel qu'une femme désire être un homme ou en avoir l'air, puisqu'elle se définit, par rapport à lui, par le manque ? Ainsi le concept d'*envie du pénis*, « *la chose du monde la mieux partagée* » selon Chiland [1997 ; 129], suffit à expliquer toute prétention à « faire l'homme ». C'est le contraire qui nécessite explication et conceptualisation : qu'un homme désire être une femme ou en avoir l'air. L'histoire du travestissement montre bien les interprétations différentielles en fonction du sexe dont cette pratique fit l'objet : les hommes se travestissent par perversion sexuelle, par fétichisme, pour obtenir une excitation sexuelle, ou par psychose lorsqu'ils vont jusqu'à souhaiter modifier leur corps ; les femmes, quant à elles, ne le font que par désir de promotion sociale et d'accès aux privilèges masculins.

« Dans « un monde qui va droit », on pourrait comprendre que les femmes veuillent porter la culotte, mais qu'à l'inverse un homme puisse vouloir prendre les habits de l'autre genre est une incongruité si improbable qu'un des plus célèbres travestis du XVII^e siècle, de surcroît tonsuré et hétérosexuel, l'abbé de Choisy, s'entendra dire : « N'avez vous point honte de porter un pareil habillement et de faire la femme, puisque vous êtes assez heureux de ne l'être pas ». Dans ce monde-là l'habillement en fille fut longtemps, ne l'oublions pas, une punition infamante pour les hommes couards ou, plus récemment, un déguisement burlesque pour temps de carnaval ! La perception asymétrique du transvestisme n'est pas un fait réservé à l'Ancien Régime et sa longue durée s'explique par le maintien d'une stricte hiérarchisation des sexes et des vêtements et par les certitudes qui accompagnent la supériorité masculine : un état aussi enviable et les insignes

vestimentaires qui en font l'exhibition ne peuvent qu'être désirés par celles qui en sont privées.» [Pellegrin, 1999].

De fait, encore aujourd'hui, les psychiatres et psychanalystes continuent en majorité à accorder un plus grand intérêt aux trans' MtF qu'aux trans' FtM – ou, pour reprendre leur terminologie, au transsexualisme masculin qu'au transsexualisme féminin : sur les 30 thèses de doctorat recensées, sept sont consacrées exclusivement au transsexualisme masculin (MtF) et seulement quatre au transsexualisme féminin (FtM). Aucun ouvrage francophone existant ne s'intéresse spécifiquement aux FtM, alors qu'un nombre assez important ne traite que des MtF, de manière revendiquée ou non (comme c'est le cas des travaux de Benjamin et Stoller, par exemple). En ce qui concerne la France, j'ai pu recenser huit articles, parus entre 1975 et 1995 dans des revues scientifiques (psychiatrie, psychanalyse et psychologie)⁴⁹, qui souvent laissent entendre dès le titre l'interprétation différentielle entre MtF et FtM : « *Le transsexualisme féminin, une étrange façon d'être femme* », de Patricia Mercadet, ou encore « *Transsexualisme féminin et homosexualité* », de Catherine Millot, pour exemples.

Le transsexualisme féminin est envisagé par les praticiens comme une forme d'homosexualité, et les auteurs ne cessent de les considérer comme des femmes : « *C'est un cas limite que je vais proposer à votre réflexion, à la limite en particulier du thème qui est le nôtre aujourd'hui, celui de la « féminité »* » [Millot, 1980 ; 167]. « *A la limite* », mais toujours *inclus dans* la question de la « féminité » : Stoller, au sujet des transsexuels mâles, inscrit ces derniers dans une problématique de féminité (il explique en guise d'introduction à son objet qu'il « *traite de la féminité chez les mâles* » [Stoller (1985), 1989 ; 53]), ce qui semble plus logique au vu de l'identification des individus dont il s'agit. Pourquoi les transsexuels femelles ne sont-ils pas, à ce titre, insérés dans une réflexion sur la masculinité ? Il apparaît que si une identification féminine *primaire* chez les

⁴⁹ Anna Potamianou, « Réflexions sur le transsexualisme féminin », in *Revue française de Psychanalyse*, n°5-6, 1975 ; Catherine Millot, « Un cas de transsexualisme féminin » et « Transsexualisme féminin et homosexualité », in *Ornicar*, n°22-23, 1981, p. 167-172 et p. 173-176 ; Elisabeth Croufer-North, « Le Cas « Sebastien » », in *Ornicar*, n°22-23, 1981, p. 177-183 ; Léon Pérel, « Chirurgie plastique des transsexuels féminins », in *Ornicar*, n°22-23, 1981, p. 183-190 ; Pancrazi-Boyer, Boyer, Faye et Note, « Le Psychiatre et le transsexualisme féminin », in *Psychologie médicale*, vol. 25 n°12, 1993, p.1147-1150 ; Patricia Mercadet, « Le transsexualisme féminin, une étrange façon d'être femme », in *L'Evolution psychiatrique*, vol.60,n° 2, 1995, p. 317-338.

mâles est *pensable* (comme le montre Stoller et la majorité des écrits « psy » lui succédant), l'inverse n'est pas vrai : pour la psychanalyse et la psychiatrie, un individu femelle ne devient jamais un homme, ni psychiquement, ni physiquement, et ce parce qu'être un homme est indissociable du fait d'avoir un pénis, capable d'érection et de pénétration – ce que même la phalloplastie ne peut apporter du point de vue de ces disciplines. Pour Catherine Millot, les transsexuels (FtM) sont soit des androgynes, ni homme ni femme, des individus « hors sexe », soit ils « *jouent un jeu, ils font l'homme* » : ils sont dans « *l'imposture* » [Millot, 1980 ; 168-169].

Tout comme Chiland, elle justifie cette analyse par le fait que la majorité des transsexuels FtM n'ont pas recours à une opération de phalloplastie. Mais comment le pourraient-ils étant donné l'état actuel des techniques chirurgicales, en France particulièrement, en la matière ? Il s'agit d'une opération longue, risquée, coûteuse : des arguments suffisants pour en décourager plus d'un. De plus, le discours des psychiatres semble bien souvent avoir pour but de décourager les candidats à la transformation : « *Elle pleura quand je lui dis qu'elle ne pourrait pas avoir un pénis fonctionnel* » [Chiland, 1997 ; 109]. Qu'est-ce qu'un pénis « fonctionnel » ? S'il s'agit de la capacité érectile, les systèmes de prothèses le permettent. D'autre part, on peut se demander si, là encore, la psychiatre ne transfère pas ses propres schémas de pensée sur ceux des personnes trans' : désirer transformer son sexe est-il nécessairement synonyme du désir d'un sexe en tous points identique à la norme du « sexe mâle » (norme à la fois de largeur, de longueur, de capacité érectile et pénétrative) ? De plus en plus de trans' FtM ont recours à des opérations dites de métoidioplasties*, qui ne sont pas pratiquées en France et dont il n'est fait mention nulle part dans les articles et ouvrages scientifiques français. Cromwell relate à ce sujet la résistance des chirurgiens à pratiquer ce type d'interventions, qui pourtant semblent satisfaire les individus qui les obtiennent : « *a prominent genital surgeon declared during a 1991 conference that he did not do « clitoral free-ups [metoidioplasties] because, what's the point ? It certainly doesn't provide an adequate penis.* » » [Cromwell, 1999 ; 114]. Mais c'est aussi compter sans tous ceux qui se sentent hommes (ou d'un genre à dominante masculine) et vivent en tant que tels sans éprouver le besoin ou le désir de modifier leurs organes génitaux.

Les obstacles que rencontrent les trans' FtM sont donc à la fois d'ordre technique (en ce qui concerne la chirurgie) et symbolique : paradoxalement, bien que, socialement, ils *passent* plus rapidement et plus facilement que les trans' MtF, ils sont plus difficilement reconnus et considérés en tant qu'hommes, comme on peut le constater dans les discours « psy ». Cet obstacle à la reconnaissance se retrouve dans le peu de visibilité (voire l'absence totale de visibilité) dont ils jouissent dans l'espace public, dans l'histoire, dans les médias ; une invisibilité que Cromwell associe à l'invisibilité historique des femmes, des lesbiennes, des femmes travesties. A cette inégalité de base liée au sexe féminin, s'ajoute le fait que les FtM sont invisibles *en tant que FtM* :

« *Female gender diversity as a phenomenon occurs cross-culturally and historically yet has been rendered largely invisible in anthropological and historical literature. Notwithstanding a flurry of literature since the 1990s, females who have lived as males, or taken on the roles and statuses of males within their cultures are discounted as 'pretenders', 'masqueraders', and 'fake men'.* »⁵⁰
[Cromwell, 1999 ; 45].

L'invisibilité : l'espace non-social des trans' FtM

L'incapacité à penser l'identification personnelle des trans' FtM a des conséquences sociales majeures. Leurs témoignages n'apparaissent que de manière sporadique et ne font l'objet, généralement, d'aucune médiatisation : pour vingt-trois autobiographies de femmes trans/MtF publiées en France depuis 1974 (plus de la moitié après 1990), il n'existe qu'une seule autobiographie de FtM français, celle de Ludwig Trovato, publiée en 2003⁵¹. J'ai pu en recenser cinq écrites en français ou traduites : les auteurs sont américain, anglais, belge et québécois⁵². La première autobiographie FtM européenne est celle du belge

⁵⁰ « La diversité de genre des individus de sexe féminin, en tant que phénomène transculturel et historique, a été largement invisibilisé dans la littérature anthropologique et historique. En dépit d'une littérature florissante depuis les années 1990, les femmes qui vivaient en hommes, ou endossaient les rôles et statuts des hommes de leur culture, sont abaissées au rang d' 'imposteurs', accusées de 'jouer une mascarade' et d'être de 'faux hommes'. »

⁵¹ Ludwig Trovato, *Mon corps en procès*, Paris, Flammarion, 2003 .

⁵² Mario Martino et Harriett, *Emergence, autobiographie d'un transsexuel*, Paris, éditions de Trévise, 1981 (new York, 1977) ; Paul Hewitt et Jane Warren, *Un homme en elle*, Paris, édition n°1, 1996 ; Daniel Van Osterwik, *Il*, Bruxelles, Rossel Editions, 1977 ; Patrick Verret, (2005),

Daniel Van Oosterwyck en 1975 : or on trouve des biographies et autobiographies de MtF dès les années 1940, y compris en France. Il n'existe aucun roman français mettant en scène un personnage FtM : le roman de l'anglaise Rose Tremain, *Le Royaume Interdit*⁵³ (best-seller en Angleterre, qui donna lieu à une adaptation télévisée en 1996) a été traduit en français en 1994, mais il n'est plus publié à l'heure actuelle. En matière de cinéma, si l'on trouve quelques films français connus du grand public mettant en scène des personnages de femmes trans' (*Wild Side*, de Sébastien Lifshitz, 2003 ; *Chouchou*, de Merzak Allouache, 2002) ainsi que des films étrangers sortis en salles en France (*Transamerica* de Duncan Tucker, 2005 ; *Tout sur ma mère*, de Pedro Almodovar, 1999 ; *Priscilla, Folle du désert*, de Stephan Elliott, 1995), en revanche la visibilité des FtM au cinéma et à la télévision est extrêmement rare. Mais le plus intéressant à analyser est de constater que lorsqu'elle a lieu, cette visibilité est sujette à polémique : en témoigne le film de Kimberley Peirce, *Boys Don't Cry* (1999), mettant en scène l'histoire (vraie) de Brandon Teena, trans' FtM américain qui fut violé et assassiné dans le Nebraska en 1993. Alors que Brandon Teena se considérait comme un garçon, et non comme une femme ou comme une lesbienne, les critiques parlent de lui au féminin et utilisent le prénom de son état civil (Teena)⁵⁴. Autrement dit, le personnage du film tout comme le véritable Brandon n'est pas reconnu en tant que garçon trans'/FtM : il reste une femme, et parce qu'ayant des relations sexuelles avec des femmes, une lesbienne. Comme le montre finement Jean Bobby Noble dans *Masculinities Without Men ?*, les personnages de garçons trans'/FtM mis en scène (rarement) dans la littérature et le cinéma occidental sont niés en tant que tels, et construits comme des références lesbiennes : c'est le cas du roman anglais de Radcliffe Hall, *Le Puits de Solitude* (1928), best-seller lesbien qui pourtant met en scène un personnage (Stephen) qui ne se vit pas en tant que femme, mais en tant qu'homme.

Changer de sexe pour vivre enfin. Le long combat de Manon devenue Patrick, Laval, Québec (Canada) : publié à compte d'auteur.

⁵³ Rose Tremain, *Le Royaume Interdit*, Paris, Editions de Fallois, 1994 (*Sacred Country*, 1992).

⁵⁴ Voir par exemple l'article paru dans *L'Humanité* le 11 avril 2000, « Sur les pas de Teena Brandon ». Pour une analyse du film et de sa réception, voir l'excellent ouvrage de Jean Bobby Noble, *Masculinities Without Men ? Female Masculinity in Twentieth-Century Fictions*, Vancouver : University of British Columbia Press, 2004.

En ce qui concerne les émissions télévisées française, même constat : on peut dénombrer plusieurs émissions diffusées sur les chaînes hertziennes ayant pour thème spécifique le transsexualisme MtF (par exemple, *Le Journal de la Santé* du 25 janvier 2007, sur France 5 ; *Le Droit de Savoir*, « Camille et Monica », TF1, 15 juin 2005), mais aucune ne s'intéresse au transsexualisme FtM. Lorsque les émissions traitent du transsexualisme ou des transsexuel-les sans distinction de genre, les FtM sont souvent absents. Cependant, la représentativité des trans' tend à se rééquilibrer depuis peu, notamment avec la médiatisation d'Erwan, jeune homme trans' apparu d'abord dans l'émission de Jean-Luc Delarue sur France 2 en 2006 puis participant de *Secret Story*, émission de télé réalité sur TF1, en 2007. Des associations trans' se constituent un peu partout en France, depuis le début des années 2000 (on en compte une dizaine en province), dans lesquelles les FtM sont présents et actifs, et parfois à l'initiative du groupe, comme à Lille où l'association « C'est pas mon genre » a vu le jour en 2006. Un festival de films trans' s'est créé dont la première édition a eu lieu à Paris en janvier 2008⁵⁵ : au programme, notamment, un documentaire américain sur les FtM, *Boy I Am*, de Sam Feder et Julie Hollar (2006). Sur Internet, un réseau FtM français de sociabilité, d'échanges d'informations, de témoignages s'est développé ces cinq dernières années, initié par Lazz et son site « Variations » (actuellement en reconstruction) dans lequel il témoignait de son parcours. Sur sept forums trans' français, deux sont spécifiquement FtM : un forum créé par Lazz, intitulé « FtM variations : débats et militantisme », aujourd'hui remplacé par un forum réservé aux trans FtM attirés par les garçons, et un second, FtM-information. On compte de plus en plus de blogs et de pages personnelles tenues par des trans FtM, dans lesquelles ils racontent leur histoire, leur quotidien, leur militantisme.

Ce réseau virtuel m'a permis d'avoir accès à de nombreuses informations, mais aussi de me sensibiliser à ce que vivent les trans', à la manière dont ils s'identifient. Internet a donc constitué à la fois un terrain d'enquête, mais aussi et peut-être surtout une porte d'entrée dans un univers qui m'était au départ peu connu, un outil d'initiation : j'ai ainsi pu rédiger un questionnaire et mener des entretiens en étant mieux armée sur le sujet. Six personnes ayant participé à l'enquête ont été contactées par ce biais.

⁵⁵ <http://www.festivalidentit.org/>

Toutefois cette visibilité émergente reste relative. Encore aujourd'hui, les personnes trans' médiatiques sont des MtF, et celles dont l'histoire se souvient également : on peut citer Coccinelle et Bambi⁵⁶, mais qui connaît un FtM célèbre ? Quelques-uns pourtant ont été médiatisés, mais ils sont aujourd'hui tombés dans l'oubli, voire n'ont pas été reconnus en tant que trans. Là encore, le même constat s'impose que pour les personnages de fiction : Mathilde de Morny (1863-1944), qui se faisait appeler Max et subit une mastectomie et une hystérectomie, est connue sous le surnom de Missy et comme l'amante de la romancière Colette. Il fut une célébrité de la Belle Epoque, mais son transsexualisme n'est jamais mentionné, et nulle part on ne parle de lui au masculin⁵⁷. Les trans' FtM ne laissant jusqu'ici pas d'autobiographie ni de témoignages, il est souvent difficile de savoir de quelle manière ils s'identifiaient : comme des hommes, ou comme des femmes ou des lesbiennes masculines ? Ainsi, Madeleine Pelletier, qui toute sa vie porta des vêtements d'homme, ou Violette Morris, qui obtint une reconstruction du torse, officiellement parce que ses seins gênaient sa pratique sportive, étaient-elles trans' ? Il résulte de ces incertitudes un silence quasi-total sur ces individus nés avec un sexe féminin mais vivant manifestement dans un genre masculin.

La parole des garçons trans'/FtM est donc inexistante dans l'espace public, à l'exception d'Internet, qui constitue un support utile mais dont la diffusion est limitée à un cercle restreint d'individus. Quelles sont les raisons d'une telle invisibilité ? Faut-il la mettre sur le compte d'une plus grande facilité à *passer* que les MtF ? Etre perçue comme homme lorsqu'on est de sexe féminin serait en effet plus rapide et facile que le contraire : la testostérone développe les caractères sexuels secondaires (pilosité, mue de la voix) alors que les MtF ne peuvent faire disparaître poils et voix graves à l'aide des seules hormones. Il semble qu'il soit

⁵⁶ Coccinelle (Jacqueline-Charlotte Dufresnoy, 1931-2006) était une artiste transsexuelle française, chanteuse et meneuse de revue. Elle fut la première personne trans' à se marier, en 1960, après son opération et son changement d'état-civil ; très médiatisée, elle publia son autobiographie en 1987 ; elle est aujourd'hui considérée comme une pionnière de la cause trans'. Bambi (Marie-Pier Ysser, née en 1935), amie de Coccinelle, était également meneuse de revue, auteure de deux ouvrages autobiographiques. A 33 ans, après son opération et son changement d'état-civil, elle passe son bac, puis le CAPES et devient professeur de lettres : elle fait figure de modèle d'intégration et de réussite sociale. Il faut préciser que durant toute sa carrière de professeur, son identité trans' ne fut jamais connue de personne.

⁵⁷ Fernande Gontier et Claude Francis, *Mathilde de Morny. La scandaleuse marquise et son temps*, Perrin, 2000 ; Fernande Gontier, *Homme ou femme ? La confusion des sexes*, Perrin, 2006.

plus aisé d'être un homme petit et menu qu'une femme d'un mètre quatre-vingt avec une voix de baryton. Ainsi les FtM ne seraient pas visibles en tant que trans', mais passeraient simplement pour des hommes et des garçons parmi les autres. Leur invisibilité tiendrait à leur banalité. Une autre hypothèse tiendrait à la socialisation différentielle : ne peut-on supposer que les FtM, ayant été élevés comme des filles, et pour certains, ayant vécu une partie de leur vie en tant que femme, conservent un *habitus* féminin, qui les rendraient moins aptes à la prise de parole, moins assurés ? Ce sont ces hypothèses qu'il s'agit de confronter aux données de l'enquête, tout en analysant les conséquences, dans les trajectoires et les représentations des trans' FtM, de cette invisibilité. Ce qui implique, en parallèle, de théoriser les conditions particulières de cette enquête auprès d'acteurs sociaux assignés à un « espace de désassignation » :

« L'équation entre le sexe biologique, l'identité sexuelle majoritaire (hétérosexualité) et le sexe d'appartenance socio-sexuelle crée [un] vide : l'espace horssexe est d'une part un espace sociologique où des individu-e-s n'ont pas de place, créant un « être impossible » (Deleuze et Guattari). C'est un espace de désassignation comme fracture dans une société de surassignation lisse. Assignés à occuper cet espace non-social et psychiatisé, ils vont se construire le long de cette faille et dans le vide de cette fracture, suivant là l'exemple de l'homosocialité, mais aussi, dans ce découpage vrai/faux dans lequel on reconnaît la figure du contre-nature et de l'erreur de (la) nature. » [Thomas ; 2007].

Comment les identités de garçons trans'/FtM se construisent-elles, entre cet « être impossible » que représente le « transsexuel » et les obstacles à franchir pour accéder au masculin ?

DEUXIEME PARTIE : LE SOUCI DE SOI

« Il y en a plein, des étudiants qui font des recherches sur les trans, qui sont intéressés par la question, mais parce qu'ils vont la rapporter, à la limite, à un sujet bien scandaleux, bien scabreux... Oui, tu les sens intéressés, mais tu les éduques, tu dois tout expliquer. »
[Emmanuel, extrait d'entretien]

Le choix de la méthode d'enquête par entretiens est fonction du contexte dans lequel s'inscrit cette recherche, en raison du silence qui entoure les trans' et notamment ce qu'ils disent à leur sujet. L'entretien non-directif représentait la méthode la plus apte à minimiser une éventuelle position d'autorité de ma part, en tant qu'enquêtrice, et la mieux à même de recueillir la complexité des situations et expériences vécues. Entrer en contact avec les enquêtés constitua une première difficulté dans la mesure où aucun espace déterminé, aucun lieu ne regroupe les acteurs que je souhaitais rencontrer. Plus encore, aucune place, ni concrète ni symbolique, ne leur est socialement destinée. Une seconde difficulté était intrinsèquement liée à cette absence d'espace social légitime : l'absence de légitimité impliquant la stigmatisation et l'invisibilisation, je me trouvais confrontée aux obstacles qu'entraîne toute situation de « contact mixte », ainsi que la conceptualise Erving Goffman [(1963), 2007 ; 23]. N'étant pas moi-même trans', il me fallait dans un premier temps me faire accepter en tant que sociologue (puisque j'étais perçue comme telle), auprès d'acteurs habitués à être *parlés* par d'autres (par des discours stigmatisants) et à ce titre, extrêmement méfiants vis-à-vis de tout enquêteur, qu'il soit journaliste, psychiatre ou sociologue. Certains d'entre eux avaient déjà une expérience d'enquête généralement mal vécue. J'avais donc, pour « réparer » une image qui me précédait, à faire la preuve de mes intentions scientifiques, de mes positionnements théoriques, à justifier d'un engagement à la fois d'ordre militant (au sens d'un positionnement critique, d'une rupture par rapport aux discours dominants) et d'ordre affectif, émotionnel. Je me devais de témoigner d'une capacité de compréhension et d'empathie réelle, concrète, compostant assez de savoirs pour être perçue comme « initiée ». A cette fin, j'ai rédigé un questionnaire que je faisais parvenir aux enquêtés avant de

solliciter un entretien⁵⁸ : de fait, plusieurs sont ceux qui ont accepté l'entretien au vu de ce questionnaire, qui faisait office de « test ». Certaines personnes ont demandé à me rencontrer avant l'entretien proprement dit, pour une discussion présentée comme « informelle », et ont posé cette rencontre comme condition à leur participation à l'enquête – condition que j'ai acceptée. Trois des réponses au questionnaire que j'ai reçues n'ont pas été suivies d'un entretien, en raison de la distance géographique.

J'ai donc eu recours à divers moyens de sollicitation, pour réaliser huit entretiens (auxquels s'ajoutent trois réponses au questionnaire) : en participant à des soirées militantes, j'ai pu rencontrer des personnes dont deux ont accepté un entretien. Par le biais d'Internet, j'ai contacté des auteurs de blogs et de sites spécifiques (deux entretiens, un questionnaire), et passé une annonce sur un forum (un questionnaire). Grâce à une annonce passée dans un magazine lesbien, j'ai obtenu deux autres entretiens. J'ai également contacté toutes les associations trans' que j'ai pu recenser en France, ainsi que des associations Lesbiennes, Gays, Bi et Trans' (LGBT), mais le taux de réponses fut extrêmement faible : au total, sur 32 associations ou collectifs auxquels le questionnaire a été envoyé, un questionnaire rempli m'est parvenu et deux entretiens ont été réalisés. Cinq réponses, toutes positives, me sont parvenues, mais trois personnes n'ont pas donné suite malgré des relances de ma part.

Ce faible taux de réponses peut s'expliquer en partie par la méfiance des enquêtés que j'ai évoquée précédemment. Le seul refus que j'ai reçu (d'une personne que j'avais contactée via son blog) en témoigne : « *On ne veut pas être utilisés comme bêtes de foire, certains journalistes et chercheurs l'ont déjà fait* ». [extrait d'un e-mail]. Les réponses positives étaient rarement des acceptations, mais dans un premier temps, des demandes de garanties : « *Envoyez-moi un mail décrivant qui vous êtes, pourquoi vous avez choisi de faire un mémoire sur ce thème et vos axes de recherche (vous l'avez fait là en partie). Et je verrai si je suis OK ou non.* » [extrait d'un e-mail]. « *Votre mémoire m'a l'air intéressant, mais, avant mon éventuelle participation à votre enquête, je souhaiterais en savoir un peu plus sur la finalité de votre mémoire et sur la problématique réelle que vous*

⁵⁸ Le questionnaire et un exemple de réponse se trouvent en Annexe.

souhaitez traiter.» [extrait d'un e-mail]. Les contacts téléphoniques se passaient généralement de la même façon, et ce, bien que je pris rapidement le parti, au vu du peu de réponses que j'obtenais, de détailler l'objet de mon enquête dans ma demande et de proposer d'emblée une rencontre préalable à l'entretien. Mais les demandes de garanties comportaient des attentes en terme d'*utilité* : à quoi servira la recherche ? Aura-t-elle un impact sur les stéréotypes véhiculés au sujet des trans' ? Quel intérêt y a-t-il à y participer ? Il est probable qu'aux yeux des individus sollicités, un mémoire de master ne représentait pas une recherche susceptible de répondre à ces attentes. D'autre part, la distance géographique m'empêchait d'aller démarcher des associations dispersées dans toute la France : l'« éparpillement » de mon terrain a également constitué une difficulté.

Les entretiens, engagés à partir d'une consigne simple (« *vous avez effectué une transition (ou bien : vous effectuez actuellement une transition), pouvez-vous me raconter comment ça s'est passé ?* »), comportent tous un récit de l'avant-transition, un récit de la transition elle-même et un récit de l'après-transition. Dans un premier temps, on examinera les aspects concrets de ces transitions : la prise de conscience de soi comme autre, le contexte de la décision, le coming-out, le parcours médicalisé. La parole des FtM et des MtF sera là utilisée indistinctement, tant les registres sont à cet égard identiques. Dans un second temps, je m'intéresserai aux spécificités des trajectoires F-to-M : que se passe-t-il une fois la transition amorcée ? A quelles discriminations particulières sont-ils confrontés ? Comment sont-ils acceptés en tant qu'hommes ? Et eux-mêmes, quelle perception ont-ils de leur corps, de leur genre, et de la société dans laquelle ils évoluent ?

Les enquêtés

Mon analyse est fondée sur les entretiens de 8 garçons trans'/FtM et 3 filles trans'/MtF. La moyenne d'âge est de 32,5 ans, le plus jeune étant âgé de 20 ans et le plus âgé de 52 ans au moment de l'entretien. Pour les FtM uniquement, la moyenne d'âge est de 28,4 ans.

Cinq vivent à Paris, quatre dans d'autres villes en France (Marseille, Montpellier, Tours, Lyon), deux sont belges.

Catégories socio-professionnelles :

Sept personnes sont sans activité au moment de l'entretien : cinq (FtM) sont étudiants, un en CAP, un autre en école d'ingénieur (bac+5), deux à l'université (niveau bac+2 et bac+7), le dernier termine une formation professionnelle dans l'audiovisuel . Une personne (MtF) est en recherche d'emploi, anciennement éboueur. Une personne (FtM) vit de ses rentes (anciennement artisan).

Trois personnes ont un emploi au moment de l'entretien : deux employés (MtF et FtM), un artisan (MtF).

Transitions :

La plupart ont entamé une transition depuis peu (5 ans et moins pour 10 personnes sur 11, une personne depuis 10 ans) : des transitions qui débutent à des âges variés, 18 ans pour le plus jeune, 50 ans pour le plus âgé. Toutes et tous prenaient des hormones depuis au moins 6 mois au moment de l'entretien ; six n'avaient encore effectué aucune opération. Parmi les FtM, quatre avaient déjà effectué une mastectomie*, les quatre autres avaient prévu de le faire : il s'agit donc de la seule opération qu'ils souhaitaient tous. En ce qui concerne la chirurgie génitale, un seul avait subi une phalloplastie*. Les sept autres n'avaient subi ni hystérectomie*, ni métoïdioplastie*, ni phalloplastie : trois envisageaient une hystérectomie, dont deux pensaient éventuellement à une métoïdioplastie dans l'avenir.

Parmi les MtF, une avait subi une vaginoplastie*, une autre prévoyait cette opération, la dernière ne souhaitait pas être opérée.

Militantisme :

Sept font partie d'une association ou d'un collectif militant pour les droits des trans' et pour certains plus largement des homosexuels (Guillaume, Emmanuel, Etienne, Yann, Marie, Aude, Claire) ; Pierre a fait partie de divers groupes, il n'est plus membre d'aucun actuellement mais se considère toujours militant ; comme Thomas et Romain, il revendique son appartenance au milieu *transpédégouine* (l'équivalent de *queer* en français). Sébastien est le seul de l'échantillon à ne faire partie d'aucun groupe ou « milieu » particulier, il ne participe pas non plus à des manifestations militantes : il estime n'avoir « *pas vraiment la carrure d'un militant* ».

A – LA DECOUVERTE DE SOI

1) Le récit de soi : de la Toile à l'entretien sociologique

Le récit de soi élaboré lors de l'entretien, s'il s'inscrit dans une situation d'interaction spécifique, n'est pas sans liens avec d'autres formes de récits de soi, de témoignages, d'autobiographies. Le principal (sinon le seul) espace d'expression et de visibilité dont disposent actuellement les trans', et en particulier les FtM, est un espace virtuel : un réseau Internet constitué de blogs, de forums, de sites d'informations et de sites d'associations et collectifs. Toutes les personnes que j'ai rencontrées participent à ce réseau, ou y ont participé pendant leur transition, avec des niveaux d'engagement variables. Cinq d'entre eux tiennent un blog, deux autres ont créé un site dont ils s'occupent ; au moment de l'entretien, huit sur onze fréquentent les forums et visitent régulièrement les blogs et sites de leurs pairs : les trois autres ne le font qu'occasionnellement, après les avoir également fréquentés régulièrement au début de leur transition.

Cette communauté virtuelle m'a permis, comme je l'ai précisé, d'entrer en contact avec les enquêtés, mais aussi de m'informer et de me sensibiliser aux parcours trans', aux expériences, aux représentations – une étape indispensable de l'enquête. L'usage d'Internet en sociologie est récent, et peu d'études ont été menées sur le sujet⁵⁹. Dans cette recherche cependant, il m'est vite apparu nécessaire d'inclure cet espace dans mon terrain d'enquête, d'abord parce qu'il m'a permis ce travail d'initiation, ensuite parce qu'il joue un rôle décisif dans les trajectoires des acteurs, enfin parce qu'il constitue pour l'enquêteur un terrain d'observation, au sens où il s'agit bien d'un *espace social*, bien que spécifique. J'ai pris le parti de ne pas citer d'extraits de blogs ou de forums, par respect de l'anonymat des internautes et des enquêté-es.

⁵⁹ Je m'appuie, pour mon analyse d'Internet, sur l'article de Dominique Cardon et Fabien Granjon, « Peut-on se libérer des formats médiatiques ? Le mouvement alter-mondialisation et l'Internet », *Mouvements*, n°25, janvier-février 2003, p.67-73, et sur celui de V. Beaudouin, S. Fleury, M. Pasquier, B. Habert et C. Licoppe, « Décrire la Toile pour mieux comprendre les parcours. Sites personnels et sites marchands », *Réseaux*, vol. 20/116, 2002, p.19-51.

L'espace social virtuel

C'est grâce à Internet qu'une majorité des personnes de mon échantillon (huit sur onze) ont pu mettre un mot sur leur expérience, sur leur identité, et trouver les informations nécessaires pour entamer un parcours trans', et ce, quel que soit leur âge. Sans conteste, le développement de ce medium permet aux individus d'entamer leur transition plus rapidement, plus facilement, et à un âge plus précoce qu'auparavant, en sorte qu'à ce titre, on peut parler selon les termes de Colette Chiland de *médiagenie*. Mais il serait audacieux de croire que la diffusion de l'information crée de toutes pièces les trans' : cette diffusion d'information est restreinte, le réseau Internet relativement limité. Il faut donc faire la démarche d'aller chercher cette information, ce qui implique d'être déjà en recherche de soi. Le réseau permet d'ouvrir des perspectives, d'apporter des réponses à une expérience vécue comme une énigme, parfois depuis des années, que l'individu n'est pas en mesure de nommer tant qu'il n'en entend parler nulle part. Ainsi Emmanuel explique comment sa connaissance du mot trans' s'est faite par le biais d'Internet, sur un forum :

« J'étais conscient d'être du genre homme, mais j'ignorais totalement l'existence des trans, je ne connaissais pas la signification du mot. Ma connaissance du mot trans et la compréhension de ce que j'étais s'est faite grâce au net, à l'âge de 49 ans. (...) en fait le seul endroit où je vivais, c'était sur le net, où je...je suis un mec, j'ai commencé à délirer sur le net.

- Tu en as parlé...

Non, j'ai pas parlé, je disais je suis un mec bio, quoi, je suis un mec. C'était le seul endroit où je pouvais être enfin qui j'étais. Et c'est à un moment donné où...en fait il y a un mec qui est venu...qui est venu me rencontrer...et là, ben, y'a une petite surprise ! (rire). Et là ça a été l'horreur, parce que...j'avais envie de me flinguer, quoi. Un mec que j'avais dragué sur le net, c'était un pédé, il s'est déplacé de Paris pour me voir...et quand il m'a vu, lui, il a vu une nana. Et moi j'avais rien à lui dire, je lui disais « mais je suis un mec », sans autre explication, sans rien. Et lui il connaissait pas non plus les trans. C'était vraiment...et je me disais, « il va me cassez la gueule »...mais non, il m'a dit « je sais que tu mens pas, mais c'est...c'est non. Je sens que tu as des sentiments qui sont vrais, mais.. ». Enfin il comprenait rien et moi non plus. Et donc après j'ai reçu des tonnes d'agressions via le net, et là il y a quelqu'un qui m'a dit « vas te faire opérer ». Des trucs comme ça. Et moi, « mais de quoi tu me parles ? ». Et c'est cette personne qui en m'insultant m'a fait faire des recherches. Et c'est comme ça que je suis tombé sur les trans, et c'était évident. »

Emmanuel, 52 ans.

« C'est vers 17 ans et demi, un peu plus, que j'ai commencé à me poser des questions, que...j'écrivais des poèmes à l'époque, j'écrivais des trucs...je me vidais, mais après, ça me semblait super bizarre, et je ne voulais plus en entendre parler. Et puis après, ben un jour je me le suis avoué, et j'ai fait une recherche sur Internet, j'ai trouvé des trucs qui me ressemblaient...et puis après c'est allé assez vite. J'ai commencé à le dire. »

Guillaume, 20 ans.

Internet permet aussi d'accéder à des informations et à des outils d'identification ailleurs difficiles d'accès :

« Internet, ça m'a pas mal aidé. Au début de ma transition j'ai parcouru des kilomètres et des kilomètres de pages sur le transsexualisme. Des blogs de gens témoignant, des sites d'informations, etc. Et puis après, après j'ai lu des livres, hein. J'ai lu des livres, et puis de livre en livre, de rayon en rayon, y'a des trucs qui se rassemblent. Mais faut aller, quoi, faut aller de l'avant. Faut avoir de l'argent, ou pas...pour acheter des livres qui coûtent cher, quand même, je veux dire, Gender trouble ou Queerzones, c'est pas 5 euros. Donc voilà, et puis après, c'est des trucs qui sont durs à lire. Je prends l'exemple de Judith Butler, c'est impossible à lire, ce qu'elle écrit. Tous les mots, ils sont à rallonge, elle parle de trucs et après elle revient et...faut avoir un certain niveau...pas scolaire, mais, pouvoir comprendre, avoir des...avoir une base d'un langage quand même assez complexe. »

Thomas, 22 ans.

Cependant, peut-on parler de médiagenie alors que la télévision, même lorsqu'elle évoque les transsexuels, ne permet pas aux FtM de se reconnaître ? En effet, ces derniers, comme on l'a vu, sont absents des émissions télévisées.

« J'avais vaguement entendu parler de trans à la télé, de transsexuels à la télé, et j'avais aussi cet amalgame trans/travesti dans ma tête, et donc pour moi ça s'adressait pas à moi de toute manière parce que...d'une part ça paraissait trop lointain et d'autre part il s'agissait de personnes de sexe masculin à la base qui vivaient autre chose, et du coup en tant que garçon trans...donc c'est qu'après, en rencontrant des garçons trans et des trans de manière générale que...que je me suis approprié le mot. »

Romain, 22 ans.

Tout comme j'ai eu moi-même recours à une bibliographie étrangère pour cette recherche, trois FtM de mon échantillon ont également trouvé dans d'autres pays des supports d'identification : pour Etienne, 29 ans, c'est à l'occasion d'un voyage aux Etats-Unis qu'il assiste à un cours de *Gay and Lesbian Studies* et entend

parler des trans', rencontre Kate Bornstein, figure du militantisme trans' aux Etats-Unis : « *Les choses se sont accélérées. J'ai fini par me dire que mon identité de femme masculine, de lesbienne, trouvait ses limites* ». Pierre raconte une expérience similaire lors d'un voyage en Allemagne où il a rencontré des activistes *queer* : il réfléchissait déjà à son désir de transition et arrêtera sa décision suite à cette expérience. Quant à Romain, les premiers garçons trans' avec lesquels il entre en contact, sur le net, sont anglophones :

« En fait je pensais que j'allais jamais rencontrer des transboys en France, je pensais que ça n'existait pas. Je pensais que ça pouvait exister qu'aux Etats-Unis, parce que c'est plus grand et qu'aux Etats-Unis tout est possible (rire)...Le mythe...bon c'était sur Internet, donc c'était très nébuleux tu vois, très...mais quand même, on avait des discussions qui m'ont aidé à mettre les choses en place au début. »

L'identification passe donc également par la rencontre (même virtuelle) avec les pairs : Internet permet de trouver d' « autres comme soi », de sortir de la crainte que l'on est seul à vivre une telle a-normalité, et à se rassurer grâce aux témoignages de ceux qui ont « réussi ».

« Je côtoie plusieurs trans que j'ai rencontrés essentiellement via divers forums sur le net. (...) Les échanges avec ces personnes ont été fondamentaux dans ma transition. D'abord, pour m'aider dans mes démarches, mais ensuite, et surtout, pour m'aider à accepter ma transidentité comme part de mon identité, et plus comme un fardeau. »

Sébastien, 23 ans.

« J'avais besoin d'amis, j'avais besoin de gens, et puis c'est vrai que je me sentais vachement seule. Et ça, quand tu vis seul...moi depuis tout petit je me disais « oh je fais ça, j'ai ça... » ben ouais j'ai pas commencé...moi depuis 6 ans je fais ça [se travestir], donc...et puis l'éducation judéo-chrétienne ça aide pas bien...enfin ça aide, mais pas dans le bon sens (rire). C'est un système assez conservateur. Et castrateur, donc, en fin de compte...donc voilà, je me disais je suis seule, je vais me renseigner, et je suis tombée sur l'ASB⁶⁰. Enfin je suis pas tombée sur l'ASB au début, je suis tombée sur le Caritig. Le Caritig au départ. »

Claire, 46 ans.

⁶⁰ L'ASB et le Caritig sont deux associations transsexuelles parisiennes.

Les forums remplissent cette fonction de socialisation, les rencontres « virtuelles » étant parfois suivies de rencontres « réelles ». Mais d'après les témoignages que j'ai recueillis, la construction d'une relation « hors-virtuel » semble assez rare : les deux espaces restent relativement cloisonnés. Ce qui s'explique en partie par le fait que l'espace du forum est un espace fortement structuré, très hiérarchisé, dans lequel il n'est pas toujours évident de se faire une place : on observe rapidement que relativement peu d'individus prennent la parole en regard du nombre d'inscrits. Environ 80 % des participants restent invisibles [Beaudouin, 2002 ; 23]. Un grand nombre d'échanges sont consacrés aux rappels des règles, beaucoup de conflits y ont lieu qui se terminent parfois par l'exclusion d'un membre. L'absence d'interactions de face à face entraîne des difficultés d'interprétation des intentions de l'interlocuteur, mais aussi une violence symbolique relativement forte, aucun discours non-verbal ne venant relayer la parole. Pour ces raisons, une enquête sur Internet ne saurait se substituer à l'enquête par entretiens : je l'envisage plutôt comme un complément. Un complément qui permet toutefois d'observer que les conflits entre les participants des forums sont d'autant plus violents que le groupe auquel ils appartiennent est fortement stigmatisé. Les individus exprimant des préjugés ou des stéréotypes provoquent des réactions immédiates de la part des « anciens » et des modérateurs. Paradoxalement, alors que les débats entre internautes permettent aux individus de déconstruire les stéréotypes, les normes qui se mettent en place dans l'espace du forum rendent, à terme, ces débats impossibles, comme l'explique Guillaume :

« Bon il y a des conversations qui m'ont...qui m'ont vraiment passionné sur le forum de X., par exemple sur les FtM enceints. Ou pas. Est-ce que à partir du moment où on a décidé de faire une transition, on peut entamer une grossesse ? ben les trans pur jus, entre guillemets, qui veulent vraiment devenir hommes bios, ils sont là, « mais c'est incompréhensible, c'est ridicule, c'est un retour en arrière, on fait un choix il faut assumer ce qui va avec », et....et au début, moi ça me semblait saugrenu, et puis finalement je pense que c'est...c'est une très bonne idée. C'est une très bonne idée, pour ceux qui ont ce désir de maternité je vois pas pourquoi ils s'en priveraient. Et...et voilà mais, c'est le genre de discussion qu'on peut avoir sur le forum de X. mais qui sont tout de suite arrêtées sur le forum de Z. parce que le but c'est pas de créer des clivages. Parce que sur ce forum il y avait de gros clivages entre les FtM ..qui veulent ressembler à des hommes bios, enfin trans à devenir-homme, et les trans qui s'assumaient trans et qui voulaient profiter de tout le panel de...de cette transidentité. Y'avait des frictions énormes. Et d'ailleurs maintenant c'est dans la politique de X. de...de ne pas...enfin, les

jugements sur les...par exemple, les trans FtM qui acceptent...les gays, qui sont gays et qui couchent avec des hommes, en utilisant, ou sans utiliser leur vagin, mais ceux qui utilisent leur vagin y'en a qui comprennent pas du tout, et...et donc il accepte les discussions mais genre faut pas porter de jugement là-dessus, dire « mais ça c'est pas...si tu fais ça t'es une femme », ce que je ne comprends pas. C'est la politique de X. qui a changé parce qu'au début il y avait énormément de frictions, et maintenant, comme lui il est plutôt du côté..pas permissif, mais genre...très ouvert sur les transidentités, sur les sexualités, il a un peu du mal avec les personnes sectaires, enfin qui sont pas sectaires mais..et il les a un peu mis de côté sur son forum, du coup les conversations sont moins envenimées mais deviennent moins intéressantes parce qu'ils ont pas de...ben ceux qui vont par exemple coucher avec des garçons ou avoir des enfants, ou d'autres exemples, ne s'expliquent plus, puisque ça paraît évident que tout le monde comprend et accepte. Parce que tous ceux qui ont une opinion différente ont été un peu mis de côté. Donc je trouve que c'est moins intéressant...c'est toujours militant mais tellement militant que...y'a moins de débats. Alors que c'était ça qui était intéressant. »

Guillaume, 20 ans.

L'espace du forum est investi par les membres comme un réseau de solidarité, un lieu préservé du monde extérieur et des discours stigmatisants que l'on y rencontre. Ces discours stigmatisants, lorsqu'ils pénètrent l'espace supposément « protégé » du forum, provoquent le rejet. Ainsi de nouvelles normes se mettent en place, comme on le constate à travers le récit de Guillaume : le groupe constitué par les membres du forum établit des codes internes visant à définir *ce qu'est un trans'*, les comportements et les opinions qu'il faut ou non adopter. Des normes constituées en réactions aux normes établies par les psychiatres. Par exemple, puisque les psychiatres affirment le rejet du corps féminin comme une caractéristique fondamentale du transsexualisme, il sera difficilement tolérable dans l'espace du forum d'exprimer un tel rejet (en refusant l'idée d'une grossesse chez un garçon trans', notamment). On observe alors des mécanismes de bouc émissaire et d'exclusion. D'autre part, le désir de solidarité conduit à des déceptions, car le virtuel permet aux participants des niveaux d'engagement très variables, et la réciprocité n'est pas toujours de mise : un grand nombre de messages sur les forums reste sans réponse, de même que l'investissement en terme d'échanges d'information.

« Les cons, c'est ceux qui...qui prennent les infos et qui se barrent. Qui aident jamais les autres. Ils sont là, « ouais, qui connaît tel chirurgien, qui peut m'aider à trouver tel numéro, qui peut m'expliquer par A plus B comment remplir ce

formulaire de la sécurité sociale »...et une fois qu'ils ont leurs infos, ils sont pas foutus de donner des nouvelles, ou d'envoyer des photos, c'est super important d'avoir des photos d'un chirurgien pour savoir ce qu'il fait. C'est ceux qui prennent les photos des autres et qui n'envoient jamais les leurs. ...mais c'est...ouais. Ça existe partout. »

Guillaume, 20 ans.

Cet échange de photos participe d'une construction de l'autonomie face au pouvoir médical. Il s'agit de s'émanciper d'une dépendance vis à vis des psychiatres et des chirurgiens, en échangeant des informations, en conseillant les autres. La personne trans' choisit le chirurgien qui l'opérera au vu des résultats de ce dernier sur d'autres trans' et des techniques utilisées. Ce fonctionnement va à l'encontre du protocole des équipes officielles qui imposent un chirurgien (et ses techniques opératoires) à la personne trans' prise en charge, laquelle ne dispose d'aucun contrôle sur sa transition.

Internet revêt donc une utilité indiscutable dans les parcours trans'. C'est d'abord un espace qui permet de mettre des mots sur des situations vécues. En ce sens il agit comme un révélateur de soi qui donne lieu à une prise de décision et une *action* : le commencement de la transition. Internet, en tant qu'il offre des supports d'identification, constitue donc le révélateur d'une capacité d'agir. Capacité d'agir sur une dimension humaine (le corps «genré») censée découler de lois naturelles et non de la volonté individuelle. Plus encore, sur ce qui est considéré comme le fondement de l'humanité : l'appartenance à un sexe. Si un espace comme Internet permet de s'engager dans une telle transgression, c'est aussi parce qu'il est un espace d'informations où se forment des outils de résistance face à la société et au monde médical. En reliant des individus géographiquement séparés, il rend possible un début de communication, et, nous le verrons plus loin, joue un rôle décisif dans l'élaboration de revendications politiques. A un niveau individuel, Internet permet un début de visibilité à soi et aux autres qui participe de la construction de son identité et d'une image positive de soi. Cependant en terme de socialisation, les participants se trouvent exposés à une certaine forme de violence, et ne parviennent pas nécessairement à construire des relations qui les sortent de l'isolement. L'espace trans' sur Internet est récent, encore dépendant de références et de modèles à l'étranger (aux Etats-Unis

surtout), ce qui le fragilise. Il n'est pas à l'heure actuelle relayé par des espaces de visibilité « hors virtuel » et par conséquent est investi par les participants d'une manière forte. Or Internet n'est pas en mesure de répondre à toutes les attentes en termes de solidarité, notamment. Ceci contribue à en faire un espace de concurrence, qui s'auto-construit avec ses normes et ses hiérarchies. La forte stigmatisation dont les trans' sont l'objet dans la société renforce cette normativité interne.

Le blog : une version du journal intime

Le nombre de blogs de garçons trans'/FtM se développe depuis environ trois ans, blogs qui viennent pallier l'absence de témoignages, notamment d'autobiographies, et qui revêt plusieurs fonctions. La première, et la plus souvent revendiquée, consiste à faire partager son expérience pour aider les autres : raconter son parcours, ses difficultés, ses angoisses, pour permettre aux lecteurs de s'identifier, de se sentir moins seuls. Certains ajoutent à leur blog une dimension militante revendiquée, y parlent d'eux-mêmes mais aussi de l'actualité, de la législation, des luttes sociales pour les droits des trans'.

« Durant un an et demi y'avait pratiquement que moi en blog français sur le net, parce qu'après des américains il y en avait plein, mais...et donc j'ai eu plein de mails et de courriers de jeunes FtM, qui avaient pas commencé, qui savaient pas comment s'y prendre... »

Guillaume, 20 ans.

Une fois la transition entamée, partager son expérience avec les autres, donner des conseils et des informations participe d'une (re)construction de l'estime de soi, souvent ébranlée :

« Avant j'étais le petit nouveau qui posait plein de questions cons. Maintenant je suis l'ancien qui répond aux mêmes questions cons. Je tente d'aider comme je peux, de guider les gens qui en ont besoin, de diffuser les infos nécessaires, bref, de rendre tout ce qu'on a pu faire pour moi. »

Sébastien, 23 ans.

Le blog a également une fonction thérapeutique similaire à celle du journal intime : « vider son sac », pour reprendre une expression employée dans plusieurs

entretiens, exprimer ses émotions, ses affects. A ceci près que le blog n'est pas aussi intime que le journal du même nom : il est destiné à être lu par n'importe qui, aussi bien par des proches que par des inconnus. Il s'agit donc aussi d'être *écouté*, tout en évitant la relation de face à face – mais sans échapper totalement à l'interaction puisque les lecteurs peuvent laisser des commentaires et des messages à l'auteur du blog. Là encore, le récit de soi permet de revaloriser son image, de se légitimer, mais aussi parfois de garder une trace de cette construction de soi :

« Il y avait le côté...parfois, je vais relire des trucs que j'ai écrits il y a plusieurs années et que j'avais complètement oubliés, mon ressenti à l'époque...donc c'est pour se rappeler de ça. (...)A la bibliothèque j'avais trouvé un bouquin, « Un homme en elle », c'était le journal d'un Anglais qui fait sa transition, c'est le bouquin le plus intéressant que j'ai trouvé parce que c'est vraiment au jour le jour. C'est très facile d'écrire, et moi aujourd'hui de raconter mes débuts, mais mon ressenti au jour le jour, c'est pas, enfin il sera jamais exact celui que je raconterai avec du recul. Y'a des bouquins c'est des gens qui les ont écrits ça fait 10 ans qu'ils ont leur transition derrière eux, et ils disent à l'époque je me sentais plutôt comme ça etc, mais bon ton histoire tu l'arranges toujours, selon ce que tu es devenu. Alors que la vie elle est pas toujours logique. Je parle de mes interrogations, de mes convictions, de mes certitudes. Mes convictions elles ont changées aujourd'hui. »

Guillaume, 20 ans.

Le blog accompagne le parcours socialement difficile qu'est la transition, un parcours souvent synonyme de rupture des liens sociaux et affectifs, comme nous le verrons plus loin. On peut supposer que dans une certaine mesure, l'usage du blog permet d'assouvir un besoin de parole et d'écoute auquel le suivi psychiatrique n'est pas en mesure de répondre. Le blog est ainsi l'espace où l'on peut raconter son vécu, souvent douloureux, de ce suivi psychiatrique. Mais parce qu'il correspond à une étape particulière de la vie, le blog a généralement une durée de vie réduite : une fois franchis les obstacles de la transition et une certaine confiance en soi restaurée (ou atteinte), le besoin de se raconter s'amenuise. Le blog n'est plus mis à jour et finit par disparaître. Pour certains, fermer son blog correspond aussi au franchissement d'une étape, il s'agit de tourner la page sur une période difficile. De la même manière, la fréquentation d'Internet diminue avec le temps.

« Je tente de noter les trucs marquants, et je m'en sers de temps en temps pour vider mon sac... Mais mes messages ont tendance à se raréfier. Le sac est vide, je suis heureux. (...) Aujourd'hui, je ne lis quasi plus les sites d'informations, ma transition est bien lancée, je sais quasi tout ce qu'il y a à savoir. Je continue cependant de lire des forums, pour suivre l'évolution des personnes qui m'ont le plus touché.»

Sébastien, 23 ans.

« Maintenant les informations que je recherchais, je les ai, je veux dire, j'y allais plus souvent quand j'étais en recherche de chirurgiens, parce que je regardais les dernières nouvelles, sur untel, sur untel, maintenant je suis opéré et j'ai plus rien à faire dans ma transition, enfin concrètement, je prends toujours mon traitement hormonal mais je vais attendre 8 mois, 1 an avant de me refaire opérer, donc...j'ai plus d'urgence à aller sur les forums, forcément, je...ça m'intéresse pas moins, mais comme j'ai d'autres priorités, j'y vais moins, quoi. Même mon blog, je le tiens plus trop à jour, parce que mon blog il est uniquement consacré à ma transition et qu'il n'y a pas d'avancées actuelles là-dedans, donc j'ai rien à dire. J'ai pas envie de raconter ma vie. Enfin je vais pas raconter ma vie avec ma copine dessus par exemple. Si, deux trois fois, ben justement juste pour montrer qu'on peut être trans et avoir une relation à peu près épanouie avec sa petite amie, mais c'est tout.

- Le blog est juste un passage...

Ouais. J'ai retrouvé ça dans tous les blogs FtM, à un moment donné y'a toujours un creux, le creux de la vague...quand t'attends les hormones t'as toujours quelque chose à dire, parce que t'es vénère⁶¹, parce qu'on t'a fait une remarque, ou parce qu'on t'a pris pour un garçon et t'es tout content, quand tu commences les hormones tu vas raconter les changements pendant 6 mois, et puis après tu vas pas remettre un post à chaque nouveau poil qui est sorti, c'est bon la voix a mué, et...et après ça va être creux jusqu'à l'opération, et après l'opération, une fois que tu as cicatrisé, eh ben à part poser une photo tous les trois mois, y'a plus rien à dire, quoi. Y'a pas de choses à dire fondamentales. Sauf s'il m'arrive une emmerde, si j'ai un problème, par exemple au restaurant, je vais le raconter. Mais pour l'instant ma vie n'a rien à voir, sauf aujourd'hui le rendez-vous que j'ai avec toi, tout le reste de mes journées n'a rien à voir avec la condition trans. Donc voilà. Forcément ça devient moins important.

- Les forums c'est la même chose... ?

Y'a des gens qui restent..la majorité des gens, ouais, ils restent 3-4 ans, le temps d'une transition, et ils s'en vont. Et parfois ils reviennent, genre une fois tous les 6 mois, pour prendre des nouvelles, pour voir comment ça se passe. »

Guillaume, 20 ans.

La situation d'entretien, dans ce contexte, tient une place particulière : l'enquêteur doit avoir conscience de cette expérience du récit de soi que constitue le blog. Avoir lu le blog de l'enquêté avant l'entretien permet de dépasser le risque d'un récit pré-construit : souvent, l'auteur du blog racontera les mêmes

⁶¹ Enervé, en verlan.

anecdotes, parfois au mot près, que celles qu'il a écrites sur le net. Parfois, il renverra directement à la consultation du blog : « *Je ne m'en souviens plus, mais j'ai du le noter sur mon blog, tu iras voir...* » (Guillaume). La technique d'entretien implique alors de prendre en compte le blog, d'établir un lien entre les deux discours : c'est à l'enquêteur d'orienter l'entretien de manière à sortir du discours pré-construit.

Le récit de l' « avant »

Le récit de soi n'est pas uniquement le récit de la transition, le récit de son expérience en tant que trans' : il englobe également la vie d'avant la transition, l'enfance, l'adolescence, une partie de la vie adulte (voire une grande partie) pour ceux et celles qui ont « transitionné » plus tardivement que d'autres. On lit souvent dans les ouvrages psychiatriques, que les personnes trans' nient leur passé, « coupent les ponts », cherchent à oublier qu'ils ont vécu une partie de leur vie en tant que fille/femme ou garçon/homme, et à ce titre, prétendent l'avoir oublié : « *Beaucoup d'entre eux ne demandent qu'à oublier complètement leur vie* » [Stürup, cité par Chiland, 1997 ; 143]. L'évaluation par les psychiatres de ce que ressentent les trans' une fois la transition effectuée ou même seulement entamée, semble plus souvent de l'ordre de l'hypothèse que du constat : le suivi thérapeutique s'arrête en général assez vite une fois que la personne a obtenu du praticien ce qu'elle souhaitait, comme en témoigne Bureau : « *Il est souvent difficile de retracer ces personnes parce qu'elles désirent la plupart du temps rentrer dans l'anonymat et oublier leur passé une fois la conversion complétée.* » [Bureau, cité par Chiland, 1997 ; 143].

Si l'idée de la transition comme « seconde naissance » ou « seconde adolescence » est perceptible dans certains entretiens (Guillaume, Aude), en revanche, tous ont évoqué la période pré-transition, plus ou moins longuement, ce qu'ils éprouvaient à l'époque, leur vie amoureuse et sexuelle, leurs relations avec leurs parents et leurs ami-es. Certain-es ont évoqué le prénom de leur état-civil tout à fait naturellement. Il apparaît clairement que cette période pré-transition, chez toutes les personnes que j'ai rencontrées, fait partie de leur vie au même titre que le reste : et ce d'autant plus que la transition était récente pour la plupart

d'entre eux. Leur passé d'homme ou de femme, de fille ou de garçon, fait partie intégrante de leur identité, et la plupart le revendique comme une richesse, tout au moins comme une spécificité qui participe de leur personnalité et de leur vécu.

« Je peux pas envisager une relation franche avec quelqu'un qui ne serait pas au courant. Même si c'est pas ce que je mets en premier sur le tapis, j'ai quand même vécu 20 ans en tant que fille..c'est pas quelque chose qui s'efface, ou qui se cache. »

Sébastien, 23 ans.

« Je crois que les trans qui ont le plus de problèmes, c'est ceux qui ont un sentiment d'infériorité par rapport aux bios, et qui veulent à tout prix arriver à...et qui rejettent, parfois coupent les ponts avec leur passé, avec leurs amis d'avant, même avec leur famille...ça je comprends pas. Enfin je comprends que tu puisses être mal mais pour moi le parcours trans, si c'est te couper de tout ton passé, des 20 ans que tu as eus derrière...(...) Moi je peux pas jouer l'homme bio. C'est...le garçon, qui est né petit bonhomme et qui a grandi comme un garçon, j'ai pas été éduqué comme ça enfant, parce que je sais pas comment on éduque les petits garçons. J'ai pas eu une enfance...à part jouer au football dans la cour de récré, mais j'ai joué aussi à la marelle. Donc...je peux pas m'inventer une vie. Et du coup, être un garçon trans, c'est beaucoup plus facile à vivre. »

Guillaume, 20 ans.

« La différence entre les FtM et les mecs bios...pour moi c'est surtout un truc d'éducation. La culture...comment on est éduqué en tant que fille c'est pas pareil qu'en tant que garçon. Et je peux même pas répondre à la question de qu'est-ce que c'est que d'être éduqué en tant que garçon parce que je l'ai pas été. Et même si...j'ai posé cette question à ma mère en lui disant « tu te rends compte de l'éducation que tu m'as donné ? ». Parce que j'ai deux frères. Et elle me dit « mais non on vous a éduqués pareil ». Mais non, c'est faux. C'est pas pareil. »

Thomas, 22 ans.

Tous et toutes se distinguent, d'une manière ou d'une autre, dans leurs discours, des hommes et des femmes « bios »⁶². La masculinité trans' s'exprime donc par une distinction d'avec la masculinité « en général ». Parce qu'elle se fonde sur une articulation nouvelle du sexe et du genre (sexe femelle/genre masculin, et non plus sexe mâle/genre masculin), elle déplace les clivages sociaux habituels. Ainsi voit-on apparaître un nouveau clivage qui oppose les hommes « bios » aux hommes trans'. Ce qui suppose que le clivage féminin/masculin,

⁶² Biologiques, c'est à dire non trans'. Le terme cisgenre est parfois utilisé pour qualifier les individus dont le genre est « en adéquation » avec le sexe (une femme femelle, par exemple).

homme/femme, n'est pas suffisant pour l'analyse. Il faut pouvoir penser des clivages internes à chacun des deux groupes de sexe et de genre, deux groupes qui ne se recoupent pas nécessairement.

L'accès à l'identité de genre est variable d'une personne à l'autre, et montre, même sur un échantillon aussi réduit, à quel point est réductrice la classification médicale en terme de transsexualisme primaire et secondaire. Certains expliquent ne s'être jamais senti appartenir au genre qui leur avait été assigné, comme Emmanuel et Sébastien, qui ont pourtant entamé leur transition à des âges très différents (le premier à 49 ans et le second à 21 ans) :

« J'ai toujours su que j'étais transsexuel. Dès tout petit, je me sentais garçon, et j'ai vite compris que je ne l'étais pas. Je n'ai aucun souvenir d'un quelconque dé clic, mais je sais qu'à moins de cinq ans je rêvais déjà d'être un garçon. »
Sébastien, 23 ans.

Emmanuel exprime un sentiment similaire, mais n'ayant pas de mot ni d'explication pour le décrire, il vit en tant que femme pendant 49 ans, se marie, a des enfants : une vie dont il relate les difficultés mais qui n'est pas faite uniquement de souffrances. Il évoque notamment ses grossesses comme des « *périodes de plénitude* ». Dans quelle catégorie devrait-il être rangé au regard de la classification psychiatrique ? *Transsexuel primaire*, si l'on s'en tient à son sentiment, depuis l'enfance, d'avoir toujours été du genre homme ; *transsexuel secondaire*, au vu de son parcours... De plus, son attirance sexuelle pour les hommes, aussi bien avant que depuis sa transition, empêche également d'interpréter son transsexualisme comme un refus d'acceptation de l'homosexualité : sa transition est au contraire ce qui fait de lui, socialement, un homosexuel.

Pour d'autres, le récit de la prise de conscience de soi est différent : Romain, 22 ans, ne se sentait pas garçon, ni même masculin, lorsqu'il était enfant, et ne se souvient pas s'être interrogé sur son identité de genre avant la fin de son adolescence :

« Quand j'étais gosse je me posais pas trop de questions. J'ai l'impression que je me vivais plutôt en tant que fille...une identité plutôt fille, où j'étais extrêmement...extrêmement fière quelque part d'être une fille, d'être...voilà. Et c'était pas juste quelque chose qu'on m'a martelé dans le crâne en fait. Et je sais

pas, ça s'est peut-être joué à peu de choses près, peut-être que j'aurais pu, finalement, me vivre comme ça, toute ma vie, j'en sais rien mais...à un moment ça a commencé à plus me convenir. »

Le rejet fondamental et systématique du corps, constat avancé par la psychiatrie, ne se retrouve pas dans la majorité des témoignages obtenus par les entretiens : Guillaume et Claire, par exemple, n'avaient pas ou peu de relations sexuelles avant leur transition, et celles qu'ils avaient ne les satisfaisaient pas car ils n'étaient pas à l'aise dans leur corps. Pour Guillaume, c'est la prise de testostérone et l'opération de mastectomie qui lui ont permis de se sentir en adéquation avec un corps devenu plus masculin et d'avoir des relations sexuelles satisfaisantes. Pour d'autres, la sexualité avant la transition (avec des femmes ou des hommes, ou les deux) est une réalité dont ils parlent, et pas nécessairement en termes de difficultés :

« Avant ma transition, je sortais avec des mecs hétéros, qui donc me percevaient comme fille, et même moi j'étais dans ma période où...où je me vivais en tant que telle, ou j'essayais de me vivre en tant que telle...maintenant c'est difficile à dire qu'elle est la part de pression et quelle est la part de...et puis je cherche plus forcément à tout démêler...je pense qu'il y avait les deux et puis c'est tout. »

Romain, 22 ans.

Sur les huit FtM, cinq se sont définis dans un premier temps comme lesbiennes, ou homosexuelles : *« Pendant la période où j'ai tenté de refouler ma transsexualité, je me suis défini comme homo. Une lesbienne incapable de prononcer ce terme trop féminin qui ne me correspondait pas. »* (Sébastien). Tous expriment un sentiment d'inadéquation avec cette identification « par défaut ». Pierre, lui, ne s'est jamais considéré lesbienne, bien qu'ayant des relations avec des femmes :

« Avant ma transition, je me définissais féministe, en fait. Et puis heu...je me définissais pas lesbienne, je me définissais pas gouine...c'était vraiment...je sais pas comment dire...pourtant en majorité j'avais des partenaires qui étaient gouines. Du coup j'aurais pu me définir comme ça aussi. Mais ça me...oui, y'avait un truc où je voyais que ça me correspondait pas. »

Pierre, 30 ans.

Deux d'entre eux se définissaient comme femme hétéro, dont un des deux, Emmanuel, exprime le même sentiment d'inadéquation : il s'est pensé d'abord

comme « *pédé, à cause de [ses] relations avec les autres hommes* ». Yann est passé d'une identification lesbienne à une identification « *pédé* » : il est le seul de l'échantillon à avoir des relations amoureuses et sexuelles avec des personnes d'un genre différent avant et après sa transition.

Il apparaît donc que si pour certains la transition équivaut à un « changement de genre » au sens d'un changement d'identification, pour d'autres il s'agit simplement d'être enfin ce que l'on a toujours été : il n'y a pas de changement de genre dans la mesure où l'individu ne s'est jamais identifié au genre sensé correspondre à son anatomie. « *What needs to be understood is that the individual may have never identified as a woman but rather may have always identified as a man or as something else* »⁶³ [Cromwell, 1999 ; 107]. Rose Tremain, dans *Le Royaume Interdit*, illustre bien cette dimension identitaire, lorsqu'elle met en scène le coming-out de Martin, le personnage principal et narrateur, auprès de son meilleur ami : « - *Qu'est-ce qu'il y a de mal à être une femme, Mart ?* - Rien, lui répondis-je. *C'est simplement que je n'en suis pas une. Je ne l'ai jamais été.* » [Tremain, 1994 ; 296].

Ces identifications croisées montrent un brouillage des frontières entre biologique et social, féminin et masculin, homme et femme, homosexualité et hétérosexualité. Toutes ces catégories, basées sur une binarité des sexes et des genres et sur une linéarité entre sexe et genre, sont mises à mal et ne sont pas adaptées à une analyse des transitions. Ces parcours individuels s'inscrivent dans différents registres sociaux, habituellement clivés mais ici articulés entre eux. Il n'existe pas dans le langage disponible de catégories « autres » qui s'appliqueraient aux trajectoires trans'. Par conséquent l'usage des catégories habituelles de sexe, de genre et de sexualité ne peut fonctionner qu'à condition de défaire le lien supposé naturel qui les constitue comme « cohérence » pour pouvoir les articuler différemment, et penser de nouvelles cohérences. Il faut bien entendu prendre en compte l'effectif réduit de personnes trans' dont je parle ici, et surtout le fait que toutes ces personnes, à une exception, sont actives au sein de la communauté trans' : tous ne se définissent pas comme militants, mais ils font

⁶³ « Ce qu'il faut comprendre, c'est que l'individu [transsexuel] peut ne s'être jamais identifié comme femme, mais au contraire s'être toujours considéré homme ou autre chose ».

partie d'associations et de collectifs ou fréquentent le milieu activiste *queer*. Un échantillon plus étendu, incluant des personnes extérieures à ce milieu, aurait sans doute donné d'autres résultats. Il est tout à fait envisageable, par exemple, qu'un trans' FtM se considère homme sans se distinguer des hommes « bio ». Cependant je n'ai pas rencontré ce type de discours lors de cette enquête.

2) Les langages d'identification

« *Ce qui caractérise essentiellement la situation de l'individu stigmatisé dans la vie (...) [est] ce que l'on nomme souvent, quoique vaguement, l'« acceptation ».* » [Goffman, 2007 ; 19]. Dans une société où le transsexualisme est défini comme une pathologie mentale, se découvrir trans' est synonyme de la découverte d'un stigmate social au sens où le définit Goffman. L'intériorisation par les individus des catégorisations entre le normal et le pathologique, le légitime et l'illégitime, entraîne fréquemment une perception de soi en tant qu'appartenant au régime de la folie. Ainsi, le premier obstacle à franchir dans le parcours trans' est un obstacle intérieur, un obstacle de soi à soi : « accepter » de se reconnaître en tant que porteur du stigmate. Une épreuve généralement effectuée dans la solitude, puisqu'elle intervient avant toute annonce de sa particularité aux proches, à l'entourage, au psychiatre.

Découvrir que l'on n'est pas en adéquation avec le genre auquel on est censé appartenir ébranle les conceptions des individus et les laisse souvent désespérés : ils réagissent alors par le déni, ou par la dépression.

« Ça n'avait aucun sens. Ça n'avait aucun sens logique. Moi je me disais, mais si je raconte ça à quelqu'un, on va me foutre dans une camisole de force, je me tapais sur la tête en me disant « mais est-ce que je suis une femme hétéro ? ». Tu vois ? Ça c'était invivable. Donc moi ce que je voulais, c'était vraiment la dépression complète, je voulais que mes gosses ils n'aient plus besoin de moi, financièrement et tout, qu'ils soient indépendants, et moi, je me flinguais. C'était insupportable. »
Emmanuel, 52 ans.

« Moi je l'ai depuis tout petit. Et puis j'étais confrontée...j'étais dans un milieu particulièrement macho, y'avait...y'avait pas de femmes dans les ateliers [Claire est ébéniste], y'avait pas de ...bon. Et puis, bon, j'étais tout seul, je me disais, je

suis tout seul, comment je vais faire, enfin c'est quoi ce truc que j'ai, comment ça se fait, pourquoi...pourquoi moi je l'ai. Et puis après bon ben on m'a dit y'a Internet qui existe t'as qu'à aller chercher. Et puis j'ai cherché, et donc j'ai trouvé. J'ai trouvé que j'étais pas tout seul. Grâce à Internet. Et puis....bon, j'ai explosé en vol, hein. J'étais ici, j'ai fait une grosse dépression...bon, j'avais des douleurs assez insupportables. »

Claire, 46 ans.

L'absence de supports d'identification conduit à l'incompréhension totale de soi, au sentiment d'une impasse : il n'existe pas de solution au mal-être et l'on ne peut que se vivre comme une exception anormale. Les effets du monopole psychiatrique sur le transsexualisme sont ici perceptibles. La personne trans' se vit très souvent, au moins dans un premier temps, comme malade. Plus encore, elle peut avoir le sentiment d'un virus, quelque chose qui s'attrape et se transmet, qui rend malade. Le discours de Claire, qui mobilise le registre de la maladie, illustre cette dimension. Cette phase de perception de soi comme malade implique une recherche des causes (« *comment ça se fait, pourquoi moi je l'ai* ») et une quête d'un traitement (« *y'a Internet qui existe, t'as qu'à aller chercher* »). Ce n'est qu'une fois cette quête aboutie que la perception de soi peut commencer à se modifier grâce à l'identification (« *J'ai trouvé que j'étais pas tout seul* »).

La prise de conscience de son anormalité induit un sentiment d'infériorité par rapport aux « normaux », ce qui renforce l'isolement ; une période d'isolement qui, rétrospectivement, peut être perçue comme le moment ayant permis la construction de soi, mais qui représente aussi un « *processus de déficience des structures du moi* » [Sullivan, cité par Goffman, 2007 ; 24] :

« Je me suis renfermé, j'ai fui tout le monde. J'avais besoin d'être seul, de faire le point, de trouver le courage de me lancer. Mais ça a fait chuter ma confiance en moi...ça a dégradé la plupart de mes relations. Je me sentais observé, jugé, j'étais vraiment...très gêné, face aux gens. Je me suis retrouvé mal à l'aise avec les gens qui avant étaient parmi les plus proches. En fait avec le recul je me rends compte que ça venait de moi, le souci venait de moi...parce que jamais personne m'a fait de remarques...Mais moi, je me sentais plus d'égal à égal avec les gens. »

Sébastien, 23 ans.

La seule personne, Pierre, 30 ans, qui lors de l'entretien n'a pas évoqué de tels épisodes douloureux, évoluait avant sa transition dans un milieu féministe et *queer*, un milieu dans lequel il a pu se construire une légitimité :

« Moi j'ai...j'ai un long passé féministe. Donc par rapport aux questions de genre, aux questions de sexisme, ou de misogynie ou d'autres, je pense que c'est...ça a été des questionnements de fond, qui m'ont super concerné, qui me concernent toujours. (...) Des fois je me pose la question, est-ce que, si j'avais pas vécu le féminisme dans ma vie, est-ce que j'aurais transitionné ? Parce que la réappropriation du corps, et d'avoir réfléchi sur la réappropriation de mon corps, et de savoir qui j'étais... si j'avais... des fois, je me pose ces questions. Si ça se trouve, si j'avais jamais croisé le féminisme dans ma vie, j'aurais peut-être jamais transitionné, finalement. »

Les théories et concepts féministes constituent donc également, dans une certaine mesure, une instance d'autorisation légitime du devenir trans', un déclencheur du possible. Tout au moins permettent-ils de rendre pensable ce qui ne l'est pas pour le sens commun.

Les affiliations ambivalentes

La condition trans' est donc, pour les trans' eux-mêmes, dans un premier temps *impensable*. C'est la recherche de référents qui permet en général de s'accepter : sur Internet, dans les associations, ou pour ceux qui en ont la possibilité, par la rencontre avec d'autres trans'. Une rencontre qui peut avoir des effets tout à fait différents, de l'encouragement au rejet. Ainsi Claire relate-t-elle une réaction de rejet face à une femme trans' qui ne « passe » pas, selon elle, car restée trop masculine de par son visage et sa voix.

« Il faudrait un représentant, ou une représentante. Qui soit pas forcément médiatique, mais...faudrait quelqu'un qui...qui ait une présence, qui ait un bon dialogue de soutien, qui soit pas heu...effrayant (rire)...enfin bon, c'est bien ça, non ?

*- **Qui ne soit pas effrayant... ?***

Ben oui, parce que, bon...moi je suis revenue d'une réunion, une fois, et j'avais...je suis désolée, mais j'avais vu X... X. ...ohlala...ben je suis revenue en moto, j'ai eu un accident. J'ai eu un accident de moto, je me disais « oh non je veux pas devenir comme eux, c'est pas possible, je pourrais pas, je pourrais pas devenir comme eux, je veux pas. Je veux pas. Non, je veux pas...

*- **C'est-à-dire, comme eux... ?***

Ah ben...c'est... « comme eux »...(rire)...je sais pas, c'est difficile à dire, parce que...moi j'y arrive pas, hein. Je veux pas de toute façon. Non heu...enfin je sais pas. Non, je pourrais pas. »

Claire, 46 ans.

« En vrai j'en ai rencontré quelques uns. (...) J'ai rencontré un FtM, qui était allé au bout de sa transition, et quand je l'ai vu arriver, j'y croyais pas une seconde, je me suis dit, c'est pas un trans, parce que c'était un mec avec la barbe, avec la voix de Barry White, imposant...enfin je pense il devait être grand déjà. Et quand je l'ai vu, je me suis dit si on peut arriver à ce résultat-là, c'est bon je me lance, direct. Parce que je me suis dit, à la fin, enfin sauf pour ceux qui me connaissaient avant, à la fin je serai un mec pour tout le monde. Si on peut arriver à ça c'est bon. Parce que le problème c'est que l'image des trans qu'on a à la base c'est les MtF, qui passent pas toujours, ou moins bien, et du coup pour moi je voulais pas du tout de ce côté-là, et quand j'ai vu que c'était moins fréquent chez les FtM... »
Guillaume, 20 ans.

On retrouve ici « l'ambivalence » dont parle Goffman à propos de l'attachement des individus stigmatisés envers ceux de leur « catégorie » : un attachement crucial dans le parcours et la construction identitaire, mais complexe [Goffman, 2007 ; 52-53]. Claire exprime bien par ailleurs cette ambivalence, expliquant qu'au début de la prise de conscience de son identité, elle se rendait « *clopin-clopin* » dans une association trans' : il s'agissait pour elle à la fois d'une « *soupage* » et d' « *une confrontation avec [elle]-même* ». L'idée que l'on a à entrer dans un groupe stigmatisé – c'est-à-dire à ne plus faire partie de la catégorie des gens « normaux » – n'est pas une épreuve facile : un moyen d'y parvenir est, comme c'est le cas pour Guillaume, d' « *apprendre que certains membres à part entière du groupe où [on] va entrer ressemblent tout à fait à des êtres humains ordinaires* » [Goffman, 2007 ; 53].

Se construire avec et contre les stéréotypes

Une fois cette acceptation effectuée, une fois admis que l'on appartient à la catégorie « transsexuel-le », reste à trouver la voie qui correspond le mieux à son désir, et à reconnaître au sein de cette catégorie ses particularités. L'intériorisation du discours dominant (psychiatrique) joue ici un rôle prépondérant : tout se passe comme si l'individu tentait, dans un premier temps du moins, d'être le moins anormal possible dans son « anormalité ».

« Au début, j'étais à fond dans...je voulais être un garçon, à 100%, et j'avais un peu honte de ce côté trans. Alors que maintenant je considère que c'est une richesse. Les premiers messages que j'avais postés, sur le forum où j'avouais enfin,

je disais que j'avais pas du tout envie de...d'être un peu entre les deux, d'être trans, d'être, enfin...je préférais encore rester fille que d'être un machin. »
Guillaume.

Le décalage entre l'identité sociale et l'identité « pour soi » apparaît au moment de la rencontre avec le groupe (quel que soit le biais de cette rencontre) : l'individu ne se reconnaît pas ou refuse de se reconnaître à travers ce que les autres lui renvoient – son stigmat. Ici le stigmat, c'est l'identité trans', perçue comme une identité intermédiaire, entre deux, en tous les cas *autre*. S'accepter en tant que tel est plus difficile que s'accepter comme appartenant au genre opposé à son sexe d'assignation, ce qui permet de rester dans la binarité de genre socialement en vigueur. En s'engageant dans le parcours trans', l'individu se trouve confronté à deux types d'identité sociale : celle véhiculée par le groupe des pairs, qui est, majoritairement, une revendication du « *côté trans'* », pour reprendre les mots de Guillaume, c'est à dire une affirmation de la différence ; et celle véhiculée par la société, qui se base en grande partie sur les conceptions psychiatriques et les stéréotypes qui homogénéisent les caractéristiques supposées appartenir au « transsexuel ». Ces deux identités sociales se recoupent par certains aspects, mais dans les deux cas elles imposent des normes et des codes qui influencent les trajectoires – et ce, que l'individu les intègre ou les rejette. Un exemple de telles normes se rencontre dans la question de l'orientation sexuelle : les trans sont définis comme nécessairement hétérosexuels après la transition, y compris, jusque récemment, par le groupe trans' lui-même. Ceux et celles qui ne correspondent pas à cette définition trouvent plus difficilement des supports d'identification, des espaces d'expression, et ont parfois plus de mal à se sentir légitimes en tant que trans'. Parmi les onze personnes interviewées, cinq (deux FtM et trois MtF) sont homosexuel-les ou, s'ils ne se définissent pas ainsi, ont une attirance sexuelle et des relations sexuelles avec des personnes du même genre qu'eux. L'homosexualité constitue alors un stigmat supplémentaire, dont la personne doit s'expliquer aussi bien auprès du monde extérieur qu'auprès des autres trans', une différence qui peut l'empêcher de s'identifier aux individus du groupe, voire à chercher à créer un autre groupe, ou un « sous-groupe ». On l'observe avec la création récente d'un forum Internet destiné aux trans' FtM attirés par les garçons. Claire exprime à plusieurs reprises, au cours de l'entretien,

un sentiment ambivalent au sujet des femmes trans' (hétérosexuelles), des personnes qui lui ressemblent dans une certaine mesure, mais auxquelles elle ne parvient pas à s'identifier et dont elle veut se démarquer :

« Ces femmes, elles servent pas la gente féminine du tout, elles sont...outrancières, elles sont...c'est vulgaire, c'est pas...c'est pas actuel. On en parlait une fois avec X., et donc moi...y'en avait plein qui me disaient, « ça t'irait bien en talons ». Je dis mais non, moi j'ai pas besoin de talons, j'ai besoin de me déplacer, j'ai besoin d'un certain équilibre, j'ai besoin d'allonger le pas, j'aime pas marcher en talons. J'ai pas besoin de talons pour faire femme, c'est un cliché, moi, j'en ai pas besoin. »

A plusieurs reprises elle évoque ainsi un décalage entre son identité « pour soi » ou identité « sentie » et l'identité sociale [Goffman, 2007 ; 127] telle qu'elle la perçoit chez les autres femmes trans', et qu'elle ressent comme une injonction. De même, Emmanuel explique qu'il ne se sent pas accepté parmi les trans' :

« En fait, c'est la vraie merde pour moi parce que...je suis le seul pédé. Et ils sont homophobes...alors ça me fait chier (rire). Alors bon, heu...et...et je sais pas, par exemple, à X. [l'association dont il fait partie], je suis le seul pédé parmi les trans', et je m'encaisse des remarques homophobes, sur le ton de la plaisanterie, mais quand même, quoi. Style, heu... « maintenant que tu es opéré je vais faire attention de pas te tourner le dos ». Et je dois rire avec ça parce que si je ne ris pas c'est que j'ai pas le sens de l'humour. (...) ça, c'est le coup de trans'. Pas tous, mais...une bonne partie. Alors je vais chez les pédés, quoi. »

Chez la plupart des enquêtés, mais aussi à travers les témoignages lus sur les blogs et les échanges sur les forums, existe une période de normalisation plus ou moins longue en début du parcours, notamment en termes de comportements de genre et d'identification de genre. Sept sur onze enquêtés relatent une période, au début de leur transition, lors de laquelle ils et elles voulaient être de « vrais hommes » ou de « vrais femmes », être identiques en tous points à un homme ou une femme biologique (ou tout au moins à l'idée qu'ils s'en faisaient), que ce soit physiquement ou socialement, ce qui interdit à ce moment-là l'homosexualité.

Des mots pour se dire

Si l'on tente de dégager les différents registres dans lesquels les individus donnent un sens à leur parcours et à leur transition, on peut observer trois types de récits de soi :

- Le premier est un récit de naturalisation rétrospective du genre acquis. L'identité de genre est décrite comme un *fait de nature*, une condition qui s'impose à soi : « j'ai toujours été comme ça, je me suis toujours senti garçon ». La transition s'impose donc comme une évidence, quel que soit l'âge auquel elle intervient. C'est ce type de récit que j'ai le plus souvent rencontré (Guillaume, Emmanuel, Claire, Aude, Sébastien, Marie, Yann, Thomas).
- Le second est un récit de l'identité de genre comme *choix* et alternative : « J'ai tenté de vivre en tant que femme, ça ne me convenait pas, j'ai préféré changer » (Romain, Etienne, Emmanuel).
- Enfin, un troisième registre présente l'identité de genre comme *volonté réfléchie de transgression* des normes de genre : « le mode binaire de cette société ne me convient pas, je veux tenter de m'en extraire » (Pierre, Emmanuel, Thomas).

Distinguées pour plus de clarté, on trouve souvent ces différentes conceptions présentes dans un même discours, soit qu'elles cohabitent dans le même temps, soit qu'elles se succèdent dans une évolution chronologique de la perception de soi. Par exemple, un individu peut percevoir dans un premier temps son identité de genre comme un fait de nature, puis la conceptualiser dans un second temps comme une volonté de transgression. La condition « subie » devient une identité politique : cette évolution est manifestement très liée à l'engagement militant des individus et aux attachements qu'ils construisent avec les membres du groupe.

Le mot que tous utilisent pour se définir est *trans'* : seuls Aude et Sébastien utilisent parfois *transsexuel-le*, mais le plus souvent *trans'*. Claire se définit comme transgenre, parce qu'elle ne souhaite réaliser aucune opération : elle se sent femme mais avec un corps mâle. Tous les FtM de l'échantillon se disent

garçons trans', plus rarement *hommes trans'* (seuls deux utilisent de temps à autre le terme *homme* dans les entretiens : je reviendrai plus loin sur la distinction entre *garçon* et *homme*). Ils utilisent aussi *trans' FtM* ou simplement *FtM*. La dimension de réappropriation du langage se lit dans ce vocabulaire : transsexuelle, c'est « *un terme médical* » (Etienne), un langage qui ne leur appartient pas et qui ne dit pas adéquatement qui ils sont.

« Je dis trans'...trans' parce qu'on est pas transsexuels, on est trans', c'est une réappropriation. Gouine et pédé, c'est la même chose, c'est de la...c'est de la réappropriation de cri de guerre, des réappropriations d'insultes, qui font...qui donnent de la force. »

Thomas, 22 ans.

Cependant le langage subit des adaptations en fonction de l'interlocuteur et du contexte d'énonciation : le mot *transsexuel* sera ainsi utilisé dans le cadre de contacts mixtes, pour faciliter la compréhension :

« Dans la communauté trans', je me définis trans', ou parfois transgenre. Par contre je me dis transsexuel auprès des bios, homos ou hétéros, pour qu'il n'y ait pas de confusion. »

Etienne, 29 ans.

Comme on l'a vu à propos du récit de la période pré-transition, il y a chez toutes les personnes que j'ai rencontrées une prise en compte de leur passé « genré » dans la manière dont elles s'identifient : dire *FtM* (ou *MtF*) ou bien *trans'*, c'est dire que l'on n'est pas tout à fait identique aux hommes et aux femmes bios, mais un peu des deux quand même, ne fût-ce que d'un point de vue chronologique.

« Contrairement à d'autres qui une fois leur transition finie refusent de se reconnaître comme trans', moi je souhaite garder cette part de ma vie. Ne pas la rejeter...ça fait partie de mon histoire. Etre un homme, oui, mais un homme trans'. »

Sébastien, 23 ans.

On observe, dans les discours, une oscillation entre un récit de la découverte de soi, qui est la découverte d'une réalité donnée, intangible, et un récit de la construction, de l'invention de soi, très lié à la transformation physique. L'identité de genre apparaît comme fluctuante, évolutive, elle constitue à la fois un

processus et un élément structurant de la personnalité [Butler, 2005]. La transition propulse les individus dans un espace vide de définition. Comme on l'a déjà souligné, le langage disponible n'offre pas de catégorie ni de mots pour qualifier les identités trans'. Plus précisément, il ne permet pas d'explicitier des identités qui échappent à la binarité homme/femme et à la linéarité entre sexe et genre. La constitution d'un langage indigène en est le résultat. Tout comme l'espace Internet se tisse en référence à des supports à l'étranger, le langage indigène se réapproprie essentiellement des termes américains (comme FtM, par exemple, pour female-to-male. Je n'ai à aucun moment rencontré les termes femme-vers-homme ou homme-vers-femme). D'autre part, il s'agit de recourir au stigmatisme pour revendiquer une différence, ce qui constitue aussi un acte politique. Rejeter l'usage du mot « transsexuel » représente un acte de résistance envers le contrôle médical. Le langage indigène sera ainsi utilisé majoritairement au sein du groupe de pairs, ou bien à l'occasion de contacts avec des initiés, mais plus difficilement lors de contacts mixtes.

3) Le coming-out

L'étape de l'annonce, du coming-out, est pour les trans' plus risquée que pour les lesbiennes et les gays, qui peuvent plus facilement garder le secret sur leur différence. En effet, les changements physiques que le parcours trans' comporte impliquent la levée du « secret », l'annonce de ce qui va suivre. De plus, pour que les relations avec l'entourage (famille, amis, milieu scolaire ou professionnel) se maintiennent, il faut que la personne trans' soit reconnue par les autres dans le genre vers lequel elle transitionne. Celui à qui l'on fait l'annonce doit accepter d'utiliser un nouveau prénom, de s'adresser à la personne trans' dans un nouveau genre et non plus dans celui qu'il lui a toujours connu, ce qui implique une interaction et une négociation consentie de part et d'autre.

« Quand tu dis « je suis lesbienne » à une amie ou un ami, enfin on va dire à une amie, à part la réaction « oui mais moi ...moi pas, hein. Du moment que t'es pas amoureuse de moi y'a pas de problème », à part cette réaction-là, en général c'est « mais ça change rien pour moi, machin, je suis tout à fait ouvert »...c'est plus difficile en tant que trans, de dire « ça changera rien pour moi ». Et d'ailleurs

souvent t'as envie que ça change parce que tu sais très bien qu'on te considère pas comme un garçon. »
Guillaume, 20 ans.

Expliquer l'inexplicable

La parole qui se formule avant la prise de conscience de l'existence d'une catégorie applicable à soi est irrecevable, comme on l'a vu avec Emmanuel. Dire « je suis un homme » alors que l'on n'a pas entamé de transition et que l'on a par conséquent une apparence sociale de femme conduit à l'incompréhension et au rejet, c'est l'apparence et le corps qui parlent : « *quand il m'a vu, lui, il a vu une nana* », explique Emmanuel au sujet de l'homme rencontré par Internet et auquel il avait laissé entendre qu'il était un homme. L'annonce se fera donc à partir du moment où la personne trans' aura un mot à mettre sur son expérience et des moyens pour « s'expliquer ». Bien souvent, la première difficulté sera précisément d'expliquer à l'autre une réalité dont il ignore tout et dont il ne supposait même pas l'existence. La personne trans' se trouve alors confronté à l'incrédulité, elle doit s'expliquer, se justifier – ceci est d'autant plus important pour les FtM, moins visibles socialement que les MtF.

« Il y en a qui avaient beaucoup de mal à comprendre ma démarche et même à imaginer que les trans existent. Mes explications prenaient beaucoup de temps. »
Sébastien, 23 ans.

« A partir du moment où j'ai commencé à me binder...j'avais 19 ans...et donc, en fait, tous mes anciens potes de lycée, je leur ai annoncé. Parce que je les revoyais souvent à cette époque-là. Et au bout de trois ans, ils me disent toujours pas « il ». Ils sont toujours dans...bon, ils ont changé plus ou moins mon prénom, ils m'appellent plus ou moins Thomas de temps à autre, ils sont toujours dans ce truc de...non...c'est pas ils disent non, on va pas t'appeler « il », mais ils comprennent pas comment ça peut être important de reconnaître une personne dans son choix, dans son projet de vie, et...ouais, ils comprennent pas, quoi. C'est juste qu'ils comprennent pas. Ça leur paraît pas bizarre ou invraisemblable, c'est juste qu'ils captent pas le truc. (...) On m'a même sorti, « t'en que t'en auras pas parlé à tes parents je te croirai pas », ou un truc comme ça. Enfin des trucs...pas invraisemblables, mais je m'attendais pas forcément à ça. Alors que j'ai eu d'autres retours, du style « ah mais oui, ça coule de source, c'est normal ». Certaines personnes étaient pas surprises du tout. Mais eux c'est même pas qu'ils*

soient surpris ou pas, c'est juste « bon ben tu fais comme tu veux, mais on s'en fout un peu quoi ». »

Thomas, 22 ans.

Thomas m'expliquera ensuite qu'il ne revoit plus ces amis de lycée, il s'en est éloigné de lui-même et ne les recontacte pas. En effet, lorsque la demande d'explications devient trop pesante, soit la personne trans' rompt la relation, soit elle pose comme condition que cette demande s'arrête.

« Un truc que je trouve vachement...enfin, pour moi, de plus en plus flagrant, c'est que quand t'es trans en fait, tu rencontres deux sortes de personnes, celles qui savent ce que c'est, entre guillemets, avec mille guillemets, le milieu LGBT, et encore, pas tout, j'imagine...y'a tout un tas de...de...

- De degrés dans la connaissance... ?

Ouais voilà. Et puis...et puis ceux qui savent pas. Et la grosse difficulté c'est que effectivement, dans le discours de ceux qui savent pas, et là on peut y inclure la famille, les proches, les amis de 30 ans, mais aussi le monde extérieur, du style les psy, les sociologues, tout ça, enfin tout ceux qui savent pas ce que c'est, qui ne l'ont pas vécu de l'intérieur ou qui n'ont pas vu des proches le vivre...y'a une nécessité d'expliquer, et on se rend très vite compte qu'à travers le type de questionnements de l'autre, on n'est plus dans le domaine de l'explication mais dans le domaine de la justification. Et on se justifie en permanence finalement, et ça, c'est usant, c'est pompant et finalement on en arrive à la conclusion que...ben, c'est-à-dire, y'a pas à en discuter, c'est comme ça et pas autrement et puis va te renseigner ailleurs mais moi j'ai pas envie de me justifier. »

Marie, 50 ans.

« Moi je m'impose. J'ai gardé des relations, mais... en fait j'ai pas choisi de garder des relations, c'est les relations qui ont choisi de me garder. Ou pas. Mais ils me font plus chier. (...) Par exemple à ma sœur je lui ai dit « moi je refuse, je veux plus en parler, je suis trans, c'est comme ça ». Elle m'a dit mais j'ai le droit quand même de te dire ce que j'en pense, et tout. Et je lui ai dit et moi j'ai le droit d'en avoir ras-le-bol de t'entendre me dire ce que t'en penses. »

Emmanuel, 52 ans.

Tout comme le transsexualisme est inexplicable pour les psychiatres, qui recherchent bien souvent une cause biologique, il l'est aussi pour l'entourage. Paradoxalement, alors que le silence est largement entretenu à propos des trans' (leur parole n'est pas relayée et ils sont socialement invisibles), un bavardage incessant les entoure, bavardage qui a pour objectif de *comprendre*. Mais ce qui est discuté, aussi bien chez les psychiatres que par l'entourage au moment du coming-out, n'est pas tant ce que la personne trans' a à dire à son sujet, que le

transsexualisme en tant que *phénomène* incompréhensible. D'une certaine manière, la personne qui annonce son désir de transition se trouve réduite à ce phénomène : elle devient un « *être mono-élémentaire, un transsexuel, rien d'autre qu'un transsexuel* » [Swertvaegher, 2006].

Cette incompréhension est source d'anxiété, au même titre que pour les psychiatres. Souvent, l'entourage est inquiet voire effrayé des changements qui s'annoncent et tentent d'en dissuader la personne, ou bien veut s'assurer qu'elle « sait ce qu'elle fait » ; interrogations qui peuvent fragiliser le candidat à la transformation.

« Y'a toujours des doutes, des gens autour de toi, comme la famille, qui vont te faire douter, pourquoi, comment est-ce que tu penses que tu vas trouver quelqu'un, si tu peux pas faire d'enfants, ça c'est ce que mes parents m'ont sorti, si t'as pas de pénis, comment est-ce que tu vas trouver des copines ? ...Mais finalement, ben, j'en trouve. »

Thomas, 22 ans.

« Tout le monde essaye de t'arrêter, et alors t'as toute une série d'arguments, tu commences une espèce de guerre d'arguments, qui n'a pas de fin. (...) « oui mais non, c'est pas possible, tu as deux gosses...tu veux être à la mode... tu as des problèmes sexuels... » enfin toutes les conneries qu'on peut te raconter, et quand tu essayes d'expliquer, c'est sans fin et c'est comme si tu donnais l'impression aux gens qu'ils ont le pouvoir de t'arrêter. »

Emmanuel, 52 ans.

L'annonce provoque deux types de peur qu'il convient de distinguer. La première est une peur empathique, qui porte sur ce à quoi s'engage la personne trans' : l'entourage a peur des difficultés auxquelles elle va se confronter, des discriminations qu'elle risque de subir, peur des souffrances physiques liées à la chirurgie et de l'aspect irréversible des transformations. Mais cette peur empathique est imbriquée dans une peur *pour soi* : une crainte de ce que la transition va changer dans la relation avec la personne qui transitionne, et plus intimement, un malaise lié à une remise en question de son propre rapport à soi et de sa propre identité de genre. Emmanuel évoque cette crainte à propos de son coming-out auprès de l'homme avec lequel il était marié à l'époque :

« Quand je lui ai dit ça [que j'étais trans'], il m'est tombé dans les bras...moi je m'attendais à devoir expliquer pendant...trois ans, ce que c'était, trans', tu vois...il

est tombé dans mes bras en disant, il était culpabilisé à mort, « mais comment j'ai pas su, j'ai pas compris ça, il y a des années ». Et moi « tu sais ce que c'est ? » « oui ». (rire) merde ! (rire) Et puis, une semaine après, il m'a fait « mais tu es homo ? »...et là c'était...c'était à peine si j'étais pas à la rue. »

La peur est aussi une peur de la perte de l'autre : l'identité de genre apparaît comme le fondement indéfectible de l'être, et en changer équivaudrait à devenir radicalement « quelqu'un d'autre ». Le coming-out est alors reçu comme l'annonce d'une disparition, à laquelle succède un deuil.

« Ma mère a mis... 3-4 mois à...décider de l'accepter, à faire le deuil, elle a quand même fait un deuil de sa petite fille...enfin, moi, je suis la même personne, mais elle, elle a adopté un nouveau petit garçon, et elle le garde enfin elle l'aime comme son enfant. (...) Et ma copine c'est encore autre chose...elle l'a accepté, forcément, elle me connaissait déjà, elle trouvait ça logique, mais elle avait peur un peu des changements, elle avait peur que je ne sois plus la même personne. »

Guillaume, 20 ans.

« C'est un des trucs qu'on m'a dit, par rapport à mes gosses, ce truc comme si mes enfants allaient...comme si j'allais mourir, quoi. Je...la mère n'existait plus.(...) Et mon fils, en fait quand on en a parlé, l'inquiétude qu'il a eu, c'était vraiment ça : « je vais te perdre ». Et ça c'est...c'est créé par tout l'environnement, la grand-mère, « pauvre fils tu vas perdre ta maman », c'est...c'est une connerie, moi je suis pas mort et enterré, je suis là, je serai toujours là, l'amour que j'ai pour toi est toujours le même, il a pas changé. »

Emmanuel, 52 ans.

Ainsi l'annonce se caractérise très souvent par le fait que la personne ne peut être crédible : sa parole est irraisonnée, en regard de la « vérité » du corps. Lorsque l'autre donne foi au discours, l'annonce provoque alors le rejet, l'incompréhension, la peur, autant de réactions qui vont avoir des influences notables sur les relations affectives, familiales, professionnelles.

Reconfiguration des liens

Toutes les personnes que j'ai rencontrées font état de ruptures relationnelles, définitives ou temporaires, au moment du coming-out. Le réseau relationnel et affectif de la personne est reconfiguré, parfois totalement disloqué, la laissant seule face au parcours qu'elle entreprend. Parfois la rupture est temporaire, des

personnes de l'entourage s'éloignent, pour revenir ensuite, mais même dans ce cas, les conséquences ont des effets sur l'expérience de la transition. La personne trans' ne peut plus compter sur ses habituels soutiens affectifs pour l'accompagner dans une expérience socialement fragilisante. Les ruptures s'observent dans tous les milieux d'appartenance : dans la famille (conjoint-e, enfants, parents, frères et sœurs), au sein du groupe d'ami-es, au travail, mais aussi dans les groupes féministes pour ceux qui en faisaient partie avant leur transition, et ce, quelles que soient les catégories sociales et les générations.

« Mon meilleur ami, on a fait une pause quand même, enfin pendant plusieurs mois on s'est pas vus, en fait c'est aussi parce qu'il venait de changer d'école et tout, mais moi j'ai eu le temps de faire ma transition et ça lui a permis aussi de prendre du recul... il a fait une séparation, durant deux mois j'ai vraiment changé je suis vraiment passé de fille à garçon, durant ces deux mois, et là ça...ça a pu passer. »
Guillaume, 20 ans.

« X. [sa femme], elle demande le divorce, et tout, tu vas tout perdre, tu te rends compte, tu vas perdre ta fille, tu vas tout perdre...ben je dis non, non... mais ça fait tellement longtemps qu'elle demande le divorce que bon...en fin de compte, j'ai pris un avocat, je lui ai dit écoute voilà sa carte tu te débrouilles maintenant...en fait maintenant c'est silence radio...parce que bon...c'est comme ça. ... Je voulais dire un truc, c'était que...ça doit être plus facile pour une femme de dire « mon mari est paraplégique »... plutôt que... « mon mari est transgenre ». ça, c'est carrément impossible pour elle. »
Claire, 46 ans.

« Le groupe de féministes que je côtoyais, qui étaient mes amies, etc...en gros ça a été le clash (rire)...c'est un peu...disons, je pense que dans la scène féministe, c'était...dans laquelle j'étais en tout cas, j'étais la première personne qui transitionnait en tant que FtM, donc c'était vraiment clash... Là, ça a été super dur, j'ai perdu...y'a aussi ça, j'étais vachement entouré, et d'un coup, du jour au lendemain, en décidant de transitionner, j'ai perdu toutes mes amies. Ça a été...super dur. Ouais, j'ai perdu...disons, bon, avec les années, le recul, etc, j'ai retrouvé des amies, mais c'est plus ...y'a plus le même rapport de confiance, parce que...parce que je m'en suis pris plein la tête, je m'en suis pris plein, quoi. Ça a été super dur. J'habitais avec...deux copines...et en dix jours, j'ai déménagé. (...) Je me suis retrouvé tout seul, un peu du jour au lendemain, par rapport à ma transition. (...) Pour moi ça a été super triste en plus, d'être obligé de quitter tout un milieu qui était quand même mon milieu depuis 6-7 ans...donc ça a été un truc assez...disons après, à un moment ...ma transition elle était réfléchie, conscientisée, elle s'imposait...je savais que je voulais aller dans ce sens-là. Mais je sais que j'ai perdu ça aussi, d'un autre côté. »
Pierre, 30 ans.

Lorsque les relations se maintiennent, les personnes de l'entourage sont rarement en mesure d'être un soutien : tout se passe comme si la personne entamant sa transition avait à s'occuper à la fois d'elle-même et des autres, qui souvent lui reprochent de leur faire du mal en prenant cette décision. « [Mon père] s'imagine que je fais ça pour le rendre malheureux » (Etienne, 29 ans). On observe alors un sentiment de culpabilité chez la personne trans', qui peut elle-même distendre certains liens qui freinent la transition, ou adapter son comportement pour ne pas blesser son entourage, lorsque celui-ci vit mal le changement.

« Avec mes parents, j'ai du mal à me mettre en avant, parce que je sais que ma transition les blesse. J'ose pas reprendre contact avec certaines personnes qui font vraiment partie de mon passé, même si j'aimerais avoir des nouvelles, parce que j'ai pas envie de devoir une nouvelle fois m'expliquer, devoir attendre que la personne en face encaisse et fasse la démarche de me voir comme un homme. »
Sébastien, 23 ans.

La dislocation des liens participe à faire de la personne trans' un « être mono-élémentaire, un transsexuel, rien d'autre qu'un transsexuel » [Swertvaegher, 2006] :

« Le parcours de métamorphose, c'est une obligation, pour le candidat transsexuel, de changer en profondeur ses attachements. Un transsexuel est contraint de se couper de ses anciennes relations et de plonger, plusieurs années durant, dans un monde extrêmement réduit et essentiellement peuplé de psy, de médecins, de juristes, d'autres transsexuels avec lesquels il se doit d'être en liens extrêmement serrés. Il doit se soumettre à tout ce qu'obligent ces nouveaux attachements. Or, ce à quoi le transsexuel se trouve obligé par ces nouveaux liens vient souvent mettre en péril d'autres attachements qui comptent pourtant pour lui. On s'est aperçu que si la personne ne trouvait pas de solution pour réussir à ce que ses autres attachements que ceux imposés par le parcours ne deviennent pas dysfonctionnels, le risque était alors grand qu'elle bascule dans une profonde et durable fragilisation, qu'elle glisse vers la précarité, qu'elle se découvre coincée au beau milieu de son parcours, totalement « seule au monde » et en défaillance de forces. » [Swertvaegher, 2006]

Si les choses ne se passent pas toujours de manière aussi dramatique, les propos de Swertvaegher s'appliquent à la situation de deux des personnes que j'ai

rencontrées, Aude et Claire, chez lesquelles sont perceptibles une grande solitude et une absence d' « attachements fonctionnels ». Claire, par exemple, parle beaucoup plus longuement dans l'entretien de ses relations avec les médecins et les psychiatres, qu'avec sa famille et ses amis ; lorsque j'oriente la discussion sur ce sujet, elle a les larmes aux yeux et passe rapidement à autre chose. Aude a perdu son emploi, et ne parvient pas à en retrouver ; elle a perdu toutes ses relations amicales d'« avant », et si elle continue à fréquenter ses parents, le dialogue entre eux est rompu. J'interprète comme un signe de ce dysfonctionnement des attachements le fait que ces deux personnes m'ont plusieurs fois rappelée après l'entretien, en me disant explicitement qu'elles avaient « besoin de parler » – ce que n'ont pas fait les autres.

Dans tous les cas, le besoin de trouver une personne capable de soutenir et d'accompagner la transition se fait sentir, et seuls Guillaume et Sébastien racontent avoir trouvé de tels appuis, même ponctuels (ce qui ne signifie pas que les autres n'en ont pas trouvé, mais ils ne l'ont pas évoqué dans l'entretien) :

« Je me suis rapproché de quelques personnes, de qui je m'étais éloigné : ma tante, et une amie d'enfance. C'est elles qui m'ont manifesté vraiment le plus de soutien, et avec elles j'ai pu parler librement. »

Sébastien, 23 ans.

« Il y a un médecin qui habite dans mon immeuble, et en fait tout bêtement, un jour, un matin, ma mère a croisé sa femme (...) Elle l'a raconté à son mari qui était donc médecin et qui s'est proposé pour me voir et peut-être m'orienter vers...vers ses connaissances et...et donc j'ai pris rendez-vous avec lui et...c'était un rendez-vous qui a duré trois heures, et je sais pas comment il a réussi, mais il m'a fait parler, il m'a fait parler parler parler, en me posant une, deux questions, comme ça, et avec lui c'était vachement important (...) ça a été vachement positif. (...) franchement c'était très positif de connaître un médecin qui était compétent. Et à l'écoute. Même si c'était qu'une fois, ça a duré trois heures...maintenant il prend des nouvelles, quand je le croise, le matin. »

Guillaume, 20 ans.

Guillaume soulève ici un point récurrent dans tous les entretiens : si les attachements tendent à être rompus avec l'annonce et le début de la transition, les nouveaux liens que sont censées constituer les relations avec les psychiatres ne fonctionnent pas non plus, et la recherche de soutien échoue – j'y reviendrai plus loin. Le coming-out provoque donc différents types de situations relationnelles,

qui toutes comportent des reconfigurations de liens. Pour certains, l'annonce conduit à une rupture des liens antérieurs et oblige la personne à acquérir de nouveaux liens – acquisition souvent difficile. Pour d'autres, les relations se maintiennent dans un premier temps, mais sur le régime de l'incompréhension. Si cette incompréhension perdure, la relation se dégrade, et parfois se termine par une rupture. Certains parviennent à trouver des soutiens, mais qui ne sont pas nécessairement leurs soutiens habituels (un voisin médecin pour Guillaume, une tante et une amie d'enfance qu'il ne voyait plus depuis longtemps pour Sébastien). Reste alors à savoir comment des liens peuvent être (re)noués une fois la transition entamée, lorsque la personne a acquis une nouvelle identité de genre apparente.

Le corps comme attestation du genre

Bien heureusement, certaines relations survivent à l'annonce de la transition : soit parce que le lien n'a jamais été rompu, soit parce que les personnes de l'entourage « reviennent » une fois la transition entamée ou accomplie. Dans les deux cas, une période d'acceptation est nécessaire. Il apparaît que c'est une fois les transformations physiques amorcées que l'entourage parvient à accepter le changement ou à s'y « résigner » : lorsque le corps se rapproche du genre affirmé, la reconnaissance de l'identité de l'autre devient possible, voire incontournable. Il faut souvent du temps à l'entourage pour utiliser un nouveau prénom et s'adresser dans un genre différent à quelqu'un que l'on a toujours connu en tant que fille ou garçon. Là encore, c'est en grande partie l'apparence physique qui joue un rôle : Yann, 29 ans, qui a « *encore une apparence féminine* », ne vit pas toujours très bien les difficultés de son entourage à utiliser son prénom masculin. « *C'est parfois un peu lourd. Certaines personnes passent du masculin au féminin, se trompent, puis se confondent en excuses interminables.* » Guillaume, quant à lui, estime que c'est son apparence, plus que son discours, qui permet l'annonce, le coming-out et l'acceptation de la part de l'autre :

« En tant que trans', t'as toujours besoin de confirmer ton coming-out, mais en avançant dans le truc, parce qu'au début c'est « ouais, je serai là pour toi »...mais ils savent que tu dois passer par des psy, etc, et puis ça leur semble tellement

énorme que ça peut pas arriver à une personne qu'ils ont connu depuis toujours. Et...et à chaque fois ils réalisent, ils se rappellent ce qu'on vient de leur dire, enfin, tu vois... « ah tiens, c'est vrai, t'as changé »... « ah mais, tu as mué »... « ah mais tu as un torse maintenant »...et y'en a, enfin y'en a plein qui m'ont dit, y'a cette étape-là, cette étape-là, qui m'a fait prendre conscience, parce que lorsque tu me l'as dit, moi je...j'ai pas réalisé du tout. Et c'est lorsque tu es passé...il y a eu un déclic pour chacun qui a permis...heu...enfin...

- Un déclic qui leur a permis d'intégrer la chose.... ?

Ouais. Ben c'est quelque chose...tu as des preuves à faire. Tu as quelque chose à prouver, quoi. »

Des preuves qui tiennent à la mise en conformité du corps au genre : on retrouve, en creux, le discours du « mauvais corps » et du « vrai corps », le discours du vrai et du faux qui s'applique aussi à la période de coming-out. Ce que dit la personne trans' ne sera « vrai » que lorsque son corps pourra en constituer une preuve. Le degré de reconnaissance et d'acceptation auquel pourra prétendre une personne trans' sera donc très lié à sa capacité à « passer ». Difficile alors de savoir dans quelle mesure l'opération chirurgicale est un choix ou une obligation sociale : « *Je sais pas comment ils font ceux qui vivent dans leur corps sans rien changer, qu'ont pas fait d'opérations...finalement ils sont toujours en train de se cacher. L'opération de la poitrine, c'était une torture, physiquement, je veux dire, mais cacher mon identité... ce serait pire.* » (Guillaume). Guillaume explique par ailleurs à quel point il s'est « *senti mieux dans [sa] peau* » après l'opération ; mais à supposer qu'il puisse être perçu et considéré comme un garçon/homme tout en ayant des seins, aurait-il pris la décision de les faire enlever ?

Lorsque la personne « passe », la situation se retourne : l'entourage est dans une certaine mesure obligé, au moins en public, de s'adapter, au risque de se ridiculiser ou de susciter l'incompréhension.

« Il y a un truc de négation, c'est de continuer à m'appeler « elle ». A un moment donné, dans ma transition physique, maintenant quand ces personnes m'appellent « elle », c'est elles qui sont regardées...et qui sont ridicules, tu vois. Oui...en plus, moi à ce moment-là, je joue la pédale, l'horreur pour elle, pas pour moi, pour la personne en face (rire). »

Emmanuel, 52 ans.

C'est aussi lorsque la personne trans' est en mesure d'apaiser les angoisses de son entourage, par le dialogue, que la transition est acceptée et peut permettre à la relation de se maintenir voire de s'améliorer :

« Pour les deux enfants, ça a pris une heure avec mon fils, une heure avec ma fille et c'était réglé, quoi. C'est toujours moi, je t'aime toujours. ..et ça a même heu...ma fille parle pas beaucoup avec moi, ça a toujours été comme ça, elle est très renfermée, mais j'ai eu des retours par mon fils qui me dit qu'elle me préfère nettement maintenant et qu'en fait je me suis rapproché d'elle...Et c'est vrai que...je me sens mieux par rapport à mes gosses, et eux se sentent mieux avec moi aussi...donc, au contraire, c'est un must, quoi.»

Emmanuel, 52 ans.

C'est donc dans ce contexte de dislocation des attachements, de solitude et de ruptures, souvent, que la personne trans' entame le parcours médicalisé qui lui permet de modifier son corps, un parcours qui commence par un rendez-vous avec un psychiatre. On comprend que ce rendez-vous pourrait, à ce moment de la trajectoire de la personne trans', avoir un intérêt primordial : l'aider à prendre confiance en elle, à restaurer son estime d'elle-même, à (re)construire des attachements fonctionnels. Cependant, d'après les témoignages que j'ai recueillis, les choses ne se passent pas ainsi, car les trans' et les « psy » ont des attentes bien différentes, voire opposées, et leur rencontre ne s'inscrit pas dans le cadre d'une relation thérapeutique habituelle.

4) La relation au psychiatre

Pour toutes les personnes rencontrées, le moment de la consultation psychiatrique correspond à une étape où la connaissance de soi est déjà bien construite. Le « diagnostic » est posé par la personne elle-même, qui sait ce qu'elle veut ; la phase de questionnements a eu lieu, souvent dans la solitude, comme on l'a vu. Le psychiatre est donc sollicité non pas pour « soigner », ni même pour donner son avis, mais pour fournir le certificat d'Affection Longue Durée (ALD) qui permettra l'accès aux hormones et à la chirurgie.

« J'avais déjà considéré tous les pour, tous les contre, j'avais déjà fait tout le travail. Je venais pas chez le psy en me posant des questions, je venais chez le psy pour dire « j'ai réfléchi, et je veux faire ma transition ». »

Romain, 22 ans.

Bien souvent, le conflit entre la personne trans' et le psychiatre pré-existe à leur rencontre : la consultation est envisagée comme un obstacle à franchir, une épreuve à laquelle il faut se préparer ; le psychiatre est perçu à l'avance comme un ennemi potentiel. Les mots utilisés sont à ce titre révélateurs : Emmanuel ne dit pas qu'il va « consulter » un psychiatre mais qu'il va « *se confronter* » à un psychiatre. Tous et toutes se sont renseignés auprès d'autres trans', sur Internet ou dans des associations, de l'attitude à tenir en consultation. Une fois leur parcours médical entamé, ils deviennent les informateurs des autres.

« Je fais partie du réseau trans, etc, quand il y en a qui arrivent et qui posent des questions à propos du premier rendez-vous de psychiatre, et qui ne sont pas bleu ou rose, je leur dis surtout fait semblant d'être bleu ou fait semblant d'être rose⁶⁴ parce que sinon tu vas t'en prendre pour 15 ans. Donc en fait les premiers trucs qu'on s'apprend l'un l'autre c'est à mentir aux psy. Ce qui confortent leurs statistiques. C'est un cercle vicieux, quoi. »

Emmanuel, 52 ans.

Huit sur onze sont allés voir un psychiatre conseillé par leurs pairs, ou dont ils avaient entendu parler positivement sur les forums Internet. Tous ont obtenu leur ALD par le circuit privé ; six ont consulté au moins deux psychiatres différents avant de trouver celui ou celle qui accepte de leur fournir le certificat. Toutefois, tous résistent à la psychiatrie, même lorsqu'ils affirment, paradoxalement, être d'accord sur le principe. Guillaume, par exemple, voit d'un mauvais œil les revendications anti-psychiatrie :

« Ceux qui sont pour la dépsychiatrie, je trouve qu'ils sont...assez irraisonnés. (...) Parce que je sais qu'il peut y avoir mille autres pathologies, et qui peuvent aboutir au sentiment d'appartenir vaguement à l'autre sexe, et que si quelqu'un se dit comme ça, et peut accéder aux médocs et ...enfin, et commencer un parcours alors qu'il a eu aucun suivi psychologique je trouve ça...assez dangereux. Et d'ailleurs même pour les trans, qui sont sûrs, ils voudraient tout avoir maintenant, les papiers, l'accord du psy, dès qu'un psy leur refuse ils

⁶⁴ « Etre bleu ou rose » signifie pour Emmanuel être conforme à la binarité de genres : être un garçon viril ou une fille féminine.

claquent la porte ils vont en voir un autre, et...non, parce que les psys sont aussi là pour dire quand est-ce que c'est le bon moment ou pas. »

Pour autant, le récit de sa propre expérience avec les psychiatres illustre cette même volonté d'obtenir ce qu'il veut le plus rapidement possible, et son refus de thérapie. Il raconte son intérêt pour la psychanalyse et la psychothérapie, son envie de « *le faire un jour* », mais au moment de sa transition, ce n'est pas cela dont il a besoin. Lui aussi « *claque la porte* » lorsque le psychiatre refuse de signer le certificat d'ALD.

« Je me suis tourné vers un psy dont j'avais entendu parler, sur les forums, enfin on m'avait donné l'adresse, avec qui ça collait pas du tout, enfin...je parlais tout seul pendant 10 mn, il disait rien, fin de séance et à la prochaine, ce qui n'est pas du tout ma conception de ...de la psychanalyse. Mais après, c'est leur manière de faire apparemment, à la fin t'en as tellement marre de payer pour 15 mn que tu te forces à parler durant une heure et tu sors des trucs...mais une heure, c'est pas mon optique. Du coup au bout de trois mois on a reparlé de la question des papiers, il m'a fait « ouhla, mais...va falloir attendre deux ans », ou je sais pas quoi. Et...je suis resté sûr de moi, je suis d'accord pour en passer par là, mais quelqu'un qui veut retarder pour retarder, qui n'est même pas à dire on verra comment, quand est-ce que j'aurai la certitude de...parce qu'en plus il me disait, moi je suis sûr que vous êtes trans, que vous devez passer par là, que c'est ce qu'il vous faut, mais...je ne le certifierai pas par écrit. C'était un peu ça son discours. Du coup j'ai claqué la porte et je suis allé voir un psychiatre, parce qu'en plus un psychiatre, l'autre c'était un psychanalyste, un psychiatre ça fait tout de suite médecin, pour les parents, ils ont plus confiance, et...il était dingue. La dernière fois que je l'ai vu, c'est lui qui m'a raconté sa vie, et il a pleuré dans le cabinet. Il a pleuré devant moi, quoi. Il en tenait une couche, mais il m'a signé les papiers en deux rendez-vous. Donc en deux mois. Et voilà. »

De telles résistances tiennent à l'enjeu de la consultation psychiatrique : la personne trans', dans le contexte actuel, a besoin du certificat du psychiatre, ce qui suppose qu'elle joue le jeu de la thérapie pour être diagnostiquée comme transsexuelle. Pour autant, elle ne se sent pas malade et accepte en général difficilement d'être perçue comme telle. C'est autour de la recherche du diagnostic que se cristallise le conflit.

L'enjeu du diagnostic

La personne trans' arrive donc généralement chez le psychiatre en sachant suffisamment clairement ce qu'elle « a », ce qu'elle veut, qui elle est. Or elle se retrouve face à quelqu'un qui va mettre en doute ses affirmations afin de tester la « conviction profonde et inébranlable » du transsexuel avant d'établir un diagnostic. Les récits de consultations évoquent souvent un sentiment d'infantilisation qui génère un conflit, conflit aggravé par la position de pouvoir du psychiatre et la dépendance de la personne trans' vis-à-vis de lui. Je cite un long extrait d'entretien qui donne un exemple du type d'interactions pouvant avoir lieu dans le cabinet du psychiatre :

« J'ai été face à une psychiatre en Belgique qui me disait « mais vous devez être... », ça c'est aussi tout à fait un truc fou, en fait, je suis allé dans le protocole Belge...j'étais de très mauvais poil, parce que d'habitude quand je vais me confronter à un psychiatre, j'y vais zen, je me dis « Emmanuel, tu le laisses dire n'importe quelle atrocité, tu dis oui », et là je me souviens que j'étais de super mauvais poil, fallait pas me faire chier, j'arrive, elle me dit, asseyez-vous, vous êtes homosexuel, point d'interrogation ? ». Et moi : « et ça vous dérange ? » enfin, « ça vous pose un problème ? », je lui ai demandé. Le ton était lancé. Et alors à un moment donné, ce qui est complètement fou, c'est que cette femme m'expliquait que les hormones c'était irréversible, elle m'a dit ça pendant des heures, et moi je lui disais, « je ne suis pas débile mental, j'ai compris depuis longtemps que c'est irréversible ». Alors bon, c'était de nouveau moi qui l'agressais, et c'est vraiment pas conseillé, il faut pas faire comme ça, bon. (rire) mais en fait, alors, pour l'opération je devais attendre deux ans...j'ai vraiment senti, elle voulait... « parce que vous comprenez c'est irréversible... ». Mais j'ai pas attendu, hein, faut pas déconner. Elle me disait que je devais attendre... C'était un jeu de pouvoir, quoi. Et elle m'expliquait à nouveau que c'était irréversible. Je l'interrompais, ce qu'il ne faut pas faire, en disant que je n'étais pas débile, que je comprenais très bien que c'était irréversible...mais par contre, alors que les hormones sont irréversibles, à ce niveau-là, mais par contre elle me donnait un papier et dans l'heure qui suivait, si je voulais je pouvais me faire stériliser. Ça, c'est pas irréversible, point d'interrogation ? Mais là je me suis dit je ferme ma gueule parce que ...j'étais déjà de très mauvais poil...ça m'a achevé, j'avais juste envie de l'agresser physiquement, c'était terrible, quoi. (rire) et bon, tout ce genre de truc en fait, quand tu es agressif avec un psychiatre, tu le payes. Tu le payes, là voilà c'était deux ans, je le payais pendant deux ans. Si j'avais pas eu d'autres ressources qu'elle, je payais ça, deux ans de ma vie. Je suis allé voir ailleurs. »
Emmanuel, 52 ans.

Pendant l'entretien, Emmanuel parle longuement de cet épisode, qui manifestement l'a beaucoup marqué : il s'est senti méprisé par la psychiatre qui voulait tester son degré de conscience. Face au psychiatre, la personne trans s'attend à être perçue comme malade, mais y résiste. Les consultations qui « se passent bien » sont celles où le praticien se contente d'attester que la personne est saine d'esprit et signe le certificat sans difficultés.

« Moi j'ai eu la chance...enfin, la chance...j'ai commencé dans un contexte où il y a quand même un certain nombre de psy, enfin, je dis un certain nombre...on va dire deux ou trois, qui sont quand même beaucoup plus...ouverts n'est pas le terme, enfin ou...informés...

- Sensibilisés... ?

Sensibilisés, oui, c'est ça, sensibilisés. Qui ont déjà vus des trans, en l'occurrence moi c'est un copain qui m'a passé, qui m'avait recommandé ce psy. Et qui a une vision des choses...il pense qu'effectivement on est pas fous, et puis voilà, les trans il sait pas ce que c'est il y comprend rien, y'a aucune explication, et que c'est pas la peine de chercher à expliquer parce que ben en l'état actuel des connaissances on peut pas expliquer, et donc son rôle se borne à constater...qu'on n'est pas débiles, on sait ce qu'on fait, qu'on comprend ce qu'on fait et qu'on va pas ensuite poursuivre en justice l'endocrino ou le chirurgien. Et donc pour moi...ça a pris 20 minutes. Et quand je dis 20 minutes, ça en a pris cinq et on a passé le quart d'heure qui restait à bavarder. Bon. Mais c'est exceptionnel. »

Marie, 50 ans.

L'argument biologique

L'accès aux hormones et à la chirurgie peut être facilité si le corps médical (psychiatres inclus) soupçonne chez le candidat à la transformation des caractéristiques intersexes (un taux de testostérone supérieur à la moyenne chez un FtM, par exemple). Dans ce cas, le psychiatre peut éviter de se confronter à l'anxiété provoquée par la « pathologie » mystérieuse et inexplicable qu'est le transsexualisme. Il établira un diagnostic de transsexualisme, mais en sachant qu'il existe une « cause » (biologique) à ce diagnostic. Même lorsqu'aucun examen médical n'a été pratiqué qui permettrait d'établir les caractéristiques sexuelles, l'apparence physique et le comportement du candidat à la transformation jouent un rôle non négligeable dans la décision du psychiatre. Ainsi, Colette Chiland, psychiatre, décrit presque systématiquement l'apparence

(ou ce qu'elle en perçoit) des personnes qu'elle reçoit en consultation, et lorsque celles-ci lui semblent trop « éloignées » du genre auquel elles affirment appartenir, elle conclut à un diagnostic d' « horreur de l'homosexualité » et non de « transsexualisme » : « *Un certain nombre de ces candidates à la réassignation qui apparaissent comme de charmantes jeunes filles se construisent un passé de garçons manqués, ce qu'elles n'ont jamais été* » [Chiland, 1997 ; 137-138]. De fait, Claire rapporte une expérience qui corrobore l'importance de l'argument biologique. Ayant découvert à l'occasion d'examens médicaux qu'elle est intersexe, et non biologiquement mâle malgré une apparence mâle, elle m'explique que cela lui a servi à obtenir une ALD très rapidement.

« J'ai demandé une ALD, en quinze jours je l'avais. Alors on m'a dit « mais tu te rends compte, y'en a ça fait deux ans qu'ils attendent ». Alors j'ai dit oui mais moi c'est spécial. Moi je dis c'est spécial, tu sais moi c'est spécial, je la demande, je l'ai. (rire) non, c'est normal. On m'a dit « tu vas voir... » Marina, à l'ASB elle m'a dit « tu vas voir, tu vas l'attendre trois mois et puis tu l'auras peut-être que dans 6 mois parce que ça met un temps fou...un temps fou. Et puis surtout ils sont pas pressés. » Alors j'ai dit ouais...6 mois, ça m'étonnerait. J'ai regardé le dossier médical qu'ils m'envoyaient, là, j'ai envoyé au généraliste et puis psychiatre, directement...quinze jours. Bim boum, terminé. Et c'est pas parce que je suis...que j'exagère dans mon genre...non, je crois que c'est le dossier médical, faut avoir un truc en béton et à ce moment-là on l'a. »

Claire, 46 ans.

On peut supposer que le psychiatre qui a reçu Claire ne l'a pas considérée comme transsexuelle mais comme biologiquement intersexe. Sa demande de changement de genre est justifiée par sa physiologie, qui n'est « pas tout à fait mâle ». Parfois l'entourage lui-même pourra rechercher une telle justification au « transsexualisme », en supposant que la personne trans' a toujours appartenu au sexe opposé en dépit des apparences.

« Les essentialistes disent que tous les trans' sont en fait des intersexes. Donc si moi je suis trans', c'est que je suis intersexe et qu'on a...que la science a pas découvert, dans mon anatomie, ce que c'était. Que le sexe, c'est pas seulement les organes génitaux, il y a les chromosomes les machins les trucs, enfin bon, je connais pas tout, il y a vraiment beaucoup de trucs qui déterminent le sexe. Et ils disent que toute cette panoplie ne détermine pas le sexe et qu'il y a encore plus. Et qu'on l'a pas encore découvert. Donc, en fait, pour certaines personnes, je serais né mâle. C'est pas moi qui dit ça, hein. Moi j'en ai rien à foutre de savoir...de chercher une cause. Pour moi ce sujet de conversation n'a pas d'intérêt. »

Emmanuel, 52 ans.

Au contraire, pour Emmanuel, le fait d'avoir eu des enfants (ce qui ne joue pas en faveur d'une physiologie intersexe) semble avoir freiné son parcours, jusqu'à ce qu'il rencontre un « *psy militant* » qui lui avait été conseillé et qui lui fournit son certificat en deux rendez-vous.

Les stratégies de résistance

Bien que le parcours médical semble linéaire, très balisé, très contrôlé, les individus parviennent à emprunter des chemins de traverse, à déjouer certaines contraintes. Leurs discours expriment souvent une volonté forte, une certitude d'arriver à leur objectif quels que soient les obstacles rencontrés. « *Ce qui me faisait paniquer, c'est que...Si j'étais trans secondaire, j'avais pas droit aux hormones, ça me faisait un parcours sur le marché noir, ou...enfin ça compliquait drôlement le bazar, quoi. Mais je le faisais, mon parcours, de toute façon.* » (Emmanuel). Aucune des personnes que j'ai rencontrées n'a fait la totalité de son parcours sur le « marché noir », mais Claire a commencé de cette façon, avant d'être alarmée par un ami qui lui conseilla de faire vérifier le dosage d'hormones qu'elle prenait :

« Moi j'ai commencé...j'ai fait mes ordonnances moi-même, j'ai jamais été voir un médecin, j'ai été sur Internet, j'ai dit attends, tout le monde prend ça, ça et ça, donc moi je vais faire mon dosage moi-même, et puis...et puis voilà. Et puis un jour je vois X., on papote, tout ça, et il me dit, et t'en es où, dans ton ...ben je lui dis ben je suis hormoné, ça y est, et tout...ah bon, et qui c'est que tu as comme endocrinologue ?...ben je lui dis j'ai personne je fais mes ordonnances moi-même. Aaah ben il me dit dis-donc avec ton caryotype tu ferais bien d'aller voir quelqu'un parce que ...parce que t'es pas comme tout le monde...alors il m'a ...il m'a inquiétée, quand même...alors bon j'ai été voir heu...une femme, là, avenue Foch. Et puis heu...elle me dit ben faut arrêter le traitement que vous avez, pour faire une analyse de sang. Ah, les boules, deux mois j'ai arrêté. Ah j'en pouvais plus. J'en pouvais plus. Et puis bon...en fin de compte j'étais pas trop dans le faux, parce qu'en fin de compte, de 100 je suis passé à 200, dans un produit. Bon j'en étais pas loin. (...)Et puis j'ai un Vidal à la maison, donc bon, ça aide un peu...qu'on commande pas trois fois le même produit sans ça le pharmacien il va te regarder avec des yeux gros comme des pièces de cinq balles...donc heu, ça va pas aller...parce qu'en fin de compte même les ordonnances, je prends le numéro du médecin, tout, son nom, son machin, son truc, bien propre...je fais tout à

l'ordinateur...et puis après, vous commandez le nombre de boîtes que vous voulez, hein. Bon...et puis voilà. »

Claire, 46 ans.

Romain (22 ans) et Yann (29 ans), qui souhaitent garder un corps androgyne, ne respectent pas les dosages et les intervalles prescrits par leurs endocrinologues : ils adaptent leur traitement à l'apparence qu'ils souhaitent avoir. Yann fait son « mélange » lui-même : « *Je veux garder un taux d'hormone mixtes pour garder une apparence androgyne. Mais peut-être qu'un jour pour des raisons de santé je serai obligé de me faire un mélange équilibré* ». Romain en profite pour distribuer les doses qu'il ne s'injecte pas à des amis :

« J'ai un peu bidouillé...ma testo, j'avais des injections toutes les trois semaines. Et déjà il est de notoriété que la plupart des trans quand ils arrivent au bout des trois semaines après leur injection, ils se sentent fatigués. Moi ça me l'a pas fait, du coup pour avoir plus de testo et gérer comme je veux, pour pouvoir en refiler à d'autres trans, j'ai dit à l'endocrino que je me sentais un peu fatigué, du coup elle a dit « bon, on va passer à toutes les deux semaines », elle m'a fait une ordonnance pour une piqûre toutes les deux semaines et au final je me faisais une piqûre par mois, tu vois. »

Tout comme les « mensonges » et les omissions face au psychiatre, l'autonomie des trans' sur leurs modifications corporelles contribue à fausser les statistiques et les connaissances du corps médical :

« Je me souviens d'un endocrino qui est assez connu sur Paris enfin que pas mal de trans vont voir, qui a une époque, bon quand tu es MtF, tu prends comme produit des anti-androgènes, qui inhibent les effets de la testostérone, et des oestrogènes. Et pendant très longtemps les endocrino ont pensé qu'il suffisait, enfin qu'il fallait prendre des anti-androgènes pendant 6 mois, 1 an avant de pouvoir prendre des oestrogènes, parce que c'était pas bon pour l'organisme de prendre des oestrogènes tant que ta testostérone n'était pas complètement inactivée. Ce qui est complètement faux. Ce qui fait que tu avais énormément de trans qui, parce qu'ils voulaient être suivis par des médecins plus ou moins reconnus, allaient voir cet endocrino-là, qui leur prescrivait des anti-androgènes, ça s'appelait Androcur, pendant un certain temps, et allaient voir un autre médecin, un psychiatre qui leur prescrivait des oestrogènes. Du coup l'endocrino était convaincu que les anti-androgènes tout seuls ça faisait un effet terrible, ça faisait pousser les seins etc, parce qu'il le constatait tout simplement, sans savoir qu'il y avait évidemment à côté un traitement autre que celui qu'il donnait. Ils ont fini par comprendre ! (rire) »

Marie, 50 ans.

Les outils de résistances se trouvent aussi dans les relations aux médecins, qui, dans le cas des spécialistes dans les interventions transsexuelles, dépendent de la demande des patients pour exercer : ainsi Emmanuel s'est « vengé » d'un chirurgien qui avait refusé de l'opérer en raison de son homosexualité.

« J'ai eu ma petite vengeance parce que j'étais inscrit sur une liste FTM [sur Internet] qui tous vont se faire opérer chez lui, j'ai fait un copié/collé de sa lettre sur la liste, le lendemain il était inscrit sur la liste et il présentait ses excuses. Il voulait bien m'opérer, et tout. »

Emmanuel, 52 ans.

Tous et toutes se positionnent clairement contre la psychiatrisation du parcours trans', à l'exception de Guillaume, plus circonspect, mais c'est aussi en raison du nombre de personnes militantes. Il semble toutefois que, dans une certaine mesure, la psychiatrisation soit un processus de légitimation. Le psychiatre, lorsqu'il accepte de signer le certificat d'ALD, est perçu comme celui qui reconnaît la vérité du discours trans'. Cela peut paraître paradoxal, mais tout se passe comme si le certificat était alors utilisé comme une justification : « Je ne suis pas fou, un psychiatre en atteste ». Dans plusieurs entretiens, le discours contre la psychiatrisation est nuancé par l'intérêt de la consultation : « *Je veux bien qu'un transsexuel doive rencontrer un psy, histoire de vérifier que la personne est saine d'esprit* » (Sébastien). On peut supposer que pour certaines personnes, « rencontrer un psy » est, en ce sens, rassurant, et permet de se dégager en partie de la responsabilité d'une décision importante (les hormones, les opérations); ce qui explique peut-être les clivages entre associations sur cette question. Une enquête plus large, auprès de personnes extérieures au milieu associatif et militant, permettrait d'en savoir plus.

On voit donc les premières difficultés auxquelles sont confrontées les personnes trans'. De la découverte de soi au parcours médicalisé, elles vivent les mêmes obstacles que toute catégorie stigmatisée tels que les analyse Goffman : l'acceptation de son a-normalité, la recherche de pairs, les affiliations ambivalentes au nouveau groupe d'appartenance, la gestion des contacts mixtes...

Elles ont de plus à composer avec le contrôle médical dont fait l'objet leur catégorie particulière. Ce contexte fragilise l'estime de soi, la possibilité de construire des liens affectifs ; il impose un attachement au groupe de pairs, qui, lui non plus, on l'a vu, ne va pas toujours de soi, puisque cet attachement n'est pas *choisi* au même titre qu'une autre relation. « *Le vrai « groupe » de l'individu, c'est l'agrégat de ceux contraints d'endurer les mêmes privations à cause du même stigmaté ; c'est en fait, la catégorie la plus apte à le discréditer* » [Goffman (1963), 2007 ; 134]. De fait, l'individu qui se détourne du groupe où en est rejeté se trouvera d'autant plus fragilisé socialement, en tout cas pendant la période de transition. Par la suite, s'il parvient à « passer », c'est-à-dire à ne pas être perçu comme transsexuel mais comme un homme ou une femme « bio », les liens avec le groupe lui seront moins nécessaires, mais au prix du « faux-semblant ». Pour certains, l'attachement au groupe deviendra le seul attachement fonctionnel qui peu à peu remplacera tous les liens précédents : c'est le cas, parmi les personnes que j'ai rencontrées, pour celles les plus investies dans le militantisme trans', qui se sont créé un réseau relationnel constitué uniquement de militant-es, ce qui leur permet d'éviter au maximum les « contacts mixtes ». « *On en arrive aussi à un choix, un peu forcé, de repli communautaire* » (Marie).

Que se passe-t-il une fois cette transition entamée ? Pour les FtM, comment parvient-on à être accepté par les autres en tant qu'homme, quel que soit le degré de modifications que l'on a choisi d'entreprendre ?

B – DEVENIR UN HOMME

Les transitions posent de manière centrale la question du lien entre l'identité « pour soi » et l'identité sociale, telles que les conceptualise Goffman, la première désignant « *le sentiment subjectif de sa situation et de la continuité de son personnage que l'individu en vient à acquérir par suite de ses diverses expériences sociales* » [Goffman, 2007 ; 127]. La seconde, l'identité sociale, désigne la manière dont l'individu sera défini par les autres. Les rapports entre ces deux dimensions de l'identité constituent pour tout individu un sujet d'analyse, cependant, pour les trans', cette tension revêt une particulière acuité. On l'a dit, le sens commun et le discours psychiatrique imposent aux trans' un changement « complet » d'un genre à l'autre et d'un sexe à l'autre : pas question de se satisfaire d'un corps transsexué ou intersexué, ni d'une identité androgyne. Les attentes sociales vis-à-vis des garçons trans' sont donc basées sur ce discours : pour être socialement acceptés, il leur faut devenir des mâles et des hommes, c'est-à-dire non seulement rendre conforme leur anatomie, mais aussi leur comportement à l'égard des normes de genre. On pourrait dire la même chose des trans' MtF. Toutefois, la situation est un peu différente pour les trans' FtM qui, en majorité, gardent un corps transsexué, au sens où il semble que peu d'entre eux effectuent une opération génitale⁶⁵. La seconde particularité des trans' FtM par rapport aux trans' MtF, est qu'ils sont beaucoup moins visibles socialement, pour ne pas dire totalement invisibles. Cette invisibilité serait fonction de leur capacité à « passer » plus facilement – ou mieux, en tous les cas. Donc à devenir socialement des hommes comme les autres, non-repérables en tant que trans'. Il faut soumettre à la question cette hypothèse récurrente et voir si leur identité « pour soi » est en adéquation avec cette identité sociale d'homme.

⁶⁵ Je précise encore une fois que l'on ne dispose pas de chiffres permettant d'étayer cette hypothèse : toutefois, on peut se baser sur le fait qu'une seule personne de mon échantillon a subi une phalloplastie et qu'aucun des sept autres ne l'envisage ; d'autre part, sur les forums FtM que j'ai consultés, il apparaissait au cours des discussions que seules deux personnes disaient avoir subi cette opération – mais là encore, on ne sait rien des personnes qui ne s'expriment pas dans cet espace.

1) L'apprentissage de la masculinité

Qu'ils se soient ou non toujours sentis appartenir au genre masculin, les trans' FtM ont cependant tous un point commun : ils ont vécu une partie de leur vie en tant que fille et femme, parfois jusqu'à un âge avancé ; ils ont donc été éduqués et perçus en tant que telles. Les nombreuses études sur la socialisation différentielle de l'éducation *genrée* (Belotti, Goffman, Baudelot et Establet⁶⁶...) ont montré l'importance du contexte culturel sur l'intériorisation des rôles de genre. Le comportement social, psychologique, sexuel d'un individu est façonné en fonction des normes de genre, reproduites, réitérées, *performées* au sens butlérien, de manière généralement inconsciente, dans les interactions. C'est ce que synthétise le concept d'*habitus* de genre : habitus féminin et habitus masculin ou viril sont constitués relationnellement et par opposition.

« N'ayant d'existence que relationnelle, chacun des deux genres n'est que le produit du travail de construction diacritique à la fois théorique et pratique, qui est nécessaire pour le produire comme corps socialement différencié du genre opposé (de tous les points de vue culturellement pertinents), c'est-à-dire comme habitus viril, donc non féminin, ou féminin, donc non masculin. » [Bourdieu, 2002 ; 41].

Autrement dit, les trans' FtM ont été éduqués non seulement pour être des femmes mais surtout pour *ne pas être des hommes*. Or l'*habitus*, selon la définition bourdieusienne, est le résultat d'un dressage des corps, produisant un

« système de dispositions durables et transposables, structures structurées disposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principe générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre ». [Bourdieu, 1980 ;88-89].

Autrement dit, l'*habitus* est pour Bourdieu tellement incorporé qu'il reste difficile pour un individu de s'opposer à ses effets : le fait qu'il soit profondément

⁶⁶ Elena Gianini Belotti, *Du Côté des petites filles* (1973), éditions Des Femmes Antoinette Fouque, Paris, 1992 ; Christian Baudelot et Roger Establet, *Allez les filles ! Une révolution silencieuse*, Points, Paris, 2006 ; Erving Goffman, *L'arrangement des sexes* (1977), La Dispute, Paris, 2002.

intériorisé et donc inconscient empêche sa transformation effective et sa disparition. Bourdieu, en distinguant un habitus primaire d'un habitus secondaire (lequel peut apparaître lorsqu'un individu change de groupe social), admet que les dispositions puissent évoluer, mais c'est toujours l'habitus primaire qui domine. Si l'on s'en tient à cette définition, les trans' FtM, même en changeant de groupe social (de celui des femmes vers celui des hommes), garderaient un habitus primaire féminin dominant. Que se passe-t-il alors lorsque, grâce aux hormones et à la chirurgie, ils en viennent à être perçus comme des garçons ou des hommes – parfois très rapidement – alors que leur habitus primaire est marqué par une socialisation au féminin ? C'est ce moment de dés-adaptation/ré-adaptation qu'il faut à présent examiner.

L'habitus féminin mis à mal

On pourrait supposer que les garçons trans' n'aient jamais été en mesure d'incorporer l'habitus féminin comme l'exigent les normes sociales. Ainsi, on l'a vu, même avant la transition, certains garçons trans' n'étaient pas perçus comme de « vraies filles », parce qu'ils se comportaient déjà comme des garçons selon les jugements ambiants. Cette perception était aussi fondée sur le lien qui était fait entre aimer les filles et être considérée comme lesbienne.

« Les filles, même avant, me considéraient comme ayant une mentalité de garçon. J'ai une amie qui m'appelait tout le temps pour me dire « toi qui as une mentalité de mec, est-ce que tu sais ce qu'il fout, l'autre, pourquoi il me répond pas... »...et les garçons, c'est pareil, comme j'étais une fille et que j'aimais les filles, on avait déjà ça en commun. »
Guillaume, 20 ans.

Toutefois Guillaume dira aussi, parallèlement, qu'il était avant sa transition, « *une fille très fille* ». Aucun n'évoque explicitement un passé de « garçon manqué » ou de « garçon manquant »⁶⁷, mais plus souvent une quête de soi qui s'exprime par l'expérimentation de différentes formes de présentation de soi, et notamment le besoin d'éprouver les limites du spectre des possibles.

⁶⁷ Le thème du garçon manqué ou du garçon manquant revient souvent dans la littérature sociologique : voir à ce sujet, par exemple, Geneviève Pruvost, *Profession : policier. Sexe : féminin*, Éditions de la MSH, Paris, 2007.

« Je suis allé vers l'extrême quand j'étais ado, d'essayer d'apparaître comme féminine, enfin très féminine, parce que j'avais besoin de...y'avait la pression des autres mais j'avais aussi besoin de faire l'expérience par moi-même de savoir comment je me vivais comme ça pour en tirer mes propres conclusions. Qui ont été...ben non, ça me va pas. »

Romain, 22 ans.

Pierre relate une éducation familiale plutôt libérale quant aux comportements de genre : *« Ma mère elle a jamais été dans une volonté absolue de...de faire en sorte que je mette bien des jupes, que...c'est vrai que moi j'ai eu une liberté, super jeune, de faire ce que j'avais envie, en fait. J'ai lu Du Côté des petites filles à 13 ans...(rire). C'était assez intéressant. »* (Pierre). Thomas estime également qu'il n'a *« pas été éduqué dans un truc « tu seras une barbie »... »* ; toutefois il considère avoir été éduqué comme une fille, différemment de ses deux frères, plus jeunes :

« Y'a des choses qu'on passe plus...que ma mère passe plus facilement à mes frères, qu'elle m'aurait jamais passé. Comme le fait de...je sais pas, se faire arrêter, ou...(.) Ils ont toujours attendu de moi des bons résultats, que je sois calme, bon je suis quelqu'un de calme quand même, donc c'est normal que je sois calme, une fille peut pas être agressive. »

Tous les autres, de la même manière, évoquent une éducation et une enfance « de fille ». A priori, donc, ils n'étaient pas particulièrement préparés à une existence sociale dans un genre différent. De fait, dans le récit de leurs premières expériences post-transition, tous expriment l'expérience d'un désajustement avec l'habitus féminin. Ce que l'on attend d'eux entre en opposition avec le comportement qu'ils ont intériorisé depuis toujours – et qu'ils continuent d'avoir. Autrement dit, tous se comportent « comme des femmes » alors qu'ils sont perçus comme des hommes et que l'on attend d'eux qu'ils se comportent « comme des hommes ». Ces désajustements se rencontrent dans toutes les sphères de socialisation et dans différents types d'interactions : dans la famille, dans le couple, dans la rue, avec les amis...

« L'autre jour j'étais invité au restau par une amie, et donc c'est elle qui paye l'addition tu vois...parce que...ben c'était convenu comme ça entre nous et puis...je sais pas, j'ai pas intégré, moi, le coup de « je suis un mec donc je

paye »...mais du coup je voyais bien, le serveur qui me regardait, style « quand même, c'est pas très galant »...(rire) »
Guillaume, 20 ans.

« J'ai un exemple très spécifique d'une relation que j'ai eue avec une fille pendant...six mois...qui a duré pendant presque huit mois. (...) Il y avait une attente de sa part de ...que je me...des choses qui sont vachement inconscientes, vachement...qu'on a réussi à démêler parce que notre relation, elle marchait pas...elle attendait de ma part que, finalement, j'ai...que je me comporte, que j'ai des réactions qui soient pour elles ...ben ce qu'elle a vécu avant avec des garçons en fait. Du coup elle était super perdue, et moi, j'étais dans le flou, elle était dans le flou...je pouvais pas répondre à ces trucs et elle elle attendait que j'y réponde et que...et ça c'était assez...c'était assez étrange comme relation, quoi. (...)y'a des trucs auxquels moi je pouvais pas répondre, ce truc de...je sais pas moi, le truc typique d'être...protecteur. Ça, c'était pas du tout possible pour moi....d'avoir aussi, au fur et à mesure de son expérience, d'avoir appris à se taire...et moi je suis vachement dans la communication...et du coup...du coup, enfin moi la communication ça fait partie de la base des relations avec les gens, mais d'une façon générale, elle elle était super perturbée là-dessus. Parce que je lui demandais tout le temps son avis, je lui demandais comment elle ressentait tel truc...je lui posais plein de questions, et finalement elle...c'est ce qu'elle me disait après pendant la discussion, c'est qu'elle avait ...elle avait appris à se taire. Et du coup elle était super perturbée que je lui demande son avis tout le temps, que...donc c'était vraiment décalé. »

Pierre, 30 ans.

De tels « décalages » se retrouvent surtout dans les relations (amoureuses ou non) avec les femmes : être galant, protecteur, mais aussi être servi par les femmes – autant de comportements qui apparaissent comme le résultat d'un apprentissage que les trans' FtM n'ont pas effectué.

« Moi je suis très étonné que les femmes sont...charmantes, dans le sens, elles charment les mecs, même...c'est pas dans un...ben au magasin, tu vois, au magasin à la caisse, les nanas me font des sourires que si j'étais une autre nana ça ferait pas la même chose. Et je dis pas que c'est un truc de drague, c'est ...c'est l'attitude, quoi. On peut parler de machisme, mais maintenant que je suis un mec, si j'arrive avec mes paquets, les nanas me mettent tous les trucs dans les sacs ! alors je me dis merde, elles sont connasses, quand même, bon ben allez-y, hein. (rire). T'as 20 nanas en train de faire leur courses, je suis le seul mec, je sais pas ce qui se passe dans leur tête, mais à moi, elles remplissent mon sac. Donc ça c'est...je sais pas ce qu'il y a dans leur tête quoi. »

Emmanuel, 52 ans.

De la même manière, Emmanuel explique être désemparé par le fait d'être « *dragué par des femmes* », ce qui ne lui arrivait jamais avant. Chaque entretien contient son lot d'anecdotes au sujet de ces décalages ou désajustements d'habitus. Tous ont en commun cependant d'avoir été surpris par ces situations, car ils ne s'y « *attendaient pas du tout* ». Cela révèle deux dimensions importantes pour la sociologie du genre. Se sentir garçon ou homme, s'identifier comme tel, ne signifie pas tout d'abord nécessairement maîtriser l'habitus masculin, habitus dont ils n'avaient bien souvent pas conscience. Pour ceux qui en avaient conscience dans une certaine mesure, la surprise vient du fait que cet habitus est *imposé* à quiconque est perçu comme homme, il suppose des attentes inconscientes qui structurent les interactions et les relations, comme on l'a vu dans le récit de Pierre. Ces normes de comportements obligent les trans' FtM à s'adapter, à *apprendre*, le plus rapidement possible. Certains comportements, qui étaient « permis » à une femme, deviennent impossibles pour un homme :

« J'ai passé d'être identifié en mec, de nana à mec, très très vite, en 15 jours à peu près. Et j'étais en fait à San Francisco, et j'étais perdu. J'accostais indifféremment des hommes ou des femmes...sans réfléchir, quoi, pour demander...et en fait, j'ai accosté, sans réaliser, plusieurs femmes, qui prenaient leur jambes à leur cou. A un moment donné j'ai commencé à péter les plombs, je me suis dit mais qu'est-ce qu'ils ont dans cette ville, et j'ai commencé à courir après une nana. Et puis je me suis arrêté...je me suis arrêté net, je me suis dit mais qu'est-ce que je fais ? qu'est-ce que je fais ? c'est quoi le truc ? ...tu vois c'est que des trucs comme ça, où tu bascules d'un truc à l'autre, et tu dois...tu dois t'y faire, quoi, tu réagis différemment. Moi je suis beaucoup plus attentif, si j'accoste une nana dans la rue, qu'elle flippe pas, et tout ça. »

Emmanuel.

L'autre dimension révélée par les désajustements d'habitus concerne une microsociologie du genre. Les transitions, ou plus exactement le fait d'être perçu comme homme avec un habitus féminin (ou le contraire), produisent un « effet loupe » sur les normes de comportements et les codes sociaux. Le décalage entre l'identité sociale (ici, homme) et les effets de la socialisation différentielle (l'habitus féminin et l'absence d'habitus masculin) rend tout à coup visible ce qui ne l'est pas (ou peu) habituellement. Le plus visible, c'est la différence éprouvée entre les comportements de genre, en sorte que l'on « *réagit différemment* », comme le dit Emmanuel, face à un homme ou à une femme.

Avec la transition, les personnes trans' sont confrontées à une épreuve bien spécifique, celle de se déprendre d'un habitus pour en acquérir un nouveau. « *J'ai du redéfinir mes rapports avec les garçons et les filles, être moins familier avec les filles, et même avec les garçons...je ressens toujours un petit malaise.* » (Etienne).

Ce « désapprentissage » est-il possible ? Et s'il ne l'est pas totalement, l'habitus primaire est-il compatible avec l'incorporation de l'habitus opposé ?

La découverte du même univers par un autre regard

Acquérir un nouvel habitus passe dans un premier temps par la découverte de cet habitus, dont auparavant on ignorait bien des aspects. Même pour ceux qui, avant leur transition, étaient particulièrement préoccupés par les questions de sexisme, de genre, de féminisme (c'est le cas surtout de Pierre et d'Emmanuel), être perçu comme un homme contribue à leur faire voir la société sous un jour nouveau. Ils découvrent « de l'intérieur » ce que c'est que d'être perçu comme un homme dans la société qui est la leur. C'est-à-dire, en premier lieu, ne plus être perçu de la même manière que lorsque l'on était perçu comme une femme, et entrer dans un univers où les règles envers les hommes paraissent plus libérales.

« Je me souviens qu'en tant que nana, j'évite...même mon regard, quoi, si j'étais seule dans la rue et que je passais devant des bistrots, je faisais pas comme ça pour aller regarder ce qu'il y a à l'intérieur du bistrot. (...) quand je me baladais en étant identifié comme nana avec une copine, c'est...non mais stop quoi. C'est sans arrêt des petites réflexions, des complaisances, des...pff, c'est dramatique. Lâchez-nous, quoi. C'est un harcèlement continué je trouve. Et ça, c'est terminé. »

Emmanuel, 52 ans.

« D'être passé de considéré comme fille par la société et de garçon, j'ai vraiment vu les différences de traitement. Que ce soit dans le milieu familial, que ce soit quand tu rentres dans un magasin, que ce soit...là j'ai vu que le mouvement féministe avait encore des choses à changer peut-être. Que ce soit de la part des hommes ou des femmes, on est plus pris au sérieux, vraiment ça c'est...c'est assez impressionnant. (...) Je pense que la vie d'un homme est beaucoup plus facile. Ne serait-ce que se balader dans la rue sans se faire emmerder. »

Guillaume, 20 ans.

Toutefois, dans ce monde plus libre de ses mouvements, « *Tout est changé, tout bascule* », dit Emmanuel. Les récits des expériences sociales post-transition

évoquent un passage souvent assez radical d'un univers à un autre. Etre accepté en tant qu'homme implique en général (sauf pour les personnes les plus proches) de n'être pas connu en tant que trans' ; il faut alors savoir user du faux-semblant, dissimuler une partie de soi.

« La semaine dernière j'étais avec ma meilleure amie, elle m'a présenté des amies, elles sont parties dans une conversation sur l'épilation, et moi tout naturellement j'ai raconté que l'épilateur électrique c'est mieux que ça, mais que pendant des années j'avais utilisé tel truc, etc...enfin bref, je racontais mon expérience, et à la fin je me disais mais de quoi je parle ? Et puis heureusement ma meilleure amie m'a dit après qu'elle leur avait parlé de moi, donc elles étaient au courant, mais heureusement qu'elles étaient au courant parce que sinon elles se seraient dit, il est pédé comme un phoque ou je ne sais pas ...mais bon elles peuvent parler de règles, je suis toujours dans la conversation, et pas...ben à l'école une fois on était dans une conversation où c'était ...où j'avais quelque chose à dire mais je l'ai gardé pour moi. J'ai eu le réflexe. »

Guillaume, 20 ans.

La découverte d'un autre univers, c'est aussi la découverte de la non-mixité masculine, un espace dont par définition, les femmes sont exclues. Intégrer cet espace avec un habitus féminin, une histoire différente et un regard différent conduit aussi à l'usage du faux-semblant, de manière plus douloureuse parfois :

« Je suis dans une file, et un mec que je connais pas me dit « ohlala celle-là qu'elle est bonne, on va se la faire ». Des trucs comme ça...J'ignorais tout à fait ça, ça c'est une autre facette de trucs...que j'ignorais complètement, quoi. »

Emmanuel, 52 ans.

« Tu te retrouves avec des mecs qui font des commentaires sur les filles dans la rue, etc...ça m'est déjà arrivé dans des situations de travail, X. ça lui arrive tout le temps dans son boulot, parce qu'il est perçu comme un mec hétéro, personne ne sait qu'il est trans'...donc c'est super compliqué, à un moment donné de poser le fait, quand les mecs font des réflexions, de dire...essayer de faire passer un truc féministe en fait. Parce que soit...soit t'esquives le truc et finalement, t'es pédé, disons t'es perçu comme pédé, donc c'est pour ça que ça t'intéresse pas de reluquer le cul des meufs...mais je trouve que ça apporte rien. Essayer de trouver...de trouver un espace possible avec des mecs dans des situations précises pour parler de sexisme, c'est un truc...moi je trouve ça sidérant en fait. C'est juste, y'en a pas, quoi. Enfin moi je trouve pas de moyens. En général, je fais juste « pff »... »

Pierre, 30 ans.

Parvenir à être perçu comme un homme quand on ne réagit pas selon le comportement viril attendu, équivaut à être perçu comme « pédé », notamment par ceux qui sont hétérosexuels. Plusieurs estiment être perçus ainsi, du fait d'un habitus féminin qui persistant : « *J'ai souvent l'impression que mon genre est pédé, parce que je passe pour un garçon, mais un garçon parfois un peu trop sympa, souriant, trop familier.* » (Etienne). Pierre s'interroge également sur la manière dont il est perçu par les autres (ceux qui ne savent pas qu'il est trans') et notamment par les filles :

« Je pense qu'elles se disent que je suis pédé ou j'en sais rien...parce que, après, c'est pareil, je pense qu'elles se disent que je suis un garçon bio mais...j'en sais rien hein. Mais disons que je me retrouve dans des situations...en fait c'est assez drôle parce que je me retrouve dans des situations que je vivais quand j'étais une fille...disons une situation que les filles peuvent se permettre quand elles sont entre nanas et qu'elles vont pas forcément se permettre quand des mecs sont dans la pièce. Du coup je me dis...je me demande comment elles me perçoivent, quoi. »
Pierre, 30 ans.

Certains s'en amusent, voire le revendiquent, comme Thomas :

« Je pense que quand je suis avec ma copine on renvoie un truc quand même assez hétéro. Mais en fait pas tant que ça quand t'y regarde de plus près. Parce que...moi je suis un peu tapette, tu vois, je me prends pas au sérieux...mais voilà, je sais pas. Je sais pas comment les gens nous perçoivent en fait. »

Pour d'autres, cela semble plus relever d'une inquiétude, d'une incertitude à propos de l'image qu'ils renvoient – une inquiétude qui recouvre aussi la crainte d'être « repéré » comme trans', et le désir d'être reconnu comme un « vrai » garçon. Pour Noble, cette manière de « passer » équivaut à un « échec de masculinité » qui caractérise selon lui la masculinité trans' [Noble, 2004 ; 144] et qui comprend une forme de vulnérabilité (vulnérabilité face aux autres hommes mais aussi, plus généralement, due au risque d'être « démasqué » en tant que trans'). Cette masculinité trans' n'est pas fondée sur un habitus viril mais sur un habitus féminin. Elle implique donc, là encore, de penser une ré-articulation des catégories de sexe et de genre. C'est en ce sens que l'on peut parler, comme je l'ai déjà fait précédemment, d'un nouveau clivage entre hommes bios et hommes trans'. Un clivage qu'il faut ajouter au clivage habituel hommes/femmes, lequel n'est plus agissant de la même manière ici. C'est ainsi qu'on observe des effets de

censure, là où auparavant on se permettait de réagir, de parler de soi, de donner son avis. Guillaume relate une expérience vécue sur son lieu de travail, alors qu'il venait d'entamer sa transition :

« J'étais quand même considéré comme un garçon parce qu'il y avait une grande distinction entre les filles et les garçons. Il y avait une fille qui était vraiment...ben c'était à elle de faire le ménage plus souvent que les autres, c'était...et ça me faisait chier mais...d'un côté je la regardais et ça me faisait mal pour elle, je trouvais ça trop injuste, et d'un autre côté j'étais content d'être considéré comme un garçon. »

L'aspect relationnel des habitus féminin et masculin dont parle Bourdieu se retrouve ici : être perçu comme garçon ou homme, c'est ne pas être perçu comme féminin, ni comme « pédé », qui recouvre un défaut d'habitus viril. Cela implique donc de rompre avec le groupe social des femmes, au moins dans l'apparence : raison pour laquelle Pierre, lui non plus, n'intervient pas lorsqu'il est choqué par les propos sexistes des hommes qui l'entourent. Là encore, il s'agit d'un usage du faux-semblant : laisser croire que l'on n'a pas perçu l'injustice ou qu'on la considère comme naturelle apparaît comme un moyen de protection (ne pas être découvert en tant que trans) et de légitimation (être perçu comme un homme au même titre que les autres). Ne pas être perçu comme féminin, puis comme « pédé », sont les premiers signes d'un début de socialisation virile.

Les enjeux et les dangers d'une socialisation virile

Le second moment est celui des réactions des autres hommes à l'intégration de leur espace. Une autre raison s'ajoute alors à l'usage du faux-semblant, qui peut être vécu douloureusement par certains comme un manque d'intégrité ou un renoncement à ses convictions. Cette raison est la crainte de la violence, violence de la part des garçons et des hommes.

« Dans l'espace public, face aux autres...face aux autres mecs, des fois ça peut être un moyen de défense d'être dans la caricature. Ou un moyen de s'invisibiliser. D'être dans la caricature. Enfin j'ai jamais eu trop l'impression d'être dans la caricature, mais je vois les moments où ...où je vais forcer des trucs de

masculinité, quand je me sens pas safe⁶⁸, par exemple. Quand je suis dans le métro, et que les mecs ils me regardent super bizarrement..et je me sens ultra pas safe, ben je vais arrêter de croiser les jambes par exemple, tu vois. Des trucs de détails, de...de, à un moment, répondre à leur masculinité par la mienne, mais ça fonctionne pas très bien. (rire)

- Ça fonctionne pas ..?...

Ben ça fonctionne pas très bien, après je sais que aussi moi je suis tellement dans un truc de ...moi je sais pertinemment que ça..que ça..que je surjoue le truc, donc je me dis que ...la faille elle est ultra flagrante, quoi. »

Pierre, 30 ans.

L'entrée dans une nouvelle sphère homosociale confronte les garçons trans' à un nouveau type de violence à laquelle ils ne sont pas préparés, et que bien souvent, là encore, ils ne soupçonnaient pas. Dans une certaine mesure, la transition représente un passage d'une forme de violence à une autre : de la violence sexiste exercée envers les femmes, à la violence de la socialibilité virile. La seconde étant la condition de la première, comme l'analyse Léo Thiers-Vidal :

« De nombreux chercheurs-hommes engagés analysent [la socialisation masculine] avant tout comme un lieu de violences pour les hommes, créant différentes formes de masculinité et produisant des « carcans » emprisonnant les hommes, puis ensuite et seulement ensuite comme la source de violences envers les femmes. Ce type d'analyse pense mal, à mon avis, le lien entre cause et effet, exagérant souvent les effets négatifs sur les hommes. Analyser la socialisation masculine avant tout à travers ses effets négatifs sur les hommes empêche en effet de penser que cette socialisation a d'abord pour but et pour effet d'apprendre à une génération d'enfants de devenir des acteurs de l'oppression des femmes. Et si l'apprentissage d'une façon d'être au monde et d'une vision du monde masculinistes peut avoir des coûts secondaires, elle permet avant tout de jouir de privilèges structurels incomparables pour le reste de sa vie. » [Thiers-Vidal, 2002]

Les coûts secondaires sont notamment constitués par une violence s'exerçant entre les hommes eux-mêmes et visant à maintenir le comportement masculin légitime et par conséquent la domination masculine. Mais les garçons trans' n'ont précisément pas appris à « devenir des acteurs de l'oppression », et le décalage

⁶⁸ En sécurité, protégé.

entre leur apparence et leur comportement peut être perçu comme une remise en cause de la masculinité. La moitié des enquêtés exprime une peur de la violence, surtout physique, de la part des hommes. Tous se sont constitués des sphères de socialisation excluant les hommes hétérosexuels, constituées de femmes, hétérosexuelles ou homosexuelles, et d'hommes homosexuels – à l'exception de Guillaume qui fréquente un cercle plus mixte. Ce choix de fréquentations leur permet d'éviter le faux-semblant et les risques de violences ou de rejet, mais aussi de ne pas avoir à se conformer à un rôle masculin – je reviendrai plus loin sur ce point. De fait, dans les discours des enquêtés, les relations avec les hommes hétérosexuels sont vécues comme des contacts mixtes : ce qui peut sembler surprenant du fait de leur identification et de la manière dont ils sont socialement perçus. La distinction entre eux et les « mecs bios », voire entre eux et les hétérosexuels, même lorsqu'eux-mêmes ont des relations hétérosexuelles, est bien marquée dans leurs discours.

« Heureusement que j'ai suivi un cours de self-défense y'a pas longtemps parce que j'ai peur. ...ben au niveau de...du truc, on tape...le machisme veut qu'on tape moins vite sur une nana, qu'un mec, quoi, donc je prends des poings dans la gueule plus facilement. Par contre moi je suis incapable de taper. J'ai jamais appris à me battre. Et là ça devient vital, parce qu'en plus j'ai une réaction...spontanée, super agressive, et que je veux garder. Moi je leur dis que je suis pédé et est-ce que ça leur plairait que je les regarde comme ça, que je commence à avoir la même attitude qu'ils ont avec les nanas, quoi. Et un jour...je vais me faire exploser la gueule...parce que bon, ils aiment vraiment pas du tout. (...) Entre mecs, y'a des rapports de...ben par exemple un type au bar que je connais pas, qui est là et qui cherche la bagarre. Juste pour se battre, entre machos, quoi. Tu vois le truc. Ce que j'ai découvert c'est une espèce de...de confraternisme de machisme...la fraternité machiste ou je sais pas quoi, comment appeler ça...et ça je supporte pas. Je supporte pas ça, mais bon...c'est vraiment infâme. »

Emmanuel, 52 ans.

« En fait il y a un truc qui m'a vraiment surpris...parce que les rapports entre ...bon je vais prendre dans la rue, parce que c'est plus simple pour moi. Les rapports des mecs sur les filles, voilà, ils me semblaient flagrants, voilà c'était flagrant pour moi, de rentrer...si t'es un mec tu peux te permettre de rentrer dans la sphère d'une nana, tous les trucs de sexisme ordinaire dans la rue quoi. Et heu...et en étant perçu maintenant comme un garçon, je me rends compte que les mecs ils sont aussi dans une agression entre eux. Après je pense qu'ils sont aussi dans une agression entre de...de ce qui va pas leur...ce qu'ils vont pas identifier comme étant un mec. Par exemple moi, je pense que je suis identifiable en tant que ...garçon...mais c'est pas la même chose que...parce qu'il y a une espèce de truc

de hiérarchie...y'a un truc de violence qui est hyper sous-jacent, quoi. De confrontation. Et heu...après je peux être aussi considéré comme pédé, et y'a encore un truc de violence et de confrontation, de moqueries etc, ou alors je peux être considéré comme freak⁶⁹, et là y'a un vraiment un truc de...disons que y'a toujours, y'a vraiment ce rapport en fait de...de coqs. Qu'est pas le même que..moi à l'époque où j'avais pas encore transitionné et que j'étais une fille...j'avais..disons j'avais moins la frousse de, d'ouvrir ma gueule ou de ...de rentrer dans le conflit dans la rue avec des mecs, en sachant que un mec, il va mettre un petit moment avant de balancer une tarte à une meuf, dans son fonctionnement. Alors que là, je sens que la tarte elle peut partir au quart de tour. Donc y'a un truc de coqs, qui est....c'est pas du tout le même rapport, je le mets pas du tout sur le même ...sur le même plan, mais je pense que si t'es un garçon qui correspond pas forcément à une norme, disons...je pense, même pour des garçons qui sont pas trans,hein, qui sont un peu efféminés ou qui sont un peu maigrelets ou je sais pas quoi, on te fait bien comprendre quand même que...que ce soit dans la rue ou dans le métro ou je sais pas quoi, on te remet facilement à ta place. Disons les mecs te remettent facilement à ta place, quoi. ...c'est vrai que c'est assez...c'est vrai que ça c'est un truc que j'imaginai pas du tout quoi. Bon après c'est ...j'imaginai pas mais après je vois bien que dans la société super hétéro straight dans laquelle on est, t'accède pas au titre d'homme ..avec un grand H ...en claquant des doigts, hein (rire). »

Pierre, 30 ans.

« Accéder au titre d'homme avec un grand H », semble donc impliquer de se déprendre totalement de son habitus féminin. Certains y parviennent sans doute, mais les garçons trans' que j'ai rencontrés se trouvaient confrontés à une injonction sociale en contradiction avec leur identité. Sur ce point, il est important de noter que les personnes ayant participé à cette enquête avaient entamé une transition depuis relativement peu de temps (moins de cinq ans), ce qui ne me permet pas d'analyser l'évolution à plus long terme de l'apprentissage d'un rôle masculin.

⁶⁹ Monstre.

2) « Sois un homme, ma fille ! » : le contrôle social du genre

Les difficultés de l'entre-deux

On l'a vu, tous ne se considèrent pas comme des garçons ou des hommes : certains, comme Romain, Yann, Pierre, s'identifient à des individus androgynes, à la fois homme et femme, ou ni l'un ni l'autre. D'autre part, tous passent par une période, au début de la transition, pendant laquelle leur apparence est « ambiguë » : ils ne sont perçus ni tout à fait comme des femmes, ni tout à fait comme des hommes. Cette période apparaît comme la plus difficile à vivre, car suscitant le plus de rejet et de violence. Tous sont ainsi dans une certaine mesure contraints d'accéder à une apparence et un comportement « non-ambigus », quelle que soit la manière dont ils s'identifient, pour « avoir la paix » comme le dit Guillaume, comme un « *moyen de défense* » (Pierre). Il semble en ce sens plus acceptable socialement de passer d'un genre à un autre, plutôt que d'associer les deux ou de se vivre *entre les deux*.

« Au début de ma transition j'ai quand même eu...j'ai eu du mal, hein. Surtout avec des rapports dans la rue, avec des mecs bios, qui me touchaient la poitrine pour voir si j'avais des seins, ça c'était...ça c'est plus hostile. Les interactions avec les gens dans la rue. »

Thomas, 22 ans.

Le risque d'être discrédité en tant qu'homme apparaît dans la question sensible concernant organes génitaux : la plupart des garçons trans' ne se font pas opérer. Or, pour la société, pour le sens commun, tout comme, on l'a vu, pour la psychiatrie et la psychanalyse, être un homme, c'est avoir un pénis. Le danger pour de nombreux garçons trans', c'est donc que l'on apprenne qu'ils n'en ont pas : ils seront alors perçus comme des usurpateurs, ainsi que l'explique Jason Cromwell, au même titre que des femmes travesties (cf p.46). Ainsi Guillaume cache à ses amis qu'il n'envisage pas l'opération de phalloplastie, de peur qu'ils ne comprennent pas mais aussi par crainte qu'ils cessent de le considérer comme un garçon. Il relate à ce titre une anecdote révélatrice à propos d'un garçon qui « savait » qu'il n'avait pas de pénis :

« Le mec qui m'a fait le plus chier dans ma vie c'était un de mes collègues dans mon ancien restaurant, mais c'est pas... Après à la fin y'avait sa copine qui lui disait « mais ta gueule X. , arrête de l'emmerder », et voilà...ouais, au début il m'emmerdait un peu, mais après bon...c'était la période ambiguë aussi, mais après... Il y a eu que X. qui a eu du mal à s'adapter, mais ...lorsqu'il a appris que j'avais une copine, parce que je parlais avec une serveuse que j'emmenais ma copine à un concert, il a dit « mais il a une copine lui ? mais il est même pas terminé, comment il fait ? »...Enfin bon. »

Guillaume, 20 ans.

Dans les anecdotes racontées au cours des entretiens, on peut percevoir une mise en danger de la masculinité provoquée par les garçons trans', qui renvoient les hommes « biologiques » à leur propre conception du masculin. Si l'on peut être perçu socialement comme un homme, séduire des femmes hétérosexuelles et avoir des relations amoureuses et sexuelles avec elles, sans avoir de pénis, alors qu'est-ce qu'être un homme ? Cromwell explique ainsi l'invisibilité des FtM dans la recherche (mais aussi, par extension, dans l'espace social) : *« There is resistance to learning about FTMs and transmen because their quest arouses something dreadful in male researchers' psyches »*⁷⁰ [Cromwell, 1999 ; 116]. Des questionnements qui semblent mettre en danger les femmes également, comme on l'a vu avec Colette Chiland qui s'interroge sur le désir des femmes hétérosexuelles ayant des relations avec des garçons trans'.

Toutefois cette absence de pénis peut être difficile à vivre, parce qu'elle nuit à l'estime de soi, au sentiment de légitimité. Ne serait-ce que parce que lorsqu'elle est connue, elle suscite la curiosité, la moquerie, et la négation de la sexualité. A ce sujet les garçons trans' connaissent les mêmes discriminations que les lesbiennes [Chetcuti, in Perreau, 2007 ; 110]: la sexualité non-phallique est considérée comme une absence de sexualité.

« Les rapports pénétratifs par exemple pour les hétérosexuels, chez les trans, ou les lesbiennes, c'est...ouh. Ils comprennent pas du tout ça, hein. Qu'il peut y avoir des rapports pénétratifs sans bite. C'est ouf, quoi. Moi ça me surprend toujours. Le « comment tu fais pour faire l'amour ? ». Ben écoute, je sais pas, et toi comment tu fais ? Enfin je sais pas...c'est hyper bizarre, l'approche...enfin, entre hétéros, ils se demandent pas, comme ça...ou alors en petits groupes de personnes, mais là, non, c'est devant tout le monde, on t'affiche, « comment est-ce que tu baisses, toi ? ». Et ça c'est dur. C'est dur, ça. (...) ça c'est une très très grande peur. Comment gérer

⁷⁰ « Il y a une résistance à en apprendre plus sur les FtM et les hommes trans' parce que la quête de ces derniers éveille quelque chose de redoutable dans le psychisme des chercheurs hommes ».

de ne pas avoir de phallus. Ben, faut prendre de la confiance, de l'assurance...enfin, pour moi, je parle pour moi, hein. Après j'ai toujours des...je pense, des choses qui sont difficiles, qui font un peu mal...Mais j'ai beaucoup moins ces peurs parce que finalement j'ai un corps qui me convient, et c'est pas un corps de mec, c'est pas un corps de fille, c'est un corps trans, et ça me...ça me convient beaucoup plus.»

Thomas, 22 ans.

Ainsi, bien que les garçons trans' tiennent à être distingués des lesbiennes, et en particulier des lesbiennes *butch*⁷¹, ils ont au moins en commun avec celles-ci le type de discriminations qu'ils subissent : l'invisibilité et la négation de la sexualité. Lorsqu'ils sont connus en tant que trans' (non opérés), ils subissent ainsi une domination masculine : n'étant pas considérés comme des hommes (puisque n'ayant pas de pénis), ils sont perçus comme des femmes homosexuelles, qui « jouent à l'homme » - de la même manière que les lesbiennes sont communément accusées, y compris et peut-être avant tout par la psychanalyse, « *d'imiter l'homme* » [Beauvoir, 1986 ; 187]. Ce serait « l'envie du pénis » qui motiverait leur comportement et leur identification. Pourtant les garçons trans' qui ont choisi de ne pas effectuer d'opération ne manifestent pas de malaise particulier vis-à-vis de leurs organes génitaux. Certains utilisent leur vagin, Pierre et Romain souhaitent ne pas pratiquer non plus d'hystérectomie, et Romain n'exclut pas la possibilité d'une grossesse. Pour lui, comme pour Guillaume, c'est la transition et la transformation du corps par les hormones qui l'a amené à une meilleure connaissance de sa sexualité et de son sexe.

« Me masturber, c'est un truc qui, longtemps, j'y pensais même pas. C'est...enfin ça peut paraître fou mais...même quand j'étais ado j'ai jamais pensé à me masturber. Déjà je pense pas que les cours de bio ça suffise pour avoir une idée claire de... (rire). Surtout, je pense...ça c'est un truc où je me retrouve pas mal on va dire avec les femmes ou les personnes de sexe féminin, c'est que voilà, au niveau de la connaissance de son propre corps etc, faut vraiment...comment dire...investiguer, ou je sais pas...soi-même. Et c'est pas un truc que j'ai fait, donc c'est resté hyper nébuleux pour moi, mon corps, mon clito, tout ça...et...ouais, je pense que c'est que à partir du moment où j'étais déjà dans ma transition, donc ça fait récent, hein, y'a quelques années, j'ai commencé à me réapproprier mon corps, et du coup à vouloir le manipuler, vouloir l'explorer, et avant j'y pensais même pas, c'était pas par dégoût ou quoi que ce soit, hein, c'était vraiment que ça me passait par-dessus la tête. (...) et à partir du moment où j'ai commencé à me

⁷¹ Les lesbiennes masculines. Butch vient de l'anglais *butcher* qui signifie boucher, aussi utilisé pour qualifier un homme particulièrement viril, ou qui surjoue la virilité.

masturber, forcément avec mes partenaires ça a changé des choses. Dans la sexualité. »

Romain, 22 ans.

On est donc loin du discours psychiatrique affirmant que, par définition, les garçons trans' refusent de se laisser toucher par leur partenaire lors des relations sexuelles et entretiennent une haine de leurs organes génitaux, voire sont totalement chastes. Au contraire, ils sont plusieurs à évoquer l'influence sur leur sexualité du traitement hormonal et de la transition : le clitoris se développe sous l'effet de la testostérone, ils se sentent mieux dans leur peau, plus à l'aise dans leur corps. Cependant, il s'agit d'une sexualité « hors-normes », qui contribue à les marginaliser, et leur fait courir le risque de ne pas être légitimes en tant qu'hommes. Il semble qu'ils l'évoquent peu, sauf entre eux. Dans un ouvrage écrit par deux femmes trans', on trouve un exemple de ce silence (qui contribue à l'invisibilité) :

« La sexualité des FtM est l'un des secrets les mieux gardés du monde Trans...Les intéressés n'en parlent pas, à de rares exceptions près. Il est très difficile d'avoir des informations concrètes : même les FtM qui ont des responsabilités associatives n'évoquent pas la question. Ils opposent le mur impalpable du silence. » [Augst-Merelle et Nicot, 2006 ; 66-67].

C'est manifestement par crainte du rejet, des moqueries, que les garçons trans' parlent peu de leur sexualité : on l'a vu avec Thomas. Une sexualité qui ne les empêche pas de se sentir masculins, virils. Pour Thomas, elle pourrait même contribuer à influencer « la sexualité des bios », mais estime qu'il s'agit là « de données qui font peur », au sens où elle remettent en question la définition du masculin, et la centralité du pénis dans la sexualité.

Injonctions à la masculinité et nécessité de « faire ses preuves »

Si les garçons trans' FtM « passent » plus rapidement et plus facilement, d'un point de vue social, public, que les trans' MtF, en revanche ils ne « passent » pas dans l'intimité, en raison de leurs organes génitaux, y compris pour ceux qui sont opérés. Ils sont donc dans l'obligation de *se dire* trans' aux personnes qui vont partager leur intimité. Ce peut être une raison, mais non la seule, du contrôle

social dont ils font l'objet de la part de leur entourage, qui au moment de la transition, endosse un rôle de « professeurs » et de « gardiens » des comportements de genre. La crainte que la personne trans' se maintienne dans une identité androgyne joue sans doute dans les injonctions qui lui sont adressées. Mais il apparaît dans bien des cas qu'une fois la transition acceptée par l'entourage, et notamment par la famille, la fille doit devenir un « vrai garçon », elle doit radicalement changer de camp, et l'entourage veille à ce que ce changement ne connaisse pas de failles.

« De la part de mes parents, maintenant que je suis un homme, il faut que je sois un homme fort. Pour certains potes aussi, être un homme c'est plus par rapport aux conquêtes, ou à ce que t'as à raconter par rapport à ce qui se passe dans ton lit...même parfois des filles me sortent « ça c'est pas viril ce que tu fais ». Mais bon, la plupart me connaissent et savent que moi je m'en fous d'être un garçon masculin ou...et voilà mais, c'est des petites réflexions comme ça...ou au restaurant, c'est à moi qu'on donne l'addition... Au début mes potes me disaient ce qu'il fallait faire ou non. Moi, au début ça m'amusait parce que ça faisait...c'est un peu...face à mes potes, ça a un peu un petit côté paternaliste, qui les amusait un peu, y'avait le côté « tu dois faire comme ça »... (...) ma mère, maintenant qu'elle a accepté, elle m'achète des trucs de garçon, elle me dit tu devrais te couper les cheveux, parce que je les avais un peu trop long à son goût y'a un mois, parce que ça ça fait un peu fille...voilà. »

Guillaume, 20 ans.

Un tel contrôle est exercé par les hommes, comme on l'a vu dans le cas de Pierre, par la famille, par les amis, mais aussi par les normes sociales elles-mêmes. Pierre m'explique qu'il est « frustré » de devoir porter des vêtements masculins, qu'il trouve « uniformes », mais il craint de se mettre en danger avec une apparence plus féminine ou androgyne : « Je pense qu'il y a des alternatives possibles, après je pense que là, en ce moment, la période dans laquelle je suis, j'ai tellement peur de me faire péter la gueule dans la rue que...finalement je me cache, quoi. ». Le contrôle du genre peut parfois venir des trans' eux-mêmes, comme le raconte Emmanuel :

« Une fois il [un garçon trans'] est venu se plaindre à moi en me disant que des MtF le poursuivaient en lui disant « mais tu ne peux pas faire comme ça, ça ne fait pas assez homme etc », et il arrive vers moi qui étais avec des boucles d'oreilles à plumes et tout, je lui disais mais moi elles me font pas chier. « mais oui mais toi tu es pédé, alors c'est normal ». (rire) Le pauvre... ».

Les mêmes normes sociales stigmatisantes sont donc reproduites au sein du groupe trans' lui-même.

Ces injonctions à la masculinité conduisent à une *performance* de genre, nécessaire au moins dans un premier temps pour « faire ses preuves », être accepté. Il semble que plus la transition avance, plus les individus sont en mesure de prendre des libertés par rapport à ces injonctions, de se vivre de manière moins normée du point de vue des comportements de genre – mais toujours en étant capable de faire face aux réactions négatives, voire violentes, que cela peut engendrer.

« A un moment donné, tu...moi-même, moi aussi je suis passé par un truc comme ça, dans un but d'être identifié en mec, quoi. J'ai quand même pas été macho, hein. Mais...tu es cerné...comment te dire...comme quand je te disais, maintenant que tu es un mec, tu dois boire ta bière à la bouteille. Ou alors on me pose des questions, mais tu marches comme avant ? ...et alors à la fin tu es cerné par des tas de questions comme ça, débiles, qu'à la fin tu fais gaffe à tout ce que tu fais, et tu en viens à jouer un rôle, quoi. Alors que c'est pas ça du tout, quoi, tu vois. »
Emmanuel, 52 ans.

On touche ici un point important des stéréotypes véhiculés sur les transsexuel-les. Ceux-ci (MtF tout comme FtM) sont accusé-es, aussi bien par les féministes que par les psychiatres, de caricaturer les comportements de genre, de renforcer les stéréotypes, par conséquent de nuire à la lutte pour l'égalité des sexes. Et ce, parce qu'eux-mêmes s'identifieraient à des « caricatures » de femme ou d'homme. Mais un tel stéréotype évacue le contrôle social dont les trans' sont l'objet, un contrôle qui, somme toute, s'exerce sur tous les individus, mais de manière plus exacerbée sur les trans' qui ont comme « handicap » leur habitus primaire et leur anatomie. La nécessité pour eux de « faire leurs preuves », s'ils veulent être acceptés, rend plus difficile, au moins dans un premier temps, un comportement moins normé. L'étape de la performance de genre est quasiment inévitable dans une société qui pour un sexe, n'admet qu'un seul genre, et pour un genre, un seul type de comportement [Cromwell, 1999 ; 105].

3) Défaire l'amalgame sexe, genre et pratique du pouvoir

La masculinité trans', en tant qu'elle se construit à partir de et avec un habitus féminin, a également à voir avec le genre en tant que rapport de pouvoir et pratique du pouvoir⁷². Si l'habitus viril conduit, comme l'analyse Léo Thiers-Vidal, à être « *un acteur de l'oppression des femmes* », et si la socialisation virile « *constitue différentes façons d'apprendre, souvent avec plaisir et jouissance, à se construire une subjectivité, une corporalité, une sexualité qui permettent à la fois de se servir des femmes et à n'en éprouver ni gêne ni remords* » [Thiers-Vidal, 2002], alors il faut interroger ce qu'implique, à propos du sexisme, l'articulation chez les garçons trans' entre un habitus primaire féminin et une identité masculine.

Prendre conscience du sexisme

« Il n'est pas question qu'un transsexuel mâle biologique⁷³ soit féministe, il ne peut que se conformer d'une manière caricaturale aux stéréotypes sociaux pour se faire reconnaître comme femme (et vice versa). Le discours des transsexuels interrogés sur ce qu'est la masculinité ou la féminité est remarquablement pauvre et conformiste. » [Chiland, 1997 ; 66-67].

On l'a vu, les trans' subissent une pression non négligeable à « se conformer aux stéréotypes sociaux ». Cependant, une telle affirmation, que l'on retrouve souvent dans les discours psychiatriques mais aussi féministes, ne laisse pas d'interpeller : pour quelles raisons les trans' ne seraient-ils en aucun cas féministes ? Les FtM, en particulier, sont généralement considérés comme des « sociaux-traîtres » (le mot revient souvent dans les entretiens) : ils trahissent le groupe des femmes pour accéder aux privilèges masculins. Certains, pourtant, étaient engagés dans une lutte féministe avant leur transition, comme Pierre, et continuent de l'être : pour lui, c'est même le féminisme qui a permis cette transition. D'autres le deviennent avec la transition. Sur les huit garçons trans' de

⁷² Voir Colette Guillaumin, *Sexe, Race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté-Femmes, 1992.

⁷³ C'est-à-dire une femme trans', ou MtF. Colette Chiland parle au masculin là où il convient de parler au féminin.

mon enquête, sept se disent féministes ; c'est également le cas pour deux des trois femmes trans'/MtF que j'ai rencontrées. Sébastien explique qu'il n'utilise pas le mot : « *Je ne me déclare pas féministe, pourtant je pense l'être. Je pense que c'est par manque de courage. Par peur d'une étiquette supplémentaire à celle de trans...du coup j'ai choisi la neutralité.* ». Guillaume et Romain, bien qu'utilisant le terme féministe, expriment cette même difficulté : « *Quand tu te dis féministe, ça renvoie à des stéréotypes, tu vois des espèces de furies, de vieilles furies, voilà quoi. Misandres...et du coup les gens perçoivent ça de manière assez négative.* » (Romain)

Contrairement aux stéréotypes, l'approche féministe est loin d'être étrangère aux transitions, et ce, pour au moins deux raisons principales. En premier lieu, la transition est bien souvent l'occasion de prendre conscience des normes de genre : passer d'un « univers à l'autre », se retrouver en discordance entre son apparence sociale et son habitus, subir les injonctions à la masculinité (ou à la féminité), représentent une expérience singulière qui met en lumière ce qu'auparavant, ou habituellement, on ne voyait pas. Pour les garçons trans', la transition correspond à une entrée dans le groupe social dominant : pénétrer les sphères de socialisation masculine lorsque l'on a toute sa vie vécu en tant que fille ou femme consiste pour certains à un déplacement du regard, une « mise à distance », ainsi que l'exprime Pierre.

« Je crois que le fait d'avoir transitionné, ça m'a vraiment mis en lumière, de façon plus qu'évidente, que les questions de genre, elles...que la société est tellement hétéronormée, que tout est hétéronormé en fait. Disons que...enfin, ça me semblait déjà évident. Mais de le vivre dans un...dans une autre identité de genre, ça me...en fait maintenant je vois comment les garçons sont éduqués, en fait. Comment ils sont formatés, comment ils sont éduqués...bon ça peut paraître un peu naïf ce que je dis parce que j'avais évidemment conscience de ça, mais ça l'a souligné encore plus. »

Pierre.

On observe ce que Goffman appelle une « *extension de la conscience* » propre à la situation de stigmatisation qui conduit à une « *vigilance particulière, bien supérieure à celle des normaux* ». L'individu se transforme en « *critique de la scène sociale, en observateur des relations humaines* » [Goffman (1963), 2007 ; 133]. Mais dans le cas des trans' cette extension de la conscience n'est pas

uniquement due au stigmate : en effectuant une transition, ils vivent une expérience tout à fait singulière, ils passent d'un groupe social à un autre et sont (en général assez rapidement) perçus comme membres à part entière du nouveau groupe. Il est difficile de trouver des expériences similaires : changer de métier, par exemple, pour une activité située plus haut ou plus bas sur l'échelle sociale – devenir ouvrier après avoir été cadre, ou le contraire – induit certaines conséquences du même ordre (un désajustement d'habitus, un apprentissage de nouveaux codes sociaux, parfois le secret concernant ses origines, des « erreurs » dues au décalage entre l'habitus primaire et l'habitus secondaire). Toutefois, l'activité professionnelle constitue un rôle social parmi d'autres, qui peut être inactif dans certains types d'interactions, dans certaines situations de la vie sociale, alors que le genre, étant ce qui « *soutient les conceptions que se font les individus de ce qui fonde leur nature humaine authentique* » [Goffman, 2002 ; 41], est un code en vigueur dans tous les types d'interactions (au travail, à l'école, dans la famille, dans l'espace public, dans les relations sexuelles...). Il n'est donc pas possible de *cache* son genre, et, on l'a vu, lorsqu'un individu n'est pas immédiatement catégorisable en tant qu'homme ou femme, garçon ou fille, les relations sociales dysfonctionnent, suscitant rejet, malaise, violences.

On peut cependant comparer l'expérience sociale des trans' à une expérience mise en scène dans le documentaire de Renaud Le Van Kim, Stéphanie Pelletier et Adrien Soland, « *Dans la peau d'un Noir* », réalisé pour la télévision française en 2007⁷⁴. Une famille Blanche est grimée en Noirs, une famille Noire en Blancs, et la caméra les suit dans diverses situations de la vie sociale. Outre la démonstration des différences de traitements et du racisme quotidien, exacerbés par cette inversion des identités sociales, le plus intéressant dans ce documentaire tient aux réactions des protagonistes : on assiste à une « extension de la conscience », pour les uns comme pour les autres, de manière douloureuse, mais pas tout à fait de la même manière. Tous parlent de « *découverte* », « *tout change* », « *le regard est complètement différent, le comportement est différent* ». La famille Blanche, qui au début du film résiste à prendre conscience du racisme, fait l'expérience de l'empathie, en se retrouvant littéralement « dans la peau » de l'autre, en vivant

⁷⁴ Ce documentaire a été diffusé les 30 et 31 janvier 2007 sur Canal + ; on peut en visionner des extraits sur le site internet Dailymotion : <http://www.dailymotion.com>. Sur le même thème de l'immersion dans un groupe social différent, voir aussi Loïc Wacquant, *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone, 2002.

pour la première fois l'oppression du côté de l'opprimé : ils en sont « écoeurés », « dégoûtés », « se sentent minables ». La famille Noire en revanche, vit une confirmation de ce dont elle avait déjà conscience ; le maquillage et la découverte de soi en Blanc est difficile, et Romuald, le père, a d'abord une réaction de rejet : « *Il va falloir se comporter comme un Blanc* ». Pour les garçons trans', la réaction est homologue : « il va falloir se comporter comme un homme » – c'est-à-dire, adopter un habitus viril qui implique un comportement sexiste. Au terme de l'expérience, Romuald affirme préférer sa condition de Noir, même si elle suppose une oppression. Pour les garçons trans', il ne s'agit pas d'une expérience ponctuelle : ils se sentent masculins et plus à l'aise dans une apparence masculine, et pourtant, cette identité « sentie » n'est pas nécessairement en adéquation avec le comportement que l'on attend socialement d'un homme. Dans ces deux situations (celles des Noirs grimés en Blancs et celle des garçons trans'), il apparaît aux protagonistes que l'accès aux privilèges du groupe social vers lequel ils « transitionnent » implique l'oppression du groupe social dont ils sont issus. S'ils ne renoncent pas totalement à leur appartenance à ce groupe, ils ne peuvent accéder à ces privilèges. Dans le cas des garçons trans' que j'ai rencontrés, ils revendiquent au contraire leur lien au groupe des femmes, ne serait-ce que parce que cela fait partie de leur passé : ils en gardent un habitus, un vécu, des caractéristiques, même lorsqu'ils ne se sont jamais considérés femme.

Ceux qui ne se disaient pas féministes avant leur transition et qui n'évoluaient pas déjà dans un milieu militant, y sont parfois amenés précisément par le biais d'une identification qui auparavant faisait obstacle à l'engagement :

« Je pense que j'étais pas du tout féministe avant ma transition, parce que...j'aimais pas mon corps, et donc je pouvais pas aimer...enfin, aimer, je sais pas...aimer les corps qui me ressemblaient. Enfin j'irais peut-être pas jusque là mais je pouvais pas soutenir une cause qui pour moi n'avait pas de sens puisque je n'étais pas dans ce corps-là. Tu vois, tu comprends ce que je veux dire ?

- Oui je crois. Tu ne te sentais pas appartenir à ce groupe... ?

Oui, je me sentais pas appartenir à ce groupe, donc pour moi ça n'avait pas de sens de...d'être dans cette cause, mais maintenant que je ne m'identifie plus au genre F, ça tombe complètement sous le sens. Ça devient possible. Mais c'est comme plein de choses, avec la transition, deviennent possibles. »

Thomas, 22 ans.

Une seconde raison qui explique la venue au féminisme au moment de la transition est la rencontre avec le groupe d'appartenance : on l'a vu, les liens avec les pairs sont importants au moment de la transition. Aller à la rencontre d'autres trans', mais aussi de lesbiennes et de gays pour certains, c'est entrer dans une sphère militante, politisée, engagée, dans laquelle les individus sont bien souvent « initiés » au féminisme. Parfois, cela représente une rupture d'avec les milieux d'appartenance donc ils sont issus :

« Au début ça me faisait un peu peur parce que...voilà, venant d'un milieu un peu bourgeois, très hétéro, enfin, plutôt hétérocentré, quoi...et étant catapulté dans le milieu alternatif assez engagé, assez militant, je me suis demandé comment j'allais faire pour...enfin je me sentais pas exactement à ma place, et je me suis demandé comment j'allais arriver à gérer ça. »

Romain, 22 ans.

Ainsi, pour Romain, Guillaume, Thomas, Yann, Etienne, c'est la transition et la rencontre avec un milieu militant qui progressivement les engage dans une réflexion et une action féministe : ils lisent (Judith Butler, Monique Wittig, Audre Lorde, Elsa Dorlin...), participent à des manifestations, fréquentent des associations et des collectifs. Cet engagement leur permet de trouver des outils de légitimation, mais aussi de construire des attachements.

« D'abord pour moi le genre c'était quelque chose de purement relatif à la question trans. Dans ma tête. Mis à part le fait que effectivement, en tant que fille, j'a subi des...des violences et qu'effectivement ça s'inscrit dans un...dans la thématique discriminations de genre etc, pour moi le genre c'était vraiment le truc trans, et du coup je m'intéressais un peu qu'à mon nombril, et c'est que après en discutant, avec les personnes politisées, que j'ai commencé à mettre en lien genre et féminisme et que je me suis intéressé au féminisme, que ça me parlait aussi en tant que trans, parce que ...parce que si y'avait pas de discriminations de genre, y'aurait pas de problèmes de sexisme, de ...tout ça. c'est du coup, ça s'est fait petit à petit en fait. de trans à identité de genre, de genre et des discriminations de genre au féminisme, et puis après l'histoire de convergence des luttes avec le racisme, tout ça. et le bouquin d'Elsa Dorlin (rire). J'ai vraiment trouvé ça chouette. Parce que, aussi, Même si j'ai un background un peu littéraire, y'a des bouquins qui sont vraiment pas faciles d'accès, et je trouve que Elsa Dorlin elle est hyper claire, dans ce qu'elle explique et tout, et du coup mon parcours, et les quelques connaissances que j'avais m'ont suffi à saisir ce qu'elle dit. Et voilà. Ça a vraiment fait sens. »

Romain, 22 ans.

Certains en viennent à consacrer le plus clair de leur temps et de leur activité au militantisme, comme Emmanuel, Thomas et Pierre : leur sphère de socialisation correspond à cette activité.

« Lorsque le but ultime est d'ôter le stigmate de la différence, l'individu qui lutte pour ce faire finit souvent par s'apercevoir que sa propre vie s'en trouve politisée à tel point qu'elle s'écarte encore plus de l'existence normale qu'il s'est vu refusé à l'origine – même s'il reste vrai que ses efforts profiteront largement à la génération suivante, mieux acceptée grâce à lui. » [Goffman, 2007 ; 136].

Pierre s'inquiète de cette situation qui l'épargne des contacts mixtes, mais auxquels il ne peut se soustraire en permanence, notamment en ce qui concerne la vie professionnelle :

« Ma stratégie, c'est aussi parce que...j'ai vachement de mal à me retrouver dans des milieux super hétéronormés, alors ma stratégie c'est d'essayer de trouver des endroits qui sont un peu plus safe pour travailler, quoi. (...) pour la suite je dirais pas que ça m'inquiète, mais...ça m'inquiète pas en soi mais je pense qu'il va falloir que je trouve des stratégies, et que je me blinde aussi, parce que c'est vrai que...se retrouver tout le temps dans des endroits où t'es safe, à un moment c'est vrai que...moi je me suis retrouvé assez désemparé, et assez...je me dis, ouais, c'est assez violent, à un moment de revivre ces trucs-là...je trouve ça un peu costaud, quoi. »

Pour les huit garçons trans' interrogés, la transition constitue donc une expérience sociologique qui modifie leur regard sur le monde social. Là encore, on ne saurait en tirer de conclusions plus vastes : il est tout à fait envisageable que cela ne se passe pas ainsi pour toutes les transitions. Dans ces cas, la rencontre avec le milieu militant a permis manifestement de nourrir cette prise de conscience, de l'entretenir et de l'étayer par des arguments, des concepts – notamment par des lectures. D'autre part, je l'ai dit, certains d'entre eux étaient déjà investis dans le militantisme féministe, ou fréquentaient des groupes lesbiens non-mixtes et un milieu homosexuel (soirées, bars, associations). Thomas ne s'intéressait pas à la question avant sa transition, mais sa mère était elle-même féministe et a participé au MLF : il est probable que cela ait également contribué à son propre engagement. Il est donc possible de comprendre, d'après les trajectoires de ces individus, que la transition n'est pas le seul élément qui les amène au

militantisme : il s'agirait plutôt d'un facteur, certes important, mais à relier à d'autres données.

« Quand je serai un garçon, je serai un peu mieux que celui-là »

Cette prise de conscience du sexisme et des normes de genre qui apparaît ou se renforce avec la transition a des conséquences sur la manière dont les garçons trans'/FtM vont construire leur identité masculine. Léo Thiers-Vidal a analysé les liens entre féminisme et identité masculine, et les conditions auxquels les hommes peuvent s'engager de manière efficace dans le féminisme : la subjectivité masculine étant construite par et pour l'oppression et la domination des femmes, les hommes ne peuvent devenir féministes qu'à condition de « *transformer radicalement [cette] subjectivité* » et de « *briser le lien avec le groupe des hommes* ». « *Le fait de vivre dans une position sociale oppressive structure la façon d'être au monde* » [Thiers-Vidal, 2002] : il faut donc opérer un décentrement, qui n'est pas une tâche facile et qui rappelle le travail de transformation de l'habitus que l'on a pu observer en ce qui concerne les garçons trans'. Mais pour ces derniers, le lien entre féminisme ou anti-sexisme et identité masculine s'effectue différemment et a des conséquences spécifiques : contrairement aux hommes « biologiques », ils n'ont pas été éduqués comme des garçons et n'ont donc pas à transformer une subjectivité masculine qu'ils n'ont jamais eue. Cependant, ils ont, plus que n'importe quel autre homme, à faire la preuve de leur *capacité* à « être un homme ». De plus, ils ont à se protéger d'éventuelles discriminations et violences transphobes, donc à user du faux-semblant dans un certain nombre de situations. Lorsque ces deux dimensions croisent la conscience féministe et la volonté de rester fidèle à ses convictions (qu'elles soient nouvelles ou anciennes), les choses se compliquent. Les garçons trans' que j'ai rencontrés se trouvaient dans une difficulté à concilier à la fois une identité masculine en construction nécessitant la validation par autrui, et la crainte de devenir « un macho » et de passer du côté de l'opresseur.

« Je fais gaffe à pas...à pas être pris pour un sale pervers, un sale macho, un sale con, un...c'est des trucs que je dois apprendre, quoi. Les gens réagissent...les gens réagissent autrement par rapport à toi, et toi, tu adaptes, évidemment tes réactions. ...Là je suis toujours en transition donc je vais certainement évoluer là-

dedans, mais j'ai très peur d'avoir des attitudes macho. Et c'est pas...j'ai vraiment un flip de ça. Mais ça va me passer, hein. C'est l'enfer ! parce que...oui, j'ai eu un passé, en étant perçu comme femme, j'ai vécu le sexisme. Et ça un pédé, par exemple, non, même un pédé féministe, il a pas vécu ça.»
Emmanuel, 52 ans.

Cette construction identitaire est délicate puisqu'elle implique alors de se déprendre en partie de son habitus féminin, mais pas complètement, tout en évitant d'incorporer un habitus viril. Pierre, par exemple, lorsqu'il entend des blagues sexistes au cours d'une conversation, s'interdit de réagir, alors qu'il le faisait du temps où il était perçu comme femme : il craint à la fois d'être discrédité en tant qu'homme par les autres hommes, et d'être considéré comme paternaliste par les femmes. Il se contente de ne pas participer, de ne pas rire : mais cette situation ne lui convient pas.

« Je suis super emmerdé quand les gens ne savent pas que je suis trans. Parce que je me retrouve dans des situations où...quand t'es féministe, disons quand j'étais une fille féministe, j'avais des armes pour taper du poing sur la table. Et maintenant...en fait c'est vachement plus compliqué. Bon, sans que ce soit...en fait c'est vachement plus compliqué parce que soit tu...soit tu dis...soit tu tapes du poing sur la table et y'a un moment après, si tu sens que t'es en confiance, tu dis que t'es trans, et forcément là on rentre dans la représentation « aaah ben c'est pour ça...c'est pour ça que .. »...je sais pas, c'est...ouais, le « c'est pour ça que ». « C'est pour ça que le sexisme ça te dérange, parce que t'as été une fille ». Forcément on rentre dans ce stéréotype-là, quoi. »
Pierre, 30 ans.

Thomas exprime la même chose à propos de la peur d'être perçu comme paternaliste :

« Comme je transitionne, je dois faire attention de ne pas réitérer des carcans. Je peux pas m'enfermer dans une espèce de schéma d'homme tout puissant, qui laisse sa femme à la maison...Par exemple moi ma copine je l'appelle pas ma femme, quoi, parce que c'est pas ma possession. Y'a des choses qui me paraissent évidentes, qui le sont pas forcément pour d'autres personnes. Mais c'est plus à moi de prendre la place de...c'est-à-dire, si un homme accoste des nanas avec qui je suis dans la rue, c'est pas moi qui vais répondre, c'est elles qui vont répondre. Parce qu'elles ont la place de répondre « vas te faire foutre, tu m'emmerdes », ou, je sais pas. Enfin je suis pas là pour être paternaliste, même si je suis H, tu vois. »

Les réactions contre le sexisme et la misogynie ne sont plus possibles de la même manière : il est difficile de démêler, dans le retrait qu'opèrent ces garçons trans' au moment de la transition, la crainte d'être perçu comme paternaliste et la volonté de ne pas être considéré comme « pédé », comme trans', ou tout simplement comme femme. Cependant la nécessité d'adapter son comportement est réelle, il n'est plus possible de se comporter comme on le faisait en tant que femme :

« Je change pas de personnalité, je reste féministe, je serai toujours féministe. ...il y a des gestes, les mêmes gestes, que...enfin j'ai eu une claque dans la gueule parce que ...des gestes que j'avais, quand j'étais identifié comme nana, s'il y a quelqu'un qui est fatigué, qui arrive, je vais lui chercher une chaise. Bon. J'ai fait ça à une femme, mais je me suis fait descendre, traiter de macho, et tout, ça m'a super traumatisé. Ouais bon...je trouve ça un peu too much, quoi, tu vois ? ça aurait été un mec fatigué, vraiment, j'aurais fait la même chose. Bon y'a des moments où...et en plus je peux comprendre la réaction...je comprends très bien la réaction contre la galanterie, tu vois. Y'a des moments où je me sens heu... je deviens parano, quoi (rire). »

Emmanuel, 52 ans.

Les garçons trans' sont alors confrontés à la nécessité de trouver des outils, des codes de conduite qui leur permettent à la fois de continuer à lutter contre le sexisme, sans être perçu comme paternaliste (c'est-à-dire sans reconduire des formes de domination), et tout en étant reconnu dans leur identité masculine. Ceux que j'ai rencontrés avaient effectué leur transition depuis peu, et exprimaient pour la plupart un désarroi, une recherche en ce sens :

« En fait je me sens moins armé maintenant en tant que trans, et en étant féministe, dans le sens où...où...dans le sens où quand je voyais une embrouille dans la rue, un mec qui faisait chier une meuf, qu'il y avait une espèce de tension sur un truc de sexisme, c'était...pour moi c'était évident, d'aller dans un truc de solidarité avec la nana...alors que maintenant je suis complètement désemparé, parce que j'ai pas envie de rentrer dans un truc de...enfin du coup c'est vraiment un truc d'avoir le cul entre deux chaises, c'est horrible, de pas entrer dans...de ne pas aller, en tant que sauveur...ou, enfin, de ne pas se retrouver dans une position que moi je déteste. »

Pierre, 30 ans.

De même que les garçons trans', on l'a vu, se trouvent propulsés dans un espace vide de définition, ils sont confrontés également à une absence de codes de comportements qui leur permette d'associer habitus féminin, conscience du sexisme et identité masculine. Cette « *incohérence* », comme l'appelle Noble [2004 ; 12], limite l'action. Le genre apparaît comme n'étant pas seulement une opération de distinction des individus en catégories ou groupes distincts, mais une « *façon première de signifier des rapports de pouvoir* » [Scott, 1988 ; 144]. Lorsqu'il y a transgression des frontières de genre, ces rapports de pouvoir sont reconfigurés. Pour analyser ces transitions, il faut donc pouvoir penser séparément non seulement sexe et genre, mais sexe, genre et pouvoir, et défaire l'amalgame qui les fait tenir ensemble pour le sens commun.

4) Reconfigurer la masculinité

Si l'on suit Léo Thiers-Vidal, les garçons trans' féministes tentent d'associer l'incompatible : l'engagement féministe ne serait possible qu'au prix d'un renoncement à l'identité masculine. En effet, par « masculinité », Thiers-Vidal entend « *un nombre de pratiques – produisant une façon d'être au monde et une vision du monde – structurées par le masculinisme, fondées sur et rendant possible l'oppression des femmes* » [2002]. Autrement dit, lorsqu'on est socialement perçu en tant qu'homme, avoir un engagement féministe implique de prendre le risque de n'être pas perçu comme un « vrai homme » par les autres hommes : de « *briser le lien avec le groupe des hommes* ». Dans la mesure où la sociabilité virile fonde l'oppression des hommes sur les femmes, être féministe pour un homme impliquerait de sortir de la « maison des hommes » ; ou, pour les garçons trans', de ne pas y entrer.

Refuser d'entrer dans la maison des hommes

On l'a vu, les garçons trans' rencontrés se distinguent des hommes « bios ». Certains d'entre eux ne s'identifient pas à une identité de garçon ou d'homme, mais à une identité androgyne, entre deux, ou simplement trans', comme Romain,

par exemple, qui utilise pour se définir le terme FtU⁷⁵. Ils sont perçus comme des garçons et des hommes mais estiment ne pas en être, ou tout au moins être des hommes différents, des hommes trans'. J'ai été frappé dans les entretiens et les questionnaires du fait que la grande majorité d'entre eux parlent de *garçons trans'*, pour eux-mêmes et pour les autres trans' FtM, ou de transboys, mais utilisent très rarement le mot « homme », alors qu'ils parlent de *femmes trans'* pour désigner les trans' MtF. On peut interpréter cela par l'âge des enquêtés : seul Emmanuel a plus de 30 ans au moment de l'entretien, et il est le seul à utiliser le mot homme ; tous les autres ont entre 20 et 30 ans, et s'estiment peut-être trop jeunes pour se considérer hommes. C'est ce qu'explique Romain (22 ans), mais l'âge n'est cependant pas la seule raison de l'usage qu'il fait de ces mots :

« J'ai toujours eu du mal à me définir en tant qu'homme trans', ce mot homme...qui déjà fait vachement adulte, alors que pour moi je suis encore un peu un gamin...mais enfin voilà, je...ça me parle pas tellement. Je me suis rendu compte que je me plaisais vraiment plus dans quelque chose de plus ambigu. »

Si Romain ne se considère pas non plus comme un garçon, il utilise cependant ce mot pour se définir : « garçon » semble avoir un sens différent d' « homme », et désigne quelque chose de plus fluide au niveau du genre et du comportement de genre. Les termes les plus fréquents sont donc *boy* et *garçon*, associés à *trans'*. On peut y lire une influence des théories *queer* américaines, et de la réappropriation de la masculinité effectuée par les lesbiennes *butch* : Jean Bobby Noble, dans un ouvrage sur l'engagement féministe des trans' FtM, théorise l'usage du mot *boy*, en tant qu' « *identité de genre qui résiste à la masculinité adulte* » [Noble, 2006 ; 112]. En même temps, on peut y voir une manière d'infantilisation, qui rappelle cet « échec de masculinité » constitutif de la masculinité trans'. Toutefois cette dimension, à première vue péjorative, tend à être valorisée dans les discours, par un recours au stigmatisme comme acte politique. Pour les enquêtés cependant, la dimension trans' de leur identité est incontournable :

« Pour faire simple je dis que je suis trans...après je pense que par exemple, le terme boy, qui est parfois utilisé dans la communauté lesbienne, je me dis qu'il me concerne aussi. Parce que finalement je pourrais être un boy. Mais en même temps je suis trans aussi. La question de...la question d'avoir transitionné elle est pas

⁷⁵ Female-to-unknown, qui signifie femme-vers-genre inconnu.

*forcément présente chez quelqu'un qui va se définir boy...qui, je sais pas, aura pas pris d'hormones...mon identité elle est un peu ailleurs aussi. Du coup j'ai l'impression que trans, c'est...si je trouve pas de terme, c'est celui-là qui pourrait le mieux me correspondre. Parce que finalement...finalement c'est vrai que c'est une espèce d'état assez étrange, dans une société straight, de pas savoir...de pas se retrouver ni d'un côté, ni de l'autre, alors que de toute façon tout fait...tout oblige à faire en sorte que tu te retrouves ou d'un côté, ou de l'autre, quoi. »
Pierre, 30 ans.*

Thomas se définit comme « femmyboy » : une identité qui n'est ni celle d'un homme ni celle d'une femme.

« On m'a déjà demandé, sur des forums, on se demandait, c'est quoi être un homme, tu vois ? C'est quoi pour toi être un homme ou être un garçon. Moi je disais, mais pour moi c'est ...c'est pas un truc biologique, ou psychologique, de manière de voir les choses, c'est plus une couleur, un truc...un ressenti, enfin tu vois. C'est comme la théorie du mauvais esprit dans le mauvais corps, je suis pas hyper pour ça, tu vois. C'est plus un ressenti, de...de mon corps, et ma manière de fonctionner, ma manière d'interagir avec les gens, je la perçois beaucoup plus masculine.. que d'autres personnes. Alors que je connais des butchs masculines, très masculines, qui...qui, elles, sont masculines, mais qui sont filles, qui disent qu'elles sont filles. Mais après...après c'est un éternel débat, c'est quoi la différence entre un homme et une femme, c'est...hyper compliqué. Donc c'est pour ça que je dis plus le mot sensibilité, mais qui est une sensibilité qui peut avoir un panel de choses...un mec et une nana peuvent avoir un panel complètement différent de sensibilité, mais moi je me sens plus dans le panel homme que dans le panel femme. Je sais pas, je préfère expliquer ça comme ça, que oui, les hommes et les femmes sont complètement différents...non, c'est pas vrai. Y'a pas de différences...au niveau du cerveau, y'a pas de différences, c'est juste au niveau des hormones et du corps qui change, pour moi. Mais ...ouais. Moi je me ressens plus dans ce panel-là, et puis voilà. Si je te faisais un schéma, je dirais, le panel homme/femme, à un moment il se rejoint, tu vois, comme un éventail. Je verrais ça comme ça, ils peuvent se rejoindre, et moi je me sentirais...c'est hyper compliqué, parce que moi je me sens hyper femmy, donc les fems seraient là, et pourtant moi je serais dans le panel homme, mais finalement ça se rejoint.

- Tu te sens proche du panel F ... ?

Oui parce que j'ai un truc tu vois comme je te disais, femmy, c'est mon petit féminisme, tu vois. J'oublie pas que j'ai eu un passé de femme. Et, ouais...j'ai une éducation, j'ai une culture...qui a été faite pour les filles, pas forcément de mes parents, mais par la société qui m'entoure j'ai été éduqué comme une fille. Alors, ouais, femmyboy, parce que machoboy ça me convient pas. Voilà, on m'a pas appris à faire de la mécanique et à traiter les femmes comme des connasses. Voilà. Femmyboy (rire)...bon alors c'est totalement nouveau, hein ! (rire). »

D'une manière générale, la volonté de conserver et même de cultiver une fraction de son habitus féminin, de ne pas renoncer à ce passé de fille ou de femme, est explicite dans les discours : ce qui fait dire à Romain que le féminisme est pour lui une « *obligation naturelle* ».

« Ne serait-ce que, voilà, les personnes avec qui je sors, malgré...je veux dire même en tant que mec trans, quand je sors avec un mec pédé, de l'extérieur c'est sensé être une relation pédé, même si après c'est un petit peu différent...je me retrouve en fait avec des mecs bios dans une position où voilà, où c'est moi qui fait tout le travail, le travail émotionnel, le travail de prise en charge de plein de trucs dans le couple, et tout, où y'a un rapport de force et aussi un partage du travail vraiment inégal, et ben même si je suis un mec trans ça m'arrive aussi. Donc ça me concerne aussi. Et c'est un truc que je vis je pense de manière hyper similaire. Assez similaire. De la même manière, et que je vivais déjà en tant que fille avec les mecs hétéros, et que j'ai retrouvé en tant que trans avec des mecs pédés. »

Pour autant il ne souhaite pas se débarrasser de certaines caractéristiques « féminines », ou qu'il attribue en tout cas à son éducation :

« J'ai pas envie...par exemple sur le truc archétypal de prendre soin des autres, j'ai pas envie de faire de la rétention émotionnelle comme certains mecs bios peuvent le faire. J'ai pas envie de...enfin en tant que garçon trans j'ai pas envie de ressembler à ça et en tant qu'individu j'ai pas envie non plus. Voilà, j'ai pas besoin de faire de la rétention émotionnelle pour me sentir viril et en tant que personne j'ai pas envie de priver la personne avec qui je suis de...de mes soins, ou je ne sais quoi. Je veux juste que ce soit réciproque. »

On peut supposer que l'habitus féminin ne disparaît jamais totalement, que l'individu en soit conscient ou non. « *Mes petits frères, qui commencent pourtant à être assez âgés, quand je suis chez moi, c'est moi qui mets la table, moi qui dessert la table, eux ils le font pas. Donc j'imagine quand je suis pas chez moi ça doit être ma mère.* », relate Thomas. Cependant, pour vérifier cette hypothèse, une enquête plus large auprès de garçons trans' ayant effectué leur transition depuis plus longtemps serait, là aussi, nécessaire. On retrouve la nécessité de l'invention d'un langage pour se dire, puisque le « trans' » n'existe pas dans le vocabulaire. Ce langage présente des frontières floues et tente de décrire un espace à la fois distinct et proche de la masculinité « ordinaire ». La masculinité trans' n'est pas, en ce sens, radicalement différente de la masculinité des hommes (bios), encore

moins opposée à celle-ci, mais en relation avec elle, tout comme elle est en relation avec la féminité.

Incohérence et invention de soi

Les identités de ces garçons trans⁷/FtM sont donc basées sur une « incohérence », sur la conciliation de ce qui semble inconciliable : un habitus féminin, un passé de fille ou de femme auquel on ne veut pas renoncer totalement, un engagement féministe ou une conscience du sexisme, une identité sociale masculine, une volonté d'être reconnu et accepté en tant que membre du groupe des hommes sans pour autant devenir sexiste. Ils deviennent socialement des hommes, mais des hommes ayant, pour un bon nombre d'entre eux, un passé de féministe ou de lesbienne féministe, des hommes ayant vécu le sexisme. C'est ce refus de renoncer à leur passé qui leur fait prendre le risque de l'incohérence, selon Jean Bobby Noble. Mais pour ce dernier cette incohérence est précisément une « *stratégie de résistance* » [2006 ; 12] aux normes de genre et à la domination masculine. De fait, ils s'interrogent sur la masculinité, on l'a vu, sur leur comportement social, amoureux, sexuel, familial, pour parvenir à la conclusion qu'ils ne sont pas des hommes au sens normatif du terme : la transition leur fait « *prendre conscience du décalage entre [leur] identité et l'identité d'un garçon bio* » (Pierre). Ils sont amenés à repenser les termes par lesquels ils se définissent :

« Je ne me dis pas hétérosexuel parce que je pense que je n'aime pas les femmes comme un homme aime une femme...ou comme un homme est supposé aimer une femme. Je me sens très proche des femmes à tel point que parfois j'ai l'impression de pouvoir aimer comme une femme aime une femme...ou même comme une femme aime un homme. »

Etienne, 29 ans.

Cependant ils peuvent se trouver alors dans un espace vide de définition, impensé, sans référents et sans supports d'identification.

« De me retrouver dans une identité masculine, et du coup être identifié comme faisant partie de cette classe-là, ça me renvoie à un truc de...de, ben non, en fait, moi j'en fais pas partie, j'ai pas envie d'en faire partie, quoi. Après, en transitionnant, j'ai jamais eu un truc de « je vais être un homme », « je vais faire partie de la classe des mecs », etc. Du coup ça me renvoie à, ben non j'ai pas envie

d'en faire partie et c'est vrai que finalement, comment tu t'extraies à un moment de...de plus être identifié comme fille, plus être une fille etc...quel autre espace tu as, quoi ? et ça, enfin moi disons en tant que garçon trans c'est un truc qui m'a...qui m'est vraiment difficile. Quel espace tu as...enfin moi j'ai vraiment ...ma conclusion c'est vraiment que...ben que j'en ai pas, et que c'est à moi de le créer, cet espace-là. Et ça...disons moi j'ai l'impression qu'on a pas d'espace, moi j'ai l'impression de pas avoir d'espace. »

Pierre, 30 ans.

Le féminisme perd ses repères

On voit donc à quel point la question de la « trahison » à l'égard de la classe des femmes et l'image du « social-traître » si souvent appliqué aux trans' FtM nécessitent d'être repensées. A l'inverse, ces transitions et la manière dont ces individus construisent des identités non-conventionnelles impliquent de re-saisir le féminisme. Pour Cromwell, la question trans' FtM concerne directement le féminisme, ne serait-ce que parce que les trans' FtM, nés avec un sexe féminin, éduqués et socialisés en tant que fille, subissent eux aussi la domination masculine, dans l'espace public, dans la recherche, etc. Mais plus encore, leur engagement féministe (en précisant encore une fois que je ne parle que des cas étudiés : tous les garçons trans'/FtM ne se disent pas féministes ni ne sont engagés dans cette cause) interroge à la fois les concepts et les pratiques du mouvement féministe. La question de la non-mixité, dont les militants trans' que j'ai rencontrés se sont emparé, est reconfigurée par les transitions : quel est le fondement de la non-mixité féministe ? Le sexe ou le genre ? Pierre explique avoir été exclu, en tant que trans', de groupes non-mixtes lesbiens, et est interpellé en ces termes par une participante qui affirme : « *Ce qu'on a en commun dans ce groupe c'est le 2 sur notre carte vitale* ». Pourtant Pierre a lui aussi un 2 sur sa carte vitale, comme la majorité des garçons trans'. A l'inverse, Thomas s'est vu accepté dans un groupe similaire, mais à la condition que l'on parle de lui au féminin et qu'on le considère comme femme. Plus généralement, les garçons trans' déplorent de ne pas entendre parler d'eux dans les ouvrages et les théories féministes : on l'a vu, c'est à l'occasion de voyages à l'étranger, aux Etats-Unis et en Allemagne, que Pierre et Etienne ont trouvé d'autres références, d'autres concepts, d'autres outils qui leur ont permis à la fois de se penser eux-même et de

penser leur militantisme. Pour Romain, ce fut grâce à Internet, en dialoguant avec des personnes trans' anglophones.

« Moi l'impasse que je voyais et qui pour moi était flagrante, c'est...de travailler exclusivement sur la dichotomie hommes/femmes tout le temps en fait. Et justement, de pas...de pas réfléchir, et de pas ...parce que déjà, le fait de travailler, pour moi, sur la dichotomie hommes/femmes, déjà je trouvais ...enfin je commençais à me poser la question de...OK, hommes, femmes, mais est-ce que toutes les lesbiennes se considèrent comme des femmes?...peut-être commencer à...à faire rentrer des...finalement, à casser le gros schéma hommes/femmes, quoi. Et aussi l'idée que...y'a des personnes qui se considèrent ni hommes ni femmes, dans leur identité trans, dans leurs...en fait le fait de squeezer, à un moment, tout ce qui n'est pas...tout ce qui rentre pas dans les schéma hommes/femmes, et évidemment que c'est important de réfléchir aux rapports sociaux de sexe de cette façon là, etc, mais j'avais l'impression qu'il y avait aussi...j'avais l'impression qu'il y avait un oubli du fait que...que c'est ça, mais c'est aussi autre chose, c'est aussi plus complexe que ça. et du coup j'avais l'impression que cette question qui est plus complexe (...). En fait au bout d'un moment j'avais l'impression qu'on ne parlait que des rapports sociaux de sexe hétérosexuels et que...il y a un moment où je me suis dit, c'est pas si simple. »

Pierre, 30 ans.

Les discours et les pratiques des trans' FtM mettent en question ce que Judith Butler problématisait en 1990 dans *Gender Trouble*, à savoir le fondement identitaire du féminisme, basé sur un sujet-femme universel : un fondement qui maintient et reproduit l'amalgame, la superposition ou le continuum sexe/genre/hétérosexualité.

Alors que pour le sens commun et dans une large mesure, pour la psychanalyse, les garçons trans' effectueraient une transition dans le but d'accéder aux privilèges masculins – et par conséquent « trahiraient » la solidarité féminine –, on voit à quel point cet accès est beaucoup plus complexe. Si les garçons trans' « passent », d'un point de vue physique, relativement rapidement, et à ce titre risquent moins longtemps la violence transphobe dans l'espace public, en revanche, ils ne peuvent être considérés socialement comme de « vrais » hommes qu'au prix d'un renoncement à l'habitus féminin et à leur conscience du sexisme (laquelle peut bien entendu être variable). Ces constats me conduisent à faire l'hypothèse selon laquelle l'apprentissage « réussi », selon le sens commun, de la masculinité (donc de la capacité à renoncer à l'habitus féminin) est fonction du degré de conscience du sexisme et des rapports sociaux de sexe. Ces transitions soulignent la construction relationnelle des habitus de genre dont parle Bourdieu : être un homme, c'est d'abord *ne pas être une femme* – ou *ne plus* être une femme, à tous points de vue, aux yeux des autres. Mais cette construction relationnelle est également basée sur un rapport de domination : être un homme, c'est dominer les femmes, ou tout au moins ne pas remettre en question cette domination (donc laisser supposer qu'on la cautionne et qu'on y participe). En ce sens, la capacité à « être un homme » (à être perçu comme tel) dépend de la capacité à adopter les codes masculins de la reconnaissance entre hommes. Autrement dit, ce sont les hommes qui attestent de la réussite du « vrai » homme.

On voit que l'accès à la masculinité ne va pas de soi pour les garçons trans', et il faut croiser plusieurs facteurs pour en comprendre les raisons. Tout d'abord, la persistance de l'habitus primaire (féminin) joue un rôle non négligeable dans la construction de l'identité à partir de la transition. Ils ne sont pas préparés, notamment, à composer avec la violence de l'homosociabilité masculine, et préfèrent s'en exclure – une violence qui comporte pour eux le risque d'être « démasqués » en tant que trans'. Les discours psychanalytiques et psychiatriques, l'invisibilité des trans' FtM dans l'espace public, les médias et la recherche, ont également une influence sur la perception de soi des garçons trans'. Le discours de *l'impossible accès au masculin* dont j'ai parlé précédemment implique une censure de la part de ces garçons. On le voit lorsqu'ils évoquent leurs expériences en groupes non-mixtes masculins, où ils craignent d'être perçus comme des filles ou comme des « pédés », donc de « faux hommes », s'ils expriment leur opinion

sur le sexisme, ou tout simplement une empathie envers les femmes. D'autre part, l'accès au masculin a des coûts qu'ils ne sont pas tous prêts à payer, dans la mesure où ils se trouveraient alors en porte-à-faux avec eux-mêmes.

Les garçons trans' qui ont participé à cette enquête se distinguent tous des hommes (« biologiques ») et ne se considèrent pas comme appartenant au groupe social formé par ces derniers. Ceci est perceptible dans leur discours, dans la manière dont ils se définissent et dont ils parlent des hommes, mais aussi à travers leurs milieux d'appartenance et leurs sphères de socialisation, dont les hommes hétérosexuels, et parfois également les hommes homosexuels, sont exclus. On peut interpréter comme une stratégie de résistance la revendication du terme trans', qui les place dans un autre espace social n'étant ni celui des hommes, ni celui des femmes, mais qui les confine, encore aujourd'hui, à l'invisibilité. Ils usent donc majoritairement du faux-semblant, se présentant comme garçons ou hommes lors de contact mixtes, mais se définissant trans' pour eux-mêmes, pour leurs pairs et pour leur entourage.

TROISIEME PARTIE :

EFFETS SOCIAUX, POLITIQUES ET COGNITIFS DES TRANSITIONS

« La transgression symbolique d'une frontière sociale a par soi un effet libérateur parce qu'elle fait advenir pratiquement l'impensable. Mais elle n'est elle-même pensable, et symboliquement efficiente, au lieu d'être simplement rejetée comme un scandale (...) que si certaines conditions objectives sont remplies. Pour qu'un discours ou une action (...) visant à remettre en question les structures objectives ait une chance d'être reconnu comme légitime (...) et d'exercer un effet d'exemplarité, il faut que les structures ainsi contestées soient elles-mêmes dans un état d'incertitude et de crise propre à favoriser l'incertitude à leur propos et la prise de conscience de critique de leur arbitraire et de leur fragilité. »

Pierre Bourdieu [1997 ; 279].

Bien que l'on ne dispose pas de statistiques permettant d'établir combien d'individus vivent dans un genre différent de celui auxquels ils ont été assignés, on peut supposer que ce phénomène reste marginal et concerne une partie relativement restreinte de la population. Dans la mesure où la majorité des trans' est socialement invisible (parce qu'ils *passent*), quelles peuvent bien être les conséquences sociales, cognitives, politiques de leur existence ? Lorsqu'ils sont visibles en tant que trans', ils et elles risquent la violence, le chômage, la désocialisation. Le militantisme trans' est en France un phénomène récent et encore peu développé. Pourtant, depuis une dizaine d'années environ, on observe des évolutions, en particulier du côté des FtM : ils accèdent peu à peu à des formes de visibilité, dans les médias notamment⁷⁶, ils entrent en relation les uns avec les autres par le biais d'Internet, ils investissent le monde associatif. Ces évolutions posent la question du contexte actuel qui permet cette émergence de la visibilité et du militantisme des trans' FtM, et dont on peut d'ores et déjà percevoir et analyser les effets. Il s'agit de montrer, à l'instar de Judith Butler, que ce qui se situe en marge de la société est à la fois ce qui est produit par la société et ce qui contribue à la transformer – à la subvertir [Butler, 2005].

⁷⁶ Le film de Kimberley Pierce, *Boy's don't cry*, diffusé en France en 1999, et la présence d'Erwan dans l'émission télévisée *Secret Story*, en 2007, sont des éléments notables de cette visibilité émergente.

A – VERS LA VISIBILITE

« Si nous pouvons entendre désormais le discours de Judith Butler, c'est peut-être qu'elle dit ce qui est en train de se passer dans nos sociétés. (...) Si la pensée de Judith Butler introduit un grain de sable dans la mécanique du genre, le bruit qu'il provoque n'est-il pas d'autant plus fort et grinçant que peut-être la machine est déjà en train de s'enrayer ? » [Eric Fassin, in Butler, 2005 ; 18-19]

C'est dans ces termes qu'Eric Fassin conclut la préface de l'édition française de *Gender Trouble*⁷⁷ de Judith Butler : un ouvrage traduit en français quinze ans après sa publication américaine, et qui suscita de nombreuses polémiques tant à l'université que dans les milieux féministes. Selon Jérôme Vidal, qui analyse ces polémiques, la traduction de *Gender Trouble* s'inscrit dans un contexte socio-politique français qui voit émerger peu à peu une remise en question de la naturalité du sexe et du genre⁷⁸. Les questions sexuelles entrent dans les recherches universitaires, notamment avec les séminaires et travaux de Didier Eribon, Françoise Gaspard⁷⁹, Eric Fassin, Michel Feher, Marie-Hélène Bourcier, qui contribuèrent à faire connaître en France les travaux américains sur les questions de genre et de sexualités (Judith Butler, Gayle Rubin, Teresa De Lauretis, Eve Kosofsky Sedgwick...), montrant ainsi l'enjeu, pour la recherche française, de la réappropriation de concepts et d'outils d'analyse conçus par les théoricien-nes du *queer*⁸⁰. D'autre part les débats sur le Pacte Civil de Solidarité (PACS) et l'ouverture du droit au mariage et à l'adoption aux couples de même

⁷⁷ Titre original : *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990.

⁷⁸ Jérôme Vidal, « A propos du féminisme. Judith Butler en France : trouble dans la réception », *Mouvements*, 5/6, n°47-48, 2006, p. 229-239.

⁷⁹ Françoise Gaspard et Didier Eribon dirigèrent de 1998 à 2004 un séminaire de recherche intitulé « Sociologie des homosexualités » à l'EHESS, qui a contribué sans conteste au développement des études gays et lesbiennes en France. Ce séminaire a donné lieu à une publication, sous la direction de Bruno Perreau : *Le Choix de l'homosexualité*, Paris, EPEL, 2007.

⁸⁰ Le mot *queer* est l'équivalent anglais de l'insulte *pédé* ; il signifie plus largement *bizarre, tordu*, et s'oppose à *straight* (*droit*, à la fois au sens de *rectiligne* et de *droiture d'esprit, honnêteté*) utilisé dans le langage familier pour désigner une personne hétérosexuelle. « Queer » est repris dès les années 1980 par des militants homosexuels, transgenres et transsexuels américains dans une démarche de réappropriation politique du stigmat. Teresa De Lauretis, en 1991, est la première à utiliser ce terme pour qualifier les théories qu'elle met en œuvre et qui consistent en l'étude critique des processus de construction identitaire autour des questions sexuelles (« Queer Theory, Lesbian and Gay Studies : An Introduction », *A Journal of Feminist Cultural Studies*, 3/2, été 1991, p. 3-18).

sexe ont fait advenir la question homosexuelle comme sujet public et politique et fissuré la norme voulue naturelle de l'hétérosexualité. Il faut ajouter que le développement du mouvement homosexuel, les marches des fiertés LGBT, le mouvement Act Up contre le SIDA ont également contribué à cette mise en crise du *système sexe/genre* fondé sur l'hétérosexualité obligatoire [Gayle Rubin, citée par Chetcuti, in Perreau, 2007 ; 98].

Ce contexte, qui permit la traduction et la réception (certes controversée) des travaux de Butler, est aussi celui qui voit émerger dans le même temps les revendications trans'. La théorisation butlérienne du genre a fourni aux militants des supports de légitimation et des concepts nécessaires à la construction d'une critique politique de la situation sociale des trans', en conceptualisant un constructivisme radical qui fait éclater « *l'ordre obligatoire* » du sexe, du genre, et de la sexualité, et l'idée selon laquelle « *la construction des « hommes » porte exclusivement sur des corps masculins et les corps féminins se traduisent en « femmes »* » : « *rien ne nous autorise à penser que les genres devraient s'en tenir au nombre de deux* » [Butler, 2005 ; 67].

1) La mise en crise de la binarité de genre

Toutefois, cela ne saurait suffire à expliquer le développement récent de la visibilité des trans' FtM : développement du réseau Internet dont j'ai précédemment parlé, visibilité médiatique, apparition de célébrités FtM. Le quotidien *Libération* a consacré dernièrement sa rubrique « Portrait » à Buck Angel, FtM star du cinéma pornographique américain⁸¹. Plusieurs auteur-es, aux Etats-Unis et en France, ont retracé les différents moments d'une progressive déstabilisation des catégories de sexe et de genre, inscrivant les évolutions actuelles dans une histoire sociale, politique et intellectuelle. Jean Bobby Noble, dans *Masculinities without men ?*⁸², analyse une mise en crise progressive des catégories de genre en Occident tout au long du XX^{ème} siècle. Se fondant sur une conception foucauldienne du pouvoir, il montre que c'est une volonté de renforcer ces catégories qui a paradoxalement rendu possible leur subversion, en mettant en

⁸¹ Eric Loret, « Self made man », *Libération*, mardi 15 juillet 2008.

⁸² *Masculinities without Men ? Female Masculinity in Twentieth-Century Fictions*, Vancouver : University of British Columbia Press, 2004.

lumière l'artificialité qui les sous-tend. Elsa Dorlin fait le même constat remontant pour le XVIII^{ème} siècle : elle montre comment une anxiété à propos des identités nationales et des identités de race, dans le contexte colonial, a donné lieu à un déplacement et un renforcement des normes de sexe et de genre, afin d'asseoir la domination occidentale – ce que Noble dit également des deux guerres mondiales du XX^{ème} siècle :

« Le XVIII^{ème} siècle n'est pas le siècle de l'incommensurabilité des sexes mais celui de l'incommensurabilité des races, et cette dernière a été théorisée par et avec des catégories de sexe. »⁸³. « La mise en place et l'intensification de l'esclavage (...) entraînent progressivement une diversification des catégories de sexe : le système catégoriel de la domination se réforme et se complexifie »⁸⁴.

Mais cette diversification, qui voit apparaître des « *catégories mutantes* », « *ni tout à fait hommes, ni vraiment femmes* »⁸⁵ (notamment, les prostituées), vont ouvrir la voie à la réappropriation et à l'émancipation. Ce sont ces « mutations du genre » dont vont s'emparer les sexologues du XIX^{ème} siècle pour les théoriser, les nommer, les classifier : un travail qui permettra aux individus concernés de trouver des outils de légitimation.

Des contradictions productives

En effet, selon Noble, les théories des sexologues de la fin du XIX^{ème}, qui établissent les catégories de la « déviance sexuelle », sont traversées par une contradiction épistémologique majeure qui va constituer une faille dans la maintenance du modèle hétéro-généré (que ces théories avaient initialement pour but de reproduire et de légitimer) : il nomme cette contradiction « l'alibi essentialiste » [Noble, 2004 ; 11]. Les sexologues, et notamment Ulrichs, vont progressivement affirmer que l'homosexualité (l'inversion sexuelle) n'est pas un vice, mais une anomalie naturelle. Les individus concernés se serviront de cet

⁸³ Elsa Dorlin, « Les Blanchisseuses. La société plantocratique antillaise, laboratoire de la féminité moderne », in Elsa Dorlin, Dominique Fougeyrollas-Schwebel, Hélène Rouch (dir), *Le Corps entre sexe et genre*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 143-165, p. 162.

⁸⁴ Ibid., p. 154.

⁸⁵ Ibid., p. 153.

argument pour affirmer leur droit d'exister, de n'être pas poursuivis ni persécutés, ni même soignés, puisque la nature est seule responsable de leur « déviance ». Ces théories et leurs contradictions ont eu une importance majeure, dans la mesure où elles acquièrent rapidement un fort capital de prestige en Europe. Relayées par les médias, mobilisées lors de procès pour obscénité à l'encontre de différents auteurs et artistes (par exemple, Radcliffe Hall et son éditeur, en 1928, pour la publication du *Puits de solitude*), mais aussi et surtout dans la littérature, elles concernent des personnes très hétérogènes et ne sont pas uniquement accessibles aux intellectuels et aux experts. Noble analyse donc ce contexte comme ayant contribué à son insu à l'émancipation et à la visibilité de catégories stigmatisées – les homosexuel·les, les travesti·es, les transsexuel·les –, par des étapes de retournements foucauldien·nes du discours. Les catégories produites par le discours (médical, essentiellement) sont d'abord adoptées, intégrées, puis transformées par ceux qu'elle définit originellement [Noble, 2004 ; 5]. Judith Butler, elle aussi dans le sillage de Foucault, établit une théorie identique à propos des transgressions des normes de genre et de l'apparition de catégories identitaires « hors normes » :

« Les prohibitions sont dans tous les cas involontairement productives (...). Le pouvoir, plutôt que la loi, comprend les fonctions à la fois juridiques (d'interdiction et de régulation) et productives (involontairement créatrices) de rapports différentiels. (...) Les productions [du pouvoir] se détournent de leurs buts et portent en elles, malgré elles, des possibilités de « sujets » qui ne font pas que dépasser les limites de l'intelligibilité culturelle, mais ouvrent aussi les frontières de ce qui est, de fait, culturellement intelligible. » [Butler, 2005 ; 103-104].

La visibilité trans'

En ce qui concerne plus précisément les trans', on peut procéder à une analyse similaire et supposer, au regard des évolutions dont j'ai parlé précédemment (visibilité médiatique, développement d'un mouvement de revendications), qu'ils sont en passe de devenir *culturellement intelligibles*. De même que les théories des sexologues ont dans une certaine mesure permis l'émancipation des homosexuel·les, les théories psychiatriques et psychanalytiques à propos du

transsexualisme pourraient bien jouer un rôle identique : elles aussi, de par leur fondement essentialiste, contiennent des contradictions et des failles dont les trans' s'emparent pour résister au pouvoir médical. En effet, lorsque les psychiatres, se désignant experts du transsexualisme, reconnaissent leur incapacité à soigner « ce qu'il y a dans la tête » des trans', et se résignent aux hormones et à la chirurgie comme seul « traitement » efficace, le discours se retourne : les trans' sont alors en mesure de contester le bien-fondé de l'expertise psychiatrique, puisqu'eux-mêmes avaient déjà établi leur propre diagnostic, effectué leur propre expertise, sans l'aide du praticien. On l'a vu à propos du conflit de diagnostic qui oppose souvent la personne trans' et le médecin, tout se passe comme si les trans' disaient aux psychiatres : « nous n'avons pas besoin de votre expertise, puisque nous savions avant vous ce dont nous avons besoin ». D'une autre manière, les trans' peuvent aussi s'emparer du diagnostic de transsexualisme pour mettre sur le compte de la nature ce que l'on désigne comme une transgression sociale et symbolique, et revendiquer ainsi leur droit d'exister socialement, à l'instar des inverti-es du XIX^{ème} siècle.

Reste à savoir alors dans quelle mesure les trans' FtM, en devenant « *sujets* », « *dépassent les limites de l'intelligibilité culturelle* », et ce, en premier lieu, d'un point de vue individuel.

2) L'improvisation de soi

« *Tout bien pesé, nous augmentons la compréhension
du nombre des façons d'être un être humain.* »

Leslie Feinberg⁸⁶

La première difficulté des trans' FtM, lorsqu'ils prennent conscience de leur désir de transition, est l'absence de référents identitaires. Outre que cela les confronte à la solitude, à la marginalité et à la nécessité de se construire une estime de soi sans supports solides, cette situation, directement liée à l'invisibilité

⁸⁶ *Trans' Liberation. Beyond Pink or Blue*, Beacon Press, 1999 ; cité par Patrice Maniglier, « Utopies « post-sexuelles ». Pour échapper aux catégories traditionnelles », *Le Monde*, jeudi 22 novembre 2007.

des trans' FtM, les propulse dans un espace vide, où tout est à inventer. C'est d'autant plus vrai pour ceux qui n'envisagent pas leur transition sur un mode binaire, c'est-à-dire strictement référée à une femme vers un homme, mais se reconnaissent plutôt dans une identité androgyne ou « entre les deux ». On le voit dans le langage utilisé par certains garçons trans', qui, comme je l'ai souligné, vont se présenter comme garçons trans' ou FtM par souci de lisibilité et de protection à l'occasion de contacts mixtes, mais vont se définir pour eux-mêmes et pour leurs pairs comme FtU (Female-to-Unknown⁸⁷), FtX, ou encore « *F-to-mutant* », dira Romain qui explique « *ne pas vouloir [s']accrocher à une étiquette absolument, vu que de toute façon il y a plein de trucs qui collent ou qui peuvent coller plus ou moins* ». Ces termes apparaissent de plus en plus sur les forums, les sites militants et les blogs. L'idée de transition, de passage demeure, mais pour aller vers quelque chose d'indéfini, qui « ne colle pas » avec les identités socialement légitimes véhiculées par le langage et dont l'éventail est restrictif. S'agit-il pour autant de n'avoir aucun genre, de défaire totalement le genre jusqu'à l'annihiler ? Si le genre désigne une identité ou un désir de soi en terme de masculinité et de féminité, alors le genre et l'identité de genre existent bel et bien, mais échappent aux catégories habituelles. En revanche, si l'on entend par genre un système normatif qui distingue les individus en deux catégories en fonction de leur sexe de naissance (hommes et femmes), alors on peut penser ces identités en terme d'annulation, ou tout au moins de subversion de ce système, ces individus ne se reconnaissant ni dans l'une ni dans l'autre catégorie. Pour Butler, construire son identité en subvertissant ainsi le système sexe/genre comporte le risque de devenir inhumain aux yeux d'autrui, c'est-à-dire de n'être plus « culturellement intelligible », mais ce peut être aussi, paradoxalement, la seule manière de se sentir humain :

« Que se passe-t-il si l'on « défait » les conceptions normatives et restrictives de la vie sexuelle et genrée ? Il peut arriver qu'une conception normative du genre « défasse », « déconstruise » la « personne » et l'empêche, à long terme, de persévérer dans sa quête d'une vie vivable. Il peut aussi arriver qu'en déconstruisant une norme restrictive, on déconstruise du même coup une

⁸⁷ Que l'on pourrait traduire par : « de femme à genre inconnu ». On retrouve ici la dimension d'invention du vocabulaire.

conception identitaire préalable, pour tout simplement inaugurer une nouvelle identité dont le but sera de s'assurer une meilleure viabilité. »⁸⁸

Toutefois, selon les théories foucaaldiennes sur lesquelles se fonde Judith Butler, ces identités FtU ou FtX restent insérées dans le système qu'elles subvertissent, elles ne lui échappent pas totalement, car elles en sont le produit :

« Il peut arriver que ce que j'appelle mon genre « propre » apparaisse comme le produit de ma création et comme une de mes possessions. Mais le genre est constitué par des termes qui sont, dès le départ, extérieurs au soi et qui le dépassent, ils se trouvent dans une socialité qui n'a pas d'auteur unique (et qui met d'ailleurs radicalement en cause la notion même d'auteur) »⁸⁹.

En ce sens, Noble, dans son analyse des masculinités trans', parle non pas de *déconstruction* mais de *ré-articulation*, c'est-à-dire de ré-appropriations de référents identitaires préexistants qui sont agencés différemment, produisant ainsi de la nouveauté (ou ce qui apparaît comme de la nouveauté) [Noble, 2004 ; 46]. Les normes ne sont donc pas à proprement parler « défaites », mais déplacées.

Articuler autrement sexe, genre et sexualité

Noble, à travers l'analyse de fictions mettant en scène des personnages trans', montre comment ces derniers récupèrent des signifiants, des références identitaires culturellement disponibles pour « se fabriquer » une identité non véhiculée dans les discours et non socialement programmée. Ainsi Stephen, le personnage de Radcliffe Hall dans *Le Puits de Solitude*, qui s'identifie homme bien qu'ayant un corps féminin, ré-articule des significations discursives (le corps, le genre, le désir, l'identité nationale). Il utilise pour cela des références tirées de la sexologie et de la Bible, des textes qui ne remettent pas en question l'amalgame sexe/genre/sexualité, mais qui lui offrent un alibi essentialiste grâce auquel il peut se sentir légitime, et « *rationaliser son existence* » [Noble, 2004 ; 46]. Ceci ne signifie pas que cette « fabrication » soit nécessairement volontaire ni même totalement consciente : ce qui est de l'ordre d'une action consciente, en revanche,

⁸⁸ Judith Butler, « Faire et défaire le genre », texte de la conférence donnée à l'Université Paris X-Nanterre le 25 mai 2004 dans le cadre du CREART (Centre de Recherche sur l'Art) et de l'école doctorale « Connaissance et culture ». [mis en ligne] : <http://www.univ-lille3.fr/set/cadr>.

⁸⁹ Judith Butler, *ibid.*

c'est de trouver des moyens pour communiquer son identité personnelle, comme l'explique Cromwell.

« Ironically, transmen and FtMs are accused of imitating men when in fact they are improvising and using the available language to communicate personal identities on a social level. More ironically, they are accused of doing so unconsciously. They intentionally communicate the signs of masculinity and maleness, however, because those signs demonstrate their personal social identity. They reject the fact that having breasts and female genitals mandates being women and feminine. They also reject that female equals woman equals feminine. Instead, they are masculine, which equals men, which equals male (at the social level) in spite of having the signs (female genitals, breasts, and menstruation) that dictate being female. Many transmen see their bodies as containers but feel they are not confined to their bodies in expressing their beings⁹⁰. » [Cromwell, 1999 ; 106].

La ré-articulation est d'abord dés-articulation de liens supposés évidents : la construction d'une identité trans' suppose de « défaire » l'amalgame ou l'équation *femelle = femme = féminine* ou *mâle = homme = masculin*. C'est précisément cette dés-articulation qui échappe aux théories psychanalytiques et psychiatriques, qui ne parviennent à penser les trans' que comme désirant passer d'une équation à l'autre. En réalité il s'agit de séparer puis d'agencer les éléments de chaque équation pour former une équation nouvelle, telle que *femelle = homme = masculin*, par exemple. On l'a vu, contrairement à ce qu'affirment les psychiatres, les trans' que j'ai rencontrés ne sont pas « dysphoriques* », au sens où ils n'expriment pas un rejet de leur corps et encore moins la croyance d'appartenir au sexe opposé. Ils sont au contraire conscients d'avoir un corps et des organes génitaux féminins (ou femelles), d'avoir été perçus et éduqués en tant que filles et femmes. « *The majority of FtMs and transmen do not have gender dysphoria ; it*

⁹⁰ « Ironiquement, les hommes trans' et les FtM sont accusés d'imiter les hommes, lorsqu'en réalité ils improvisent et utilisent le langage disponible pour communiquer leurs identités personnelles à un niveau social. Plus ironiquement encore, ils sont accusés de le faire inconsciemment. Pourtant, c'est intentionnellement qu'ils communiquent les signes de la masculinité et de la maleness, parce que ces signes sont la démonstration de leur identité sociale personnelle. Ils rejettent le fait que la présence de seins et d'organes génitaux femelles les obligent à être des femmes et à être féminines. Ils rejettent aussi l'équation *femelle = femme = féminité*. Au lieu de cela, ils sont masculins, ce qui, socialement, équivaut à homme, qui équivaut à mâle, malgré le fait qu'ils ont les signes (les organes génitaux femelles, les seins, la menstruation) qui dictent un être-femme. Beaucoup d'hommes trans' voient leur corps comme des contenants mais sentent qu'ils ne sont pas limités à leur corps dans l'expression de leur être. »

is the rare FtM or transman who does not know from an early age what his gender identity is. » [Cromwell, 1999 ; 105]. Même une fois la transition entamée, ils ne s'estiment pas mâles. Le fait de conserver des organes génitaux femelles, des règles pour certains, n'est pas décrit comme une souffrance, mais plus souvent comme un choix. Ils ne se reconnaissent d'ailleurs pas dans le discours du « mauvais corps », même lorsqu'ils font le choix de l'intervention chirurgicale, comme Emmanuel, qui a subi une phalloplastie :

« Les psychiatres te préviennent, mais tu ne seras jamais, tu n'auras jamais...un vrai corps d'homme [c'est lui qui souligne]. Mais qu'est-ce que c'est, quoi ? Moi j'ai un vrai corps d'homme, hein. Il n'est...il n'est ni plus vrai ni moins vrai que n'importe qui, je veux dire. Alors...d'un côté ils te disent « tu ne seras un homme ou une femme que quand tu seras opéré », et ils te disent après que ces opérations ne sont pas parfaites. Donc ça veut dire que tu ne seras jamais un homme ou jamais vraiment une femme. Alors, je suis désolé, moi mon opération, elle est parfaite, je suis un parfait trans', je suis un parfait pédé, je suis un parfait homme. Et j'ai une transbite, j'ai pas une bite bio, mais je m'en fiche ! (rire). Mais ça, c'est aussi tout ce bourrage de crâne, comme quoi on doit devenir des copies de bios. »
Emmanuel, 52 ans.

Le corps femelle, qu'il soit opéré ou non, apparaît comme un composant de l'identité qui n'empêche pas la construction de la masculinité. Pour Romain, par exemple, le fait d'avoir ses règles (il prend des hormones de façon irrégulière et à doses réduites) ne constitue pas une contradiction avec son apparence (masculine) et son identité sociale (garçon), ni même l'idée d'une éventuelle grossesse :

« Les règles, je m'en fous un peu en fait, parce que j'ai jamais eu des règles douloureuses, ni chiantes, ni quoi que ce soit. Ça me fait pas chier d'avoir mes règles. (...) Pour l'instant ça me botte pas de...d'avoir un enfant. Mais peut-être qu'un jour ça me bottera, j'en sais rien, j'ai le temps...mais j'y pense quand même parce que voilà, le fait de prendre des hormones, ça me fout les ovaires en l'air, tu vois, donc quand même t'es obligé de...de faire des projets, enfin de te projeter dans l'avenir. »
Romain, 22 ans.

Pierre, qui n'a pas changé d'état-civil, préfère conserver cette situation bien que cela « complique les choses » et que « dans le monde du travail, c'est un problème ». Mais une demande de changement de papiers nécessite de pratiquer une hystérectomie, ce qu'il ne souhaite pas :

« En fait si je changeais de papiers ce serait juste pour être tranquille. Parce que pour moi c'est pas prioritaire, c'est pas primordial, et puis...et puis si je changeais de papiers il faudrait que je fasse une hystérectomie. Est-ce que j'ai envie de faire une hystérectomie ? Cette question des papiers, elle changerait tellement de choses dans ma vie, que pour l'instant je préfère garder mes papiers au féminin. »
Pierre, 30 ans.

La réarticulation est donc articulation d'un corps femelle ou en partie femelle et d'une identité sociale de garçon ou d'homme, d'une apparence et d'une « identité pour soi » masculine. Comment cette masculinité est-elle communiquée ? « *On ne « construit » pas son genre tout seul. On le « construit » toujours avec ou pour autrui, même si cet autrui n'est qu'imaginaire* »⁹¹. De fait, il est difficile de faire la part des choses entre la volonté d' « apparaître » d'un genre ou d'un autre et un ressenti profond de soi-même en tant qu'homme ou femme, indépendamment d'un regard extérieur. On l'a vu avec Guillaume au sujet de l'opération du torse : « *L'opération de la poitrine, c'était une torture, physiquement, je veux dire, mais cacher mon identité...ce serait pire* ». Cromwell explique bien cette situation :

« Because breast are the primary sign of female woman, and, by implication, femininity, to reject them acknowledges that fact. If breast were defined as male, transmen and FtMs would not be dysphoric about them or have them removed. Because breast are a sign of femininity, however, chest reconstructions are requested. » [Cromwell, 1999 ; 105-106].

Toutefois le genre ne saurait être uniquement une question de présentation de soi : s'il est clair qu'il est fortement structuré par la nécessité d'être *culturellement intelligible* (donc, si l'on est un homme, il ne faut pas avoir de seins), il concerne aussi l'identité sentie, « pour soi » :

« Quand j'ai entendu parler des trans', je me suis dit OK, je suis trans', mais je ne vais pas transitionner en tant que tel, pas physiquement, en tout cas. C'était une transition qui s'était faite dans ma tête, mais je vais rester comme ça. Et puis c'est après que j'ai commencé à me...peut-être en parlant avec d'autres personnes justement, à me dire que c'était le genre de parcours que j'avais envie de faire, qui me correspondait vraiment. Et puis quand tu tombes sur le sujet trans', que t'entends parler d'opérations, des trucs comme ça, ça te fait un peu peur, donc je

⁹¹ Judith Butler, op. cit.

suppose que j'étais resté un peu réservé, à me dire que je voulais pas modifier mon corps ni quoi que ce soit, que je pouvais vivre comme ça. Mais au final, c'est pas juste une question de présentation, de truc, c'est juste que mon corps j'avais vraiment envie de le masculiniser, j'avais vraiment envie qu'il colle à mon identité androgyne. »

Romain, 22 ans.

Romain exprime par ailleurs l'idée de l'identité de genre comme désir de soi, un désir-pour-soi intrinsèquement lié à un désir-pour-autrui, « *même si cet autrui n'est qu'imaginaire* ». Ce qui fait dire à Noble qu'il s'agit de « *devenir son genre bien plus que de le transcender* » [Noble 2004 ; 155].

« Y'a eu un moment où quand j'avais 14-15 ans, où j'ai coupé mes cheveux courts, et où j'ai commencé à me regarder dans la glace, et à aimer ce que je voyais. Et consciemment en fait, j'affirmais ce côté androgyne ou masculin, qui pour moi m'apparaissait en tant que tel, je me reconnaissais dedans et je me disais oui, c'est ça. En fait moi, c'est ça. »

Romain.

Le corps féminin, l'habitus féminin dont on a déjà parlé, associés à l'usage de « signes de masculinité » – qui communique à autrui une identité sociale –, opèrent une reconfiguration de l'amalgame sexe/genre. C'est donc une improvisation, comme le dit Cromwell, car il n'existe pas dans nos sociétés de modèles de telles constructions de l'identité de genre ; de plus ces constructions sont socialement réprimées, contrôlées médicalement. « *Il s'agit d'une sorte d'improvisation pratiquée dans un contexte contraignant* », analyse Butler⁹². Ainsi les individus trans' vont chercher des supports et des référents permettant de traduire, de rationaliser et d'appuyer leur identification basée sur cette reconfiguration. Il est intéressant de constater que les images exprimées dans les discours, dans certains cas, échappent à l'humain : Romain s'identifie à « *un elfe* », mais aussi à des figures animales. Il parle de « *loup-garou* » pour évoquer le processus de changement corporel lié à la prise d'hormones.

« En fait je peux me vivre de manière masculine en ayant une apparence qui peut paraître féminine. (...) je pensais à des identités masculines, mais plus tirées de la mythologie, et qui ne rentrent pas dans des schémas hyper machos. (...) et pas que des figures humaines non plus. Par exemple quand j'ai commencé à avoir la

⁹² Judith Butler, op. cit.

pilosité qui se développait, avec la testo, ça m'a vachement évoqué le truc du loup-garou. Y'a une transformation physique qui se fait, et quelque part, dans l'animal, tu vois, le genre il est assez effacé au final. Enfin sauf si tu y vois un truc d'hyper virilisation mais moi j'y vois pas ça. (...) Je peux me retrouver dans une espèce de truc mi-homme mi-animal. En fait je me concocte un peu mes... enfin je me retrouve dans des archétypes de choses qui existent, même si je cherche pas nécessairement à coller à une image mais c'est juste que... je pense qu'en tant que trans, quels que soient tes modèles, parce que t'en as forcément... après, tu prends ou tu prends pas mais tu te fabrique ton propre truc. On croit innover mais on ne fait que réinventer certaines choses. »

Pierre, quant à lui, parle de son corps comme d'un corps « *freak* » (monstre). Ces usages du langage, qui signifient le « corps trans' », qui comme le dit Thomas « *n'est ni un corps de mec, ni un corps de fille* », souligne le fait que l'humanité est répartie et définie, socialement et culturellement, par les deux équations précédemment citées : *femelle = femme = féminine* et *mâle = homme = masculin*. En produisant de nouvelles équations, les trans' se trouvent confrontés à l'espace du non-humain, qu'ils se réapproprient pour le faire advenir comme une forme d'humanité à part entière : le registre de la monstruosité et de l'animalité est réapproprié, positivé. Ce qui donne à Romain une sensation de liberté liée à l'improvisation :

« Quelque part je tire aussi de la fierté de pas rentrer dans les boîtes. Parce que même si... on est toujours prisonnier des conventions sociales et des choses que les personnes mettent sur nos épaules, je me sens quand même vachement plus libre parce que je suis moi-même, et parce que je crée un peu quelque chose, je définis moi-même mes propres limites, ou les mots qu'on m'a appris, qu'est-ce que c'est un homme, une femme, je redéfinit tout ça... et du coup moi ça me donne une sensation de liberté, même si c'est pas une liberté totale ça me donne une sensation de liberté. »

Cette production de nouvelles équations permet donc de penser qu'il existe d'autres possibles mis en pratique, qui constituent des alternatives à la binarité de genre. Si l'on applique à cette question une pensée structuraliste, telle que celle mobilisée par Françoise Héritier dans *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*⁹³, on est amené à s'interroger sur les différentes combinaisons

⁹³ Françoise Héritier, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996. Dans cet ouvrage, Françoise Héritier étudie les systèmes de parenté en tant qu'inventions culturelles : elle explore les différentes combinaisons logiques et celles qui sont réellement observables dans les sociétés humaines.

possibles. Du point de vue de l'articulation entre sexe et genre, quelles sont les possibilités théoriquement logiques et parmi elles, lesquelles sont repérables dans la société ? A l'équation *femelle = homme = masculin* que l'on observe ici, il faut bien entendu ajouter l'équation *mâle = femme = féminine*. En existe-t-il d'autres, telles que, par exemple, *femelle = homme = féminin* ? Une recherche future pourrait se donner pour objectif de recenser les combinatoires possibles et de déterminer si ces dernières existent ou non en nombre fini.

L'espace du corps

Cette notion d'improvisation a des conséquences sur les façons de vivre son corps et sa sexualité. Natacha Chetcuti, dans sa thèse d'anthropologie sociale intitulée « *Les catégories de genre : normes et variations selon les types de comportements sociaux-sexuels chez les femmes* »⁹⁴, analyse comparativement la construction du corps des femmes hétérosexuelles et des lesbiennes, pour parvenir à la conclusion que les lesbiennes, en reconfigurant l'équation sexe/genre/désir, c'est-à-dire, *femelle = femme = hétérosexualité*, se trouvent dans un processus d'élaboration du corps et de la sexualité, d'invention, puisqu'elles sortent du corps et de la sexualité socialement programmés. « *Les lesbiennes doivent élaborer dès le premier contact avec l'autre un corps nouveau. Le corps n'est plus codifié et s'inscrit dans une exploration. Alors que les hétérosexuelles acquièrent un statut de corps, celui de femme, les lesbiennes acquièrent un statut de corps qui est à advenir* » [Chetcuti in Perreau, 2007 ; 100]. Selon Chetcuti, l'entrée dans la sexualité revêt un sens distinct pour les femmes selon que ce premier rapport à lieu avec un homme, ou avec une autre femme. Pour les lesbiennes, c'est parce que la première expérience homosexuelle les *dé-socialise*, et parce qu'elles ne disposent pas, contrairement aux hétérosexuelles, de connaissances préétablies par la société sur leur sexualité, que « l'invention du corps » est rendu possible et même indispensable. « *La première relation avec une femme, qu'elle soit sexuelle ou non, marque pour les lesbiennes la découverte d'un sentiment d'anormalité. Alors que pour les hétérosexuelles la rencontre avec l'autre marque une étape qui*

⁹⁴ Thèse en cours dirigée par Marie-Elisabeth Handman à l'EHESS. Les analyses de Chetcuti auxquelles je fais référence sont tirées d'un article intitulé « Corps programmés/corps à inventer » dans lequel elle fait part d'une étape de son travail de recherche (publié dans *Le Choix de l'homosexualité*, Bruno Perreau (dir.), Paris, EPEL, 2007, p. 95-115.

est un des moments de rencontre avec la société. » [107] « *Le sentiment d'étrangeté chez les lesbiennes comporte un double sens. D'une part le premier rapport sexuel avec une femme leur permet de se trouver en termes de construction de soi, mais d'autre part il procure un sentiment d'asocialité* ». [109]. Une conclusion qu'il convient de nuancer : le premier rapport sexuel revêt aussi une fonction de construction de soi pour les femmes hétérosexuelles, et selon le contexte, il peut produire un sentiment d'asocialité, pour d'autres raisons (liées notamment à une répression de la sexualité féminine).

Cette analyse revêt un intérêt certain pour ma propre recherche, mon hypothèse étant qu'elle s'applique aussi aux trans' FtM dans leur vécu du corps et de la sexualité. Nombre d'entre eux, on l'a dit, se sont d'abord identifiés comme lesbiennes et ont eues des relations sexuelles avec des femmes dès avant leur transition. Mais même pour ceux ayant des relations avec des hommes, à partir du moment où il y a transition et donc ré-articulation, la sexualité s'en trouve elle aussi reconfigurée : les partenaires sexuels ne sont plus les mêmes qu'avant la transition, bien que le genre sur lequel porte l'attrance sexuelle reste le même. Ainsi, Emmanuel et Romain avaient avant leur transition des relations avec des hommes hétérosexuels (qui s'identifiaient comme tels) et à présent avec des hommes homosexuels (qui s'identifient comme tels). Si l'on suppose que l'analyse de Chetcuti sur la construction différentielle du corps en fonction de l'expérience sexuelle vaut aussi pour les hommes (bien que certainement d'une manière différente), alors la sexualité avant et après la transition appelle des analyses distinctes. Sur les forums FtM que j'ai visités, les discussions sur la sexualité sont très fréquentes et semblent être celles qui mobilisent le plus de participants. Il en ressort que ce qui caractérise avant tout la sexualité des trans' FtM, c'est l'importance du dialogue entre les partenaires, la nécessité de verbaliser la sexualité, les pratiques, d'expliquer à l'autre comment fonctionne son corps : ce qui peut être une cause d'angoisse et d'intimidation, et pour certains la raison d'une absence de rencontres sexuelles pendant un certain temps après la transition. Sur ces forums, des partenaires de trans' FtM, hommes ou femmes, interviennent pour demander conseil, car ils sont déstabilisés par le corps face auquel ils/elles se trouvent, un corps qui oblige à repenser les pratiques sexuelles, et par conséquent, dans une certaine mesure, à sortir de rapports stéréotypés ou

préconstruits. En effet, les FtM ne « passent » pas dans l'intimité, même lorsqu'ils sont opérés, bien qu'ils passent, en général, dans la sphère publique.

« Un FtM, qu'il ait une phallo ou pas, bon, s'il l'a pas c'est évident, mais même avec la phallo, sauf si la fille est vierge et qu'elle n'a jamais vu de pénis de sa vie, ce qui n'existe pas dans notre société, ben tu peux pas confondre. Tu peux pas. Donc dans l'intimité...dans l'intimité on ne passe pas. Voilà. Mais je préfère cette situation-là finalement. Quand une personne rentre dans mon intimité ça veut dire qu'elle est sensée m'aimer comme je suis, donc... »

Guillaume, 20 ans.

Emmanuel évoque aussi cette dimension lorsqu'il parle de ses relations sexuelles :

« Je devais lui expliquer comment me caresser. Parce que j'ai une transbite, et c'est pas pareil. C'est pas un pénis bio, je veux dire. »

De fait, on l'a vu, la plupart ne se définissent pas comme hétérosexuels même lorsqu'ils ont des relations avec des femmes. C'est le cas d'Etienne : *« Je ne me dis pas hétérosexuel car je pense que je n'aime pas les femmes comme un homme est supposé aimer les femmes. Je me sens très proche des femmes à tel point que parfois j'ai l'impression de pouvoir aimer comme une femme aime une femme. »*. Parce que l'amalgame sexe/genre/sexualité est défait, les pratiques sexuelles doivent être repensées.

On trouve aussi, sur les forums, des discussions à propos des films pornographiques hétérosexuels, majoritairement rejetés par les garçons trans', ceci pour deux raisons : l'image jugée dégradante des femmes « difficile à gérer » lorsque l'on a un passé de fille ou de femme, mais aussi une difficulté d'identification aux hommes et à leurs pratiques sexuelles, qui peut conduire à une dévalorisation de soi. *« J'aurais peur de voir des trucs qu'un mec bio peut faire et que moi je ne peux pas faire »* (Yann). Guillaume préfère regarder des pornos gays, bien qu'il ne se définisse pas ainsi et ait des relations sexuelles avec des femmes :

« En fait les pornos hétéros sont super gênants parce que la femme y est vraiment considérée comme un objet, comme...comme rien. Comme un trou. Et c'est...avec mon passé de femme, c'est assez difficile à gérer comme image. Tu sais pas de quel côté te mettre. Alors qu'un porno gay finalement,

tu peux t'identifier comme tu veux. Enfin, c'est rare, mais ça se passe comme ça. »

Ainsi les référents culturels de la sexualité sont eux aussi réorganisés : même lorsque l'individu est hétérosexuel, sa sexualité et son discours sur la sexualité a souvent à voir avec l'homosexualité, avec une sexualité en tous cas « hors normes ». Thomas, bien qu'il tienne à être distingué d'une lesbienne, estime subir les mêmes difficultés et les mêmes discriminations que les lesbiennes liées à l'invisibilité de leur sexualité. Des sexualités hors normes et passées sous silence parce qu'elles ne sont pas fondées sur la suprématie du masculin, c'est-à-dire sur la pénétration par le pénis comme ce qui définit le rapport sexuel : « *La sexualité c'est « l'acte sexuel », c'est-à-dire le coït tout court, hors de quoi il semble qu'il n'y ait pas de sexualité* » [Paola Tabet, cité par Chetcuti ; 2007 ; 100 ; souligné dans l'original].

L'improvisation ou l'invention effectuée par les corps trans' est aussi *réappropriation* du corps et du langage – un terme plusieurs fois utilisé dans les entretiens. Un exemple de cette réappropriation se trouve dans la manière dont les trans' nomment leurs organes génitaux : on a évoqué le terme de *transbite*, mais beaucoup parlent de *dickclit* (bite-clit), un néologisme anglophone qui désigne le clitoris développé sous l'effet de la testostérone. Un sexe à la fois masculin et féminin, qui n'est ni un clitoris ni un pénis, mais autre chose. Ces réarticulations, à un niveau individuel, repoussent « *les limites de l'intelligibilité culturelle* », pour reprendre l'expression de Butler. Mais elles deviennent *interpellation sociale* lorsqu'elles accèdent à une visibilité, comme c'est le cas en France depuis peu. Je citerai deux exemples : celui de Buck Angel, star porno trans' américaine, auquel le quotidien *Libération* a récemment consacré un article accompagné d'une photographie.

« Buck Angel est « l'homme qui avait une chatte » (« the man with a pussy », en VO) (...). Hendrick, le complice de Buck sur scène, lui glisse discrètement un gode qui, une fois dans le slip du performeur, abuse une partie du dance-floor. Lorsque

notre « super-macho » ôte ensuite la prothèse et découvre un vagin parfaitement épilé, une sorte de détresse intense voile le regard de quelques spectateurs. »⁹⁵

Les performances de Buck Angel, ses films, les photographies qui circulent sur le net ont pour effet de « défaire » les grilles de lecture habituelle du genre, du sexe, de la sexualité, et de déconstruire les catégories – ce qu’Eric Loret exprime dans son article : « quant à préciser si l’on assiste dans ses films à des coïts homo ou hétérosexuels, c’est une autre paire de manche »⁹⁶. La « détresse intense » des spectateurs est une manifestation de ce que Cromwell analyse comme une mise en danger de soi : « *The dangerous act is that of living as the other gender with little or no surgical intervention. That action may be seen as endangering because observers have no control over how the sexed body is signified as a gendered being.* » [Cromwell, 1999 ; 120]. Ici, en effet, les observateurs n’ont pas le contrôle sur la manière dont le corps sexué est signifié par le genre, car il y a réarticulation de cette signification : Buck Angel présente un genre homme, qui n’est pas le signifiant d’un sexe mâle...mais d’un sexe femelle⁹⁷.

Un autre exemple de médiatisation est celui de Thomas Beatie⁹⁸, trans’ FtM américain ayant récemment accouché d’une petite fille : son épouse s’avérant stérile, il stoppe son traitement hormonal et le couple procède à une insémination artificielle. « L’homme enceint » (il n’est pas le premier trans’ FtM à vivre une grossesse) fit couler beaucoup d’encre dans les journaux américains⁹⁹ et ses photographies circulent encore sur le net. Des photographies qui là encore réinterrogent l’amalgame évident sexe/genre, puisqu’elles montrent un homme (aucune ambiguïté dans son apparence) doté d’un ventre de femme enceinte. Une transgression des normes que le pouvoir médical et juridique entend précisément empêcher en imposant la stérilisation des transsexuel-les (être stérile est requis, en France comme dans la majorité des pays d’Europe, pour avoir accès au changement d’état-civil et aux opérations génitales externes). Cependant Thomas Beatie ne sera sans doute pas le dernier FtM à porter un enfant ; l’idée fait son

⁹⁵ Eric Loret, « Self made man », *Libération*, mardi 15 juillet 2008. Voir en annexe une photo de Buck Angel.

⁹⁶ Eric Loret, op. cit.

⁹⁷ Voir en annexe une photo de Buck Angel.

⁹⁸ Voir photos en annexe.

⁹⁹ Voir notamment « Labor of Love », dans *The Advocate*, 26 mars 2008. [en ligne] : http://www.advocate.com/issue_story_ektid52664.asp.

chemin dans les discours et les représentations des trans' FtM, et le sujet est discuté sur les forums Internet.

« Pour l'instant en tout cas je l'envisage pas du tout. Après j'en ai déjà parlé avec des trans, des garçons trans qui...ça les botte assez...généralement, y'a plusieurs réactions, y'a les trans que ça intéresse pas de faire un enfant, les trans que ça horrifie totalement parce que ...qu'est-ce que j'avais lu, de la part d'un trans super binaire...que si tu transitionne il faut que tu renonces à tes privilèges de femme...alors ça moi ça me...moi je sais pas, j'ai des organes qui sont considérés féminins, que moi je considère pas comme...Enfin je veux dire si je les ai, je peux les utiliser. Mais c'est juste que moi ça me parle pas d'avoir quelque chose qui pousse à l'intérieur de moi, quoi, ça me...ça me...c'est assez étrange. Mais voilà j'ai discuté avec des personnes pour qui ça posait pas problème d'avoir ...qui avaient envie d'avoir un enfant, et qui l'ont présenté comme un truc un peu...d'ours, tu vois, où tu fais ton gosse toi-même, et tu l'élèves, genre maman-papa ours, mais tout seul quoi. Et comme ça je trouve ça assez intéressant comme image, on en revient un peu à ce que je disais tout à l'heure des ...mythes, ou des trucs, qui font que parfois tu trouve des images qui font que t'arrives à reconsidérer quelque chose et ça te parle alors qu'avant ça te parlait pas. Ben là de manière concrète tu vois porter un enfant, ça me bottait pas forcément, mais peut-être qu'effectivement si je le reconsidère d'une manière différente, que je me le réapproprie, par le biais d'une image comme ça, et ben ça peut finir par me parler. »

Romain, 22 ans.

3) Faire transitionner les autres

S'il y a ainsi mise en danger de l'autre par le fait de vivre dans un genre non « conforme » à son sexe, et puisque cela reconfigure la sexualité et le rapport au corps, il convient d'analyser l'impact des transitions sur l'entourage des garçons trans'/FtM. Le premier lieu de visibilité de ces derniers – et parfois, le seul – est le lieu de l'intime : le couple, la famille, les amis. Ce sont donc ces relations personnelles qu'il faut étudier en premier lieu. On l'a vu, le coming-out provoque souvent un malaise dans l'entourage proche, lié à une remise en question de sa propre identité de genre, de son orientation sexuelle ; une crainte également de ce qui peut changer dans la relation que l'on entretient avec la personne trans'. « C'est difficile de dire « ça changera rien pour moi » », affirme Guillaume. Qu'est-ce que « ça change », exactement ? Et en quoi ces changements éventuels ont-ils à voir avec un bouleversement des codes sociaux et en particulier des normes de genre ?

La remise en question de l'orientation sexuelle

Il est fréquent que les relations de couples ne survivent pas à l'épreuve de la transition : seuls Guillaume, Emmanuel et Thomas ont vu une telle relation se maintenir avec l'annonce de leur désir de transition. Guillaume et Thomas étaient et sont toujours, au moment de l'entretien, en couple avec une femme, et Emmanuel était en couple avec un homme, depuis décédé. Dans les trois cas, la transition de l'un oblige l'autre à effectuer également une forme de transition, dans la mesure où la relation auparavant envisagée, vécue et perçue comme hétérosexuelle devient homosexuelle – ou l'inverse. Parfois les pratiques sexuelles elles-mêmes changent : certains FtM (qu'ils soient hétéros ou homos) ne souhaitent plus être pénétrés par leur partenaire, dans la mesure où cette pratique est associée pour eux au genre féminin. Ce « renversement » implique que le ou la partenaire de la personne trans' repense son orientation sexuelle (et donc dans certains cas ses pratiques sexuelles) : cette remise en question apparaît comme une difficulté importante.

« D'abord il a cessé de se définir comme hétéro. Il s'est défini comme bi, et puis...ensuite, il avait une réflexion sur le fait qu'il était homo. Mais c'était un truc...moi je le pressais pas du tout dans...dans sa propre remise en question, il m'en parlait, tu vois, ça le travaillait, puis il venait m'en parler. Moi je l'écoutais. (...) Le fait que j'étais trans' donc ça le culpabilisait, et puis son...son orientation sexuelle, c'était une autre claque, quoi. Bon. »

Emmanuel, 52 ans.

Même une fois la transition entamée, les personnes trans' sont confrontées à cette remise en cause de soi dans leurs relations amoureuses et sexuelles, aussi bien lorsqu'il s'agit de « passer » de l'hétérosexualité à l'homosexualité que le contraire. Emmanuel explique ainsi qu'à présent, lorsqu'il rencontre des hommes homosexuels, ceux-ci expriment souvent une crainte d'une remise en question de leur homosexualité. « Alors ils me disent « oui mais moi...moi je suis pédé ». Et moi « mais ça tombe bien, moi aussi ». Et ça, ça c'est rassurant. ». L'amie de Thomas, que j'ai rencontrée avant l'entretien avec Thomas, se définissait auparavant comme lesbienne, mais n'utilise plus ce terme : « Je me définis comme pansexuelle, parce que bi c'est trop binaire, et à partir du moment où j'ai des relations avec des trans' qui ne se définissent pas comme homme ou femme, je ne

peux pas dire bi ». L'absence de vocabulaire culturellement disponible pour parler des trans' a un impact sur ceux et celles qui les fréquentent, et qui eux aussi se retrouvent dans un espace où tout reste à inventer, un espace vide de définition. Les catégories habituelles de la sexualité ne conviennent plus. Etienne, parlant de son amie, explique : « *elle se dit parfois lesbienne, mais en général elle ne la définit pas* ». Quant à Pierre et sa partenaire, ils utilisent tous les deux le mot *trans'* pour définir leur sexualité, et non pas hétérosexuel-les.

Parfois la transition peut avoir pour effet de déstabiliser profondément le ou la partenaire, ce qui le conduit à mettre fin à la relation. Je cite pour exemple le récit que fait Romain d'une relation passée avec un homme hétérosexuel, qu'il a rencontré avant le début de sa transition :

« D'entrée de jeu, on sortait pas encore ensemble que je lui ai dit. Enfin quand on a commencé à devenir assez proche, je lui ai dit écoute moi je suis trans', je me vis comme ci comme ça, je veux faire ma transition, et je l'avais déjà prévenu de...j'ai pas envie de me prendre la tête avec des personnes qui vont sortir avec moi pour se rendre compte qu'ils veulent pas être avec un trans'. Enfin j'aimerais que les personnes prennent ça en considération, réfléchissent deux minutes avant de s'embarquer dans une histoire avec moi. Et bon, voilà, il s'est lancé là-dedans. Pour finalement se rendre compte qu'il arrivait pas à gérer ça. Donc ça a bien marché un temps et puis après, plus moi j'avancais dans mes histoires...le rendez-vous avec le psy, pour avoir mon papier, pour après prendre des hormones...mais même avant que je prenne des hormones, il se battait déjà avec des considérations du style, mais si on est ensemble en public, et que les gens pensent que t'es un mec, ça me dérange que les gens pensent que je sois homo. Enfin il était...il se débattait vraiment dans des trucs comme ça. Pour lui en tant que mec hétéro...disons que dans le privé il arrivait à gérer ça mais tout le côté social c'était trop effrayant pour lui. (...) Je l'ai complètement déboussolé, il était complètement perdu. C'est lui qui m'a plus ou moins dit écoute, il faut qu'on arrête cette histoire parce que...j'y arrive pas. Quand j'ai quitté X. [la ville où il vivait], il était toujours en train de se débattre dans une espèce de crise identitaire. Je ne sais pas où il en est aujourd'hui. »

Pierre relate le changement d'orientation sexuelle qui a eu lieu chez l'une de ses partenaires à la suite de leur relation. Avant de le rencontrer, elle avait eu des relations amoureuses et sexuelles exclusivement avec des hommes (biologiques). Avec Pierre, elle a du repenser son orientation sexuelle : socialement parlant, il est un homme et il en a l'apparence. Cependant il se définit comme trans', et a un sexe féminin. Après leur séparation, elle n'a plus eu de relations hétérosexuelles.

« ça lui a fait prendre conscience de ça, qu'elle n'avait plus envie, en fait, de relations hétéros. Et puis du coup, là maintenant, ses partenaires c'est parfois des garçons trans', mais...c'est des filles maintenant. Donc c'est vrai que ça lui a fait prendre conscience de ce truc de...après, on en rediscutait, elle disait « oui mais de toute façon, les garçons trans', comme partenaires, y'en a pas des tonnes »...parce que lors de discussions qu'on avait elle me disait « je me considère pas comme lesbienne ». Du coup, elle dit que son orientation, ce serait plus un truc queer. »

On voit donc comment les transitions conduisent à des reconfigurations de la sexualité, des relations sexuelles et des identités, mettant à mal les catégories de sexe, de genre mais aussi les types de désir basés sur la binarité homme/femme et l'amalgame sexe/genre.

La construction de la féminité queer

Si l'on se penche plus précisément sur les identités de genre et sur les effets des transitions sur celles-ci, il faut prendre en compte les spécificités de la masculinité trans'. Selon Noble, cette masculinité est surdéterminée par un « échec de masculinité » [Noble, 2004 ; 144], comme on a pu le constater à travers les entretiens. Noble donne pour exemple le personnage de Brandon Teena, dans le film *Boy's don't cry* de Kimberley Pierce (1999). Brandon est perçu comme un « fag », un « pédé », bien qu'il soit hétérosexuel : son physique, mais aussi l'habitus féminin qu'il conserve font qu'il ne « passe » pas tout à fait pour un « vrai homme ». Tel est aussi le cas pour les garçons trans' rencontrés. Pour Noble, cet échec de masculinité place les trans' FtM dans un espace où la masculinité « authentique », « vraie », « légitime », est mise en crise et contestée. J'ajouterais que cet échec est sans doute ce qui permet en partie les réarticulations dont on a parlé.

A la fin du film de Pierce, la petite amie de Brandon découvre qu'il est un garçon trans', ce qu'il lui avait caché depuis le début : son image de *garçon* est déconstruite, puis reconstruite en tant que *garçon trans'*. Pour Noble, cette nouvelle image associe le masculin à une forme de vulnérabilité, qui n'est pas sensée cohabiter avec le masculin. Il en ressort une reconfiguration de la féminité de Lana, l'amie de Brandon : celle-ci passe d'une relation hétérosexuelle avec un garçon qu'elle croit être un garçon « bio », à une relation avec un garçon trans', relation qui ne « colle pas » tout à fait avec l'hétérosexualité telle qu'elle est

socialement définie. La théorie de Noble est que l'image de garçon trans', parce qu'elle implique la vulnérabilité, implique dans le même temps la construction d'une « féminité *queer* », qui n'est plus la féminité passive définie par le système sexe/genre. Ce qui signifie que si la construction des habitus de genre est relationnelle, selon Bourdieu, la reconfiguration des genres (et donc des habitus de genre) avec la transition, l'est aussi. Dans le film de Pierce, Lana doit prendre soin de Brandon, que sa sortie du « placard trans' » fragilise : il n'était protégé que tant qu'il était perçu comme un garçon « bio » – c'était alors lui qui tenait le rôle de protecteur. Dans les entretiens, on retrouve cette dimension de protection de la part de la partenaire, comme dans le cas de Thomas, qui évoque les agressions qu'il subissait dans la rue au début de sa transition :

« Ma partenaire, elle était souvent avec moi, et je la laissais aussi répondre pas mal, tu vois. De ce truc...à ce truc-là. Ben je pense qu'elle a quand même assez contribué à ma transition, et au rapport aussi avec les gens. C'est-à-dire qu'à un moment donné, elle disait bien aux gens, « non je suis avec Anakin, moi je suis hétérosexuelle », et même, pour choquer les gens, « j'aime la bite ». Elle y allait franco. « Non, on est pas lesbiennes. C'est complètement différent. Je sors pas avec une butch, je sors avec un FtM, c'est pas pareil. » Et ça, les gens, ils ont du mal, hein, des fois. »

Romain estime quant à lui renvoyer une image de vulnérabilité :

« Une image que je renvoie c'est d'être un petit garçon un peu vulnérable, à cause de ma stature qui est hyper frêle, et tout. Sur ce truc-là, la manière dont les gens me perçoivent m'interpelle et me force à réfléchir...ça c'est un truc que j'ai découvert dernièrement, les personnes pensent que je suis quelqu'un d'hyper vulnérable. (...) Je me sens comme une espèce d'imbrication...d'homme, dans un corps féminin, mais pas si féminin que ça non plus...enfin, comment dire...oui, une espèce d'imbrication. »

On l'a vu, la transition implique une gestion relationnelle de la sexualité. Cette gestion relationnelle déborde cependant le cadre des rapports sexuels, pour concerner aussi les rapports amicaux ou familiaux. Ainsi, la thématique du soin, de la nécessité de prendre soin de l'autre en tant que trans' apparaît également (pas nécessairement dans le cadre d'une relation amoureuse). Romain explique, par exemple, le besoin de trouver une personne de son entourage qui lui fasse ses injections de testostérone : ce fut d'abord un autre garçon trans', puis une amie trans' MtF. *« J'aimais vraiment parce qu'il y avait un truc de...on prend soin les*

uns des autres, entre trans'. On se prenait un moment où on était ensemble. Il y avait une relation comme ça où, oui, il prenait soin de moi, tu vois. ». C'est aussi parce que les bouleversements des relations personnelles ne sont pas toujours faciles à vivre, et parce que la transition, on l'a vu, est vectrice de fragilisation, que cette thématique du soin a son importance.

La particularité de la masculinité trans' tient donc à différents éléments : le danger qui existe à être « découvert » comme trans', l'exposition à un risque de violence qui vulnérabilise ; mais aussi le fait que cette masculinité est fondée sur une ré-articulation qui forme une équation du type *femelle = homme = masculin*, et qui donc perturbe la manière dont le genre est un signifiant du sexe ou de la sexualité. Les clivages sociaux habituellement pertinents (homme/femme, masculin/féminin) sont déplacés, et les interactions s'en trouvent modifiées. Enfin, cette masculinité contient un habitus féminin, elle est ré-articulation également dans ce sens. Par conséquent on peut formuler l'hypothèse selon laquelle les transitions ont des effets sur les identités de genre des personnes de l'entourage, et en particulier des partenaires amoureux/sexuels, et sur la mise en place des rôles sexuels. Une enquête auprès de conjoint-es de personnes trans' serait en ce sens instructive et permettrait de mettre ces hypothèses à l'épreuve.

Ces reconfigurations dans l'univers personnel ou intime, si elles bouleversent les relations à soi et aux autres, ne sont totalement possibles que soutenues par des engagements collectifs à même de déserrer l'étau des normes sociales dont l'emprise est l'une des causes de rejet des trans'.

B – L’EMERGENCE D’UN MILITANTISME

Après les effets sociaux, il convient donc d’analyser les effets politiques que peuvent avoir les transitions. Le mouvement de revendications trans’ est encore peu étendu, marginal, cependant on peut en percevoir les impacts sur les pratiques médicales et la visibilité des trans’ dans la société : la parole des trans’ commence peu à peu à se faire entendre et à faire advenir la question de leurs droits comme objet de polémique publique.

1) Un réseau d’associations encore ténu

La constitution des revendications trans’ s’appuie sur deux éléments : les travaux de l’endocrinologue et sexologue Harry Benjamin (1885-1986)¹⁰⁰ d’une part, et le mouvement gay et lesbien d’autre part. Harry Benjamin, en affirmant l’origine « naturelle » du transsexualisme, et en critiquant la pathologisation dont il est l’objet, produisit une possibilité d’émancipation similaire à celle qu’eut, au début du XX^{ème} siècle, « l’alibi essentialiste » d’Ulrichs concernant l’inversion sexuelle. Benjamin s’est d’ailleurs beaucoup intéressé à la sexologie dans les années 1910 et 1920 [Foerster, 2006 ; 53]. S’il ne remet pas en question la nécessité d’une prise en charge psychologique des transsexuel-les, il récuse le terme de maladie psychique ou physique, préférant parler de *syndrome*. Un syndrome auquel les soins médicaux (hormones et chirurgie) permettent d’apporter une solution satisfaisante. Dans un premier temps, les trans’ ne contestèrent pas l’idée d’anomalie ou même de pathologie, qui malgré tout persiste dans le langage de Benjamin : le « syndrome de Benjamin » relevait d’une « tare congénitale » à propos de laquelle les individus concernés n’avaient aucune forme de responsabilité. L’une des toutes premières associations trans’ françaises, créée en 1994 (et qui existe toujours aujourd’hui¹⁰¹), rend hommage à Benjamin en choisissant de se nommer *Association du Syndrome de Benjamin* (ASB). Les premières associations trans’, jusque récemment, ne remirent pas fondamentalement en question la psychiatrisation des trans’ mais militèrent plutôt pour une meilleure insertion sociale de ces derniers en dépit de leur handicap et

¹⁰⁰ *The Transsexual Phenomenon*, New York, Julian Press, 1966.

¹⁰¹ <http://www.asbfrance.org/>.

créèrent des lieux d'accueil, d'entraide et d'information. L'ASB, par exemple, revendique un rôle d'écoute et de soutien auprès des personnes trans', se proposant de les accompagner dans leur transition et de les sortir de l'isolement :

*« [L'association] propose à toute personne en questionnement identitaire ou en cours de transition des réunions, de l'information, des permanences téléphoniques, de l'écoute et du soutien psychologique, une éventuelle orientation vers des professionnels spécialisés, des réunions spéciales familles, une publication trimestrielle (l'IDentitaire). Elle accueille également les personnes qui ont accompli leur transition et qui souhaitent mettre leur expérience au service des autres ».*¹⁰²

C'est au début des années 1990 que ces premières associations trans' se constituent. L'Association d'Aide aux Transsexuels (AAT) à Marseille en 1992, le Centre d'Aide, de Recherche et d'Information sur la Transsexualité et l'Identité de Genre (CARITIG) à Paris en 1995, l'association Prévention, Action, Santé et Travail pour les Transgenres (PASTT) à Paris en 1996. Il est important de noter que les FtM sont présents dans ces associations depuis leur création : Tom Reucher et Armand Hotimsky sont respectivement co-fondateurs de l'ASB et du CARITIG. Malgré tout, la visibilité des FtM reste quasiment inexistante jusque dans les années 2000.

Ces associations contribuèrent à la création de réseaux de solidarité entre personnes trans'. Grâce à l'échange d'informations, de supports et de référents, les trans' sont progressivement en mesure d'établir des stratégies de résistance face au pouvoir médical, comme on l'a vu précédemment. Ils évitent les hôpitaux publics, choisissent leurs psychiatres et leurs chirurgiens, se renseignent sur les modifications corporelles qu'ils souhaitent entreprendre et deviennent experts de leur propre corps (certains gèrent eux-mêmes leur traitement hormonal, par exemple). On assiste alors à un retournement du discours, qui émerge depuis le début des années 2000 et qu'il faut associer également à l'émergence de la pensée *queer*. Alors que jusqu'ici il s'agissait de revendiquer le droit des trans' à être acceptés en dépit de leur différence, et d'enjoindre les trans' eux-mêmes à s'adapter à la société, il s'agit aujourd'hui de proclamer le devoir de la société de

¹⁰² <http://www.asbfrance.org/>.

s'adapter aux trans'. Autrement dit, ce ne sont plus les trans' qui sont malades, mais la société elle-même, qui exclut et psychiatrise les trans'. Le terme de transphobie apparaît, aujourd'hui largement repris par les associations. L'interview de trois militants trans' réalisée par Elsa Dorlin à la veille de la 11^{ème} édition de la marche Existrans'¹⁰³ (en octobre 2005), témoigne de cette évolution du discours : « *On est parti d'une approche purement demandeuse, pour aboutir à une capacité à revendiquer haut et fort* »¹⁰⁴.

Un incubateur militant : le mouvement gay et lesbien

Ce discours est apparu dans la lignée de l'émancipation homosexuelle. Car les homosexuels ont eu à mener une lutte similaire contre le pouvoir médical, jusqu'à ce que l'homosexualité soit retirée du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorder* (DSM*). Progressivement, les militants trans' vont faire le lien entre leur lutte et celle des gays et des lesbiennes. C'est l'évènement de Stonewall¹⁰⁵ qui marque le début du mouvement gay et lesbien contemporain aussi bien aux Etats-Unis qu'en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), en 1971, puis la Marche annuelle des Fiertés Gays et Lesbiennes, se créent dans la lignée de cet épisode, devenu aujourd'hui historique. Toutefois le lien avec la cause trans' ne va pas de soi, dans la mesure où, on l'a vu, les trans' ont eu aussi (et ont encore) à faire valoir qu'ils ne sont pas assimilables à des homosexuel-les. La transphobie n'est en effet pas absente du milieu homosexuel, même chez les militants. L'amalgame entre homosexualité, travestissement et transsexualisme a restreint l'identification des revendications trans' aux revendications homosexuelles.

Pourtant, c'est souvent dans des groupes gays et lesbiens que les trans' rencontrent le militantisme et viennent à s'en préoccuper. Pour ceux qui se sont

¹⁰³ Cette marche fut fondée par Tom Reucher en 1997 en réaction à l'invisibilité des trans' dans la Marche des Fiertés Gay et Lesbiennes. Elle a lieu à Paris chaque année le premier samedi d'octobre.

¹⁰⁴ Elsa Dorlin, « Pour une reconnaissance des trans'identités », *Mouvements*, Dossier Trans Révolution, 5 octobre 2007.

¹⁰⁵ Le 23 juin 1969, une descente de police a lieu dans le bar le « *Stonewall Inn* » à New York pour arrêter les homosexuels et travestis qui s'y retrouvaient, provoquant une émeute, qui marque le point de départ de la mobilisation homosexuelle pour l'égalité des droits : quelques mois plus tard sont créés le *Gay Liberation Front* (GLF) puis la *Gay Activist Alliance* (GAA). Les Marches des Fiertés Gays et Lesbiennes, qui se constituent dans différents pays les années suivantes, ont lieu à la fin du mois de juin en souvenir de cet évènement.

identifiés lesbiennes avant leur transition, il n'est pas rare qu'ils aient fréquentés des groupes féministes et lesbiens, ou des groupes mixtes militants pour les droits des homosexuel-les. Ainsi Guillaume était engagé avant sa transition dans une association mixte gay et lesbienne, où il milite toujours actuellement en tant que trans'. Le milieu homosexuel représente souvent l'espace dans lequel la transition est envisagée comme possible, parce qu'acceptée. *« C'était le premier endroit où on m'a considéré comme garçon, j'avais juste à demander qu'on m'appelle comme je le demandais et on me considérait ainsi »* (Guillaume). Rappelons que Guillaume ne se définit pas comme homosexuel, mais comme hétérosexuel ; toutefois il établit un lien entre ses revendications et celles du groupe homosexuel auquel il participe. Réciproquement, le groupe en question a, depuis l'arrivée de Guillaume (suivi ensuite par d'autres trans'), élargi sa dénomination et ajouté un T (pour trans ou transsexuel-les) à LGB (Lesbiennes Gays Bisexuel-les)*. Lors d'une émission de la radio trans' « Bistouri oui-oui »¹⁰⁶, un trans' FtM explique qu'il est venu au militantisme par le mouvement homosexuel :

*« Quand j'ai défilé il y a trois ans à la Gay Pride (...), je me sentais totalement étranger, je me disais « je suis trans, j'en fais pas partie, c'est pas mon combat ». J'avais envie d'être avec eux, mais je me disais, je suis à part. C'est pour ça que j'ai arrêté d'y aller. Et quand vers 18-20 ans j'ai commencé à apprendre l'histoire, l'origine des manifs de la Gay Pride, et que dès le début il y avait des trans', j'ai compris que je devais trouver le moyen de revenir, que c'est ma communauté en fait ».*¹⁰⁷

Aujourd'hui, lors de l'Existrans, marche annuelle pour les droits et la visibilité des trans', le slogan de la lutte homosexuelle est réapproprié : *« Trans, nous sommes le fléau social »*¹⁰⁸. De plus en plus de Centres Gay et Lesbien (CGL) ouvrent leurs portes aux trans', hébergent les jeunes associations trans' qui se créent dans

¹⁰⁶ Émission de radio militante diffusée une fois par mois de 2003 à 2006 sur Radio Libertaire et dont les archives sont disponibles en ligne sur le site <http://bistouriouioui.free.fr/>.

¹⁰⁷ http://bistouriouioui.free.fr/LAZZ_15JUN06/page_lazz_15juin06.htm.

¹⁰⁸ En 1960, à l'Assemblée Nationale, le député Paul Mirguet qualifie l'homosexualité de « fléau social », aux côtés de la tuberculose, l'alcoolisme ou la prostitution. Le FHAR intitulera l'une de ses publications militantes « Le Fléau Social », en 1972 et 1973, et en feront un slogan lors des manifestations.

différentes villes en France (c'est le cas à Lille, par exemple, où le CGL héberge l'association « C'est pas mon genre » créée en 2006)¹⁰⁹.

Toutefois cette mixité entre trans' et homosexuels ne va pas de soi et les trans' ont eu besoin, et ont encore besoin aujourd'hui, d'affirmer leur autonomie vis-à-vis du mouvement gay et lesbien. Ils constituent des associations et des collectifs propres. On en recense onze en province (dont certaines ont des antennes dans différentes villes), toutes créées après 2000, et six à Paris. Depuis 1997, la marche *Existrans*¹¹⁰ a lieu une fois par an, sur le modèle de la Marche des Fiertés Gays et lesbiennes, elle-même issue de Stonewall. Elle regroupe la plupart de ces associations. En 2008 s'est créé un festival de films trans', qui revendique un lien avec le mouvement gay et lesbien en se définissant comme « *un rendez-vous LGBT* »¹¹¹. Si ce lien est complexe, c'est parce que les trans' doivent assurer et construire leur visibilité, faire reconnaître la spécificité de leurs revendications, tout en ayant besoin de soutiens politiques et conceptuels, de supports d'expressions et de modèles d'actions. Il s'agit donc, en quelque sorte, de légitimer sa place dans un contexte de relative dépendance.

« Trans' » versus « transsexuel » : constitution d'une identité politique

Le passage d'un discours de la différence à un discours de contestation sociale a évidemment à voir avec la conception de l'identité des acteurs du mouvement social en question. Les théoriciens des nouveaux mouvements sociaux (Hamel, Alain Touraine), ont souligné l'importance stratégique de l'identité sociale des acteurs de ces mouvements aussi appelés parfois mouvements identitaires. L'identité constitue une « *conscience sociale de l'action* » et une « *réflexivité de l'action* »¹¹² (Maheu, p. 12). Il faut alors que le stigmaté soit ré-approprié et

¹⁰⁹ <http://www.cestpasmongenre.com/>.

¹¹⁰ <http://existrans.free.fr/>.

¹¹¹ <http://www.festivalidentit.org>.

¹¹² Louis Maheu, « Les nouveaux mouvements sociaux entre les voies de l'identité et les enjeux du politique », in Louis Maheu et Arnaud Sales (dir.), *La recomposition du politique*, Chapitre 6, p. 163-192, Montréal : L'Harmattan et Les Presses de l'Université de Montréal, 1991, p. 12. [en ligne] : http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/.

revendiqué comme acte politique, c'est-à-dire comme intention et non plus comme réalité subie. Autrement dit, le discours de contestation sociale des trans' est liée à un passage d'une représentation de leur identité en termes psychiatriques (l'identité transsexuelle) à une conception de leur identité en termes politiques (l'identité trans'). « *De l'intérieur comme de l'extérieur de son groupe, l'individu stigmatisé se voit donc présenter une identité pour soi, en termes essentiellement politiques dans le premier cas, psychiatriques dans le second* » [Goffman, 2007 ; 146]. Ainsi l'identité trans' (par distinction d'avec l'identité transsexuelle) relève de ce que Manuel Castells appelle l'identité-résistance, d'une part, c'est-à-dire une identité produite par les acteurs en position dévalorisée pour résister ou survivre, et l'identité-projet, d'autre part, produite par des acteurs sociaux qui cherchent à transformer la structure sociale¹¹³. On voit apparaître cette dimension dans les discours des militants trans' : « *Etre trans', ce n'est pas « avoir la conviction délirante d'appartenir au sexe opposé* ». (...) *Etre trans' c'est contester l'assignation de force dans une classe de sexe à la naissance. (...) Etre trans' c'est transgresser les normes établies* », déclare Vincent He-Say, cofondateur du Groupe Activiste Trans (GAT) et de la radio *Bistouri-oui-oui*¹¹⁴. On retrouve cette dimension dans le discours des militants interviewés par Elsa Dorlin : « *Il s'agit d'identités politiques dans le sens, où, socialement, les identités et les corporalités sont façonnées par des normes ; les identités trans' et intersexes, entre autres, bouleversent les catégories que véhiculent les normes liées à la correspondance sexe/genre et donc la naturalité de ces catégories homme/femme, masculin/féminin.* »¹¹⁵. Cette volonté de transformation sociale est à mettre en lien avec le féminisme lesbien et les théories *queer*, où l'on trouve cette même dimension, notamment chez Monique Wittig, qui théorise l'identité lesbienne comme ce qui est à même de « *rompre le contrat hétérosexuel* », c'est-à-dire de déconstruire le code social fondamental qu'est l'amalgame sexe/genre/hétérosexualité [Wittig, 2007, 61].

¹¹³ Manuel Castells, *L'ère de l'information. Vol. 2. Le Pouvoir de l'identité*, Paris, Fayard, 1999.

¹¹⁴ Conférence du 5 décembre 2007, « Monde médical et construction des normes », dans le cadre du séminaire *Genre : normes et transgressions*, organisé par la Maison Populaire de Montreuil, 2007-2008. <http://www.maisonpop.fr>.

¹¹⁵ Elsa Dorlin, « Pour une reconnaissance des trans'identités », op. cit.

2) L'héritage féministe

Les liens entre les revendications trans' et les revendications homosexuelles ont aussi à voir avec le féminisme, qui constitue de plus en plus, dans les discours militants trans', un héritage affirmé sous forme de réappropriation. Pour les trans', il s'agit de trouver des concepts et des appuis théoriques qui leur permettent de constituer et d'asseoir leur discours politique, mais aussi s'inscrire dans une histoire qui contribue à donner de la légitimité à leur lutte.

S'inscrire dans la « controverse des sexes »

Geneviève Fraisse nomme « controverse des sexes »¹¹⁶ le débat sur l'égalité entre les sexes : un débat qui oppose arguments naturalistes et arguments constructivistes, qui se poursuit dans le temps et s'incarne dans des étapes concrètes de l'évolution des rapports entre les hommes et les femmes et de la place de ces dernières dans la société. Juliette Rennes reprend à son compte cette notion de controverse : dans *Le Mérite et la nature*¹¹⁷, elle en analyse un moment, celui de l'accès des femmes aux professions à diplômes (le barreau, la médecine, la magistrature) entre 1880 et 1940. En étudiant cette période historique, elle met en lumière l'homogénéité des répertoires argumentatifs, mais surtout, leur non-renouvellement : elle montre que les catégories cognitives évoluent peu, et qu'à chaque nouvelle étape de la *controverse des sexes*, les mêmes discours et les mêmes représentations sont mobilisés pour contrer l'accès des femmes aux privilèges masculins – bien que le vocabulaire se modifie, et que certaines conceptualisations soient abandonnées ou remplacées par d'autres. Ainsi, le registre de « l'éternel féminin », dans lequel Juliette Rennes voit « *une façon de préserver une vision traditionnelle de l'ordre des sexes* »¹¹⁸ fait partie des arguments mobilisés au début du XX^{ème} siècle dans le débat sur l'accès des femmes à la médecine et au barreau. Francine Muel-Dreyfus montre que ce même

¹¹⁶ *La Controverse des sexes*, Paris, PUF, 2001.

¹¹⁷ Juliette Rennes, *Le Mérite et la nature. Une controverse républicaine, l'accès des femmes aux professions de prestige, 1880-1940*, Paris, Fayard, « L'espace du politique », 2007.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 215.

registre fut mobilisé à nouveau sous le régime du Maréchal Pétain pour encourager les femmes à rester au foyer¹¹⁹.

Quel rapport entre une telle controverse, représentant la lutte féministe pour l'égalité, et la question des droits des trans' ? Maud-Yeuse Thomas, militante trans' (co-fondatrice de l'association « Sans Contrefaçon » de Marseille) reprend le terme de controverse pour qualifier le débat sur la psychiatrisation des trans'¹²⁰. Elle revendique ainsi explicitement non seulement un héritage féministe (« *La lecture conjointe du féminisme et du queer constitue aujourd'hui une révolution brisant le mythe du réel binaire naturaliste et universaliste* »¹²¹), mais aussi une inscription de la lutte pour les droits des trans' dans la controverse des sexes, c'est-à-dire dans le mouvement féministe pour l'égalité. Ce qui est une manière d'affirmer que la question des trans' n'est pas un phénomène à part, marginal. Il concerne directement le féminisme et la société puisqu'il représente un moment de l'évolution des rapports entre les sexes et de la déconstruction de l'essentialisme. Les répertoires argumentatifs mobilisés dans le débat sur la psychiatrisation – qui oppose d'un côté les associations trans' et certains collectifs et associations LGBT* (comme Act Up, Les Panthères Roses, Le Mag pour ne citer que des associations parisiennes), et de l'autre les psychiatres, largement relayés par les media (presse écrite, télévision, radio) et certains essayistes – ont effectivement à voir avec ceux en présence dans d'autres polémiques passées telles que l'accès des femmes aux professions à diplôme, mais aussi le droit à l'avortement, le droit au mariage des couples de même sexe, par exemple. A chaque fois, s'opposent un discours naturaliste ou essentialiste et un discours constructiviste, et l'on retrouve la notion d'interdiscursivité utilisée par Juliette Rennes et définie comme « *une « propriété constitutive de tout discours » qui consiste à porter les traces multiformes d'autres discours* »¹²². Autrement dit, tout discours est porteur du discours opposé et ne peut être compris pour lui-même. Le discours essentialiste des psychiatres est une réaction à la demande de modifications corporelles des trans', et le discours des militants trans', une

¹¹⁹ Francine Muel-Dreyfus, *Vichy et l'éternel féminin. Contribution à une sociologie politique de l'ordre des corps*, Paris, Seuil, 2006.

¹²⁰ Maud-Yeuse Thomas, « La Controverse trans », *Mouvements*, 2005. [En ligne] : <http://www.mouvements.info/spip.php?article174>.

¹²¹ Ibid.

¹²² Juliette Rennes, op. cit., p.17. L'auteure utilise la notion d'interdiscursivité telle que définie par Dominique Maingueneau.

réaction au discours des psychiatres. Maud-Yeuse Thomas, tout comme Tom Reucher¹²³, déconstruisent les arguments ces derniers.

On peut trouver d'autres signes de l'inscription volontaire des revendications trans' dans un héritage et une continuité du mouvement féministe. Outre la notion de controverse¹²⁴ utilisée par Maud-Yeuse Thomas, et les liens qu'elle tisse dans son article entre le débat concernant les trans et les questions de genre et questions féministes (citant Beauvoir, par exemple), le registre de l'expertise et de la performativité politique est prégnant dans le discours des militants trans'. Ce registre, qu'on pourrait résumer par la formule « mon corps m'appartient, ma parole m'appartient », a constitué une dimension fondamentale du féminisme des années 1970. On le trouve dans l'article de Tom Reucher sur l'expertise trans' : « *C'est nous les experts de ce que nous sommes. Qui peut mieux que nous dire ce que nous vivons ? En quoi peuvent-ils [les psychiatres] dire mieux que nous ce qui est bien pour nous ?* »¹²⁵. Ce registre rejoint celui du « selhelp », la volonté de s'émanciper du pouvoir médical, ce qui constitua également un enjeu pour les féministes. Le film « A notre santé » de Dominique Barbier, Josiane Joüet et Louise Vandelac (1977) prend pour thème central les Rencontres internationales des Centres de santé pour femmes, qui rassemblèrent quelques centaines de femmes à Rome en juin 1977. L'objectif de ces rencontres était l'apprentissage collectif de pratiques d'« auto-santé », la réappropriation du contrôle sur le corps, la sexualité, la maternité. Un autre exemple est la rédaction en 2007 d'un manifeste trans', intitulé « Manifeste Trans : notre corps nous appartient », sur le modèle du manifeste des 343 de 1971¹²⁶. Le dernier paragraphe explicite clairement le lien avec les revendications féministes : « *Nous, féministes, signataires du Manifeste des 343, universitaires, militant-es associatifs et politiques, personnalités publiques, soutenons sans réserve les revendications des personnes trans parce que, comme les femmes il y a quelques années, nous ne pouvons plus cautionner cette mainmise de l'État sur leurs corps.* » L'article en ligne sur Internet comporte un lien direct au manifeste des 343.

¹²³ Tom Reucher, « Quand les trans' deviennent experts. Le devenir trans' de l'expertise », *Multitudes*, n°20, printemps 2005, p. 159-164. [en ligne] : <http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article1921>.

¹²⁴ Il convient de préciser que cette notion de controverse n'est pas l'apanage du féminisme. C'est une notion pratique de l'approche pragmatique, notamment mise en avant par Luc Boltanski (*De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991 ; avec Laurent Thévenot).

¹²⁵ Ibid.

¹²⁶ [En ligne] : http://cybersolidaires.typepad.com/ameriques/2007/04/manifeste_trans.html.

Cette inscription dans une continuité des luttes féministes a deux intérêts pour le jeune mouvement trans' : tout d'abord, le mouvement féministe constitue un répertoire de concepts et de pratiques qu'il est possible de se réapproprier. La rédaction d'un manifeste trans' en témoigne. Les personnes militantes ayant participé à l'enquête, on l'a vu, se disent féministes, et s'appuient sur la lecture d'ouvrages féministes pour construire leur réflexion politique : Elena Gianini Belotti, Audre Lorde, Judith Butler, etc. Lors d'une conférence à la maison populaire de Montreuil regroupant des militants trans' (à la tribune comme dans la salle), Monique Wittig fut plusieurs fois citée en tant référence conceptuelle¹²⁷.

Mais au-delà de la nécessité de mobiliser des outils de réflexion et d'action, l'idée de la lutte des trans' pour leurs droits (et notamment leur droit de n'être plus psychiatrisés) comme constituant une étape supplémentaire de la « controverse des sexes », revêt un intérêt de légitimation. Il s'agit pour les trans', tout en revendiquant la spécificité de leurs revendications, de ne pas s'isoler politiquement. L'égalité entre les sexes est aujourd'hui un sujet largement débattu et valorisé dans le discours politique et l'opinion commune ; si le terme « féministe », quant à lui, n'a pas bonne presse, il est de moins en moins toléré dans nos sociétés de tenir un discours anti-égalitaire. Lorsqu'on lit les ouvrages de Colette Chiland, on comprend l'enjeu d'une telle inscription dans le féminisme. Elle-même s'en revendique, mais affirme que les trans', par définition, nuisent à la lutte contre le sexisme : « Il n'est pas question qu'un transsexuel mâle soit féministe, il ne peut que se conformer d'une manière caricaturale aux stéréotypes sociaux » [Chiland, 1997 ; 66]. Aussi, placer les revendications trans' dans une étape supplémentaire de la controverse sur cette égalité entre les sexes recouvre l'enjeu de faire advenir la question trans' comme sujet de débat public légitime, et plus encore, de faire reconnaître les discriminations dont sont victimes les trans'. Dans une société qui prône l'égalité entre tous, une société du « *sans distinction de* », pour reprendre l'expression de Juliette Rennes¹²⁸, l'objectif de la lutte sociale trans' est de souligner le fait que la psychiatrisation des trans' représente une contradiction avec cette dimension égalitaire. C'est-à-dire faire valoir que ni le

¹²⁷ Conférence du 5 décembre 2007, « Monde médical et construction des normes », dans le cadre du séminaire *Genre : normes et transgression* organisé par la maison populaire de Montreuil ; en présence de Vincent He-Say (co-fondateur du GAT et de la radio Bistouri-oui-oui), Andrea Linhares (psychanalyste), Valérie Marange (philosophe) et Tom Reucher (psychologue clinicien). Voir le site : <http://www.maisonpop.fr>.

¹²⁸ Juliette Rennes, op. cit.

genre, ni le sexe, *ni la manière dont un individu articule sexe et genre*, ne peuvent constituer des motifs de discrimination.

Féminisme et théories queer

Cependant, si le mouvement féministe, ses concepts et ses pratiques constituent des outils pour les militants trans', ils peuvent aussi représenter dans une certaine mesure un obstacle. Le lien entre la controverse des sexes et la controverse trans', ou entre le féminisme et l'activisme trans', n'est en réalité pas si simple. D'abord parce que les trans' ont à faire valoir leur légitimité au sein de la controverse des sexes auprès des féministes elles-mêmes. On a vu dans les entretiens que les exclusions de groupes féministes au moment de la transition n'étaient pas rares. Le principe de non-mixité sur lequel est basé une grande partie du mouvement féministe, et dont se réclament encore aujourd'hui un certain nombre de groupes féministes (lesbiennes ou non) confronte les féministes aux limites de leurs conceptions politiques : lorsqu'arrivent des personnes trans' (FtM ou MtF), la question se pose de savoir comment il faut définir la non-mixité ? Sur quel fondement, du sexe ou du genre ? Faut-il accepter les FtM en vertu de leur sexe (féminin) ou les MtF en vertu de leur genre (femme) ? Ce sont les trans' qui peu à peu obligent les féministes à s'interroger sur ce sujet : les exclusions de personnes trans' à l'entrée de plusieurs lieux non-mixtes ont suscité la polémique et contraints les associations de femmes à prendre des décisions. L'association « Cineffable », organisatrice du *Festival de films lesbiens et féministes de Paris*, en donne un bon exemple : après discussions et débat, les organisatrices décident de fonder la non-mixité sur le genre en affirmant que « *le genre peut s'envisager comme un acte déclaratif. Toute personne désirant venir au festival et se considérant femme y a accès* ». Les transsexuelles (MtF) sont donc acceptées, « *quel que soit [leur] degré de passage* »¹²⁹.

Dans les textes et théories féministes, on ne trouve nul évocation des trans', jusque récemment et surtout grâce aux traductions d'ouvrages américains (Judith Butler, Teresa De Lauretis, Pat Califia). Il n'est donc pas toujours aisé pour les trans' d'établir des liens entre les revendications féministes et les leurs. Pierre,

¹²⁹ « La position de Cineffable sur le transsexualisme », texte paru dans le catalogue du 14^{ème} festival, 2002. [en ligne] : http://www.cineffable.fr/fr/faq_festival.htm .

engagé dans une action et une réflexion féministe plusieurs années avant sa transition, évoque le fait que les concepts féministes lui ont permis de conceptualiser cette transition (notamment à travers la notion de réappropriation du corps) ; mais paradoxalement, une fois cette transition entamée, il s'estime « désemparé » car ces mêmes concepts et théories ne suffisent plus.

« Si t'es une fille féministe, t'as des outils aussi pour construire ta réflexion, pour construire des choses de solidarité, disons t'as des outils, t'as des livres, t'as des groupes...disons, y'a de la matière, quoi. Quand t'es un garçon trans', tous ces trucs-là tu les as pas en fait. C'est un moment...c'est comme l'impression de...disons, qu'à un moment, il faut tout réinventer en fait. Tout réfléchir, tout...ouais. En même temps, voilà, c'est à un moment, d'être théoriquement et pratiquement très entouré de choses féministes et de se retrouver à un moment dans un néant parce que...parce que ton identité elle a changé...ton identité elle a changé, même si les réflexions, elles restent là, mais dans la pratique et dans la théorie, j'ai l'impression que c'est à nous...enfin, « nous »...disons, oui, c'est à nous, personnes tran's qui sont issues de scènes féministes, on est quelques uns quand même, à un moment, d'essayer de trouver les outils, trouver de la réflexion, construire de la théorie...et heu...c'est vrai que c'est un peu...c'est un peu désemparant, c'est un peu...ouais, c'est...à un moment, on peut pas s'appuyer sur des acquis en fait. »

On retrouve ici la dimension d'invention (ou de ré-invention), d'improvisation que l'on a pu analyser en ce qui concerne la construction de l'identité. Le fait que Pierre se sente ainsi « désemparé » est un des éléments de la critique butlérienne du féminisme. En s'appuyant sur une identité collective de genre et de sexe (femme), c'est-à-dire en ne remettant pas en question l'amalgame sexe/genre, le féminisme reproduit et entretient la binarité homme/femme, masculin/féminin, ainsi qu'une « présomption d'homosexualité ». Ce qui revient à exclure tous les individus dont l'identité échappe à l'amalgame sexe/genre, ainsi que ceux dont la sexualité n'est pas hétérosexuelle. « *La construction de la catégorie « femme » comme un sujet cohérent et stable n'est-elle pas, à son insu, une régulation et une réification des rapports de genre ? Or une telle réification n'est-elle pas précisément contraire aux desseins féministes ?* », interroge Butler [2005 ; 66].

En ce sens les trans' militants qui se réapproprient les concepts féministes mettent en critique le féminisme, en soulignant ses apories et ses contradictions. Si le féminisme se donne pour objectif la dé-naturalisation des rapports de genre,

et la déconstruction du lien entre sexe et genre, il lui faut aussi s'interroger sur les implications des identités trans'.

Toutefois, on le voit dans le discours des trans', il ne s'agit pas de dépasser le féminisme, encore moins d'y renoncer. Il est souvent question d'une distinction voire d'un conflit entre féminisme et théories *queer*, les secondes étant supposées se présenter comme un dépassement radical du premier. D'un autre côté certaines féministes reprochent au *queer* de nuire à la lutte pour l'égalité entre les sexes et contre la domination masculine. Les FtM en particulier, on l'a déjà évoqué, sont accusés de trahir la cause des femmes en accédant aux privilèges masculins. Pour Sheila Jeffreys, professeure de sciences politiques à l'université de Melbourne et auteure d'un ouvrage critique des théories *queer*¹³⁰, les pratiques et comportements masculins des personnes nées de sexe féminin, soutenus et théorisés par le *queer*, encouragent « *le culte de la virilité et l'abandon de la lutte féministe contre les rapports hiérarchiques de genre* »¹³¹. Selon Jeffreys, « *le courant queer n'a jamais remis en question le système patriarcal* »¹³² et il est pour cette raison fondamentalement « *incompatible* » avec le féminisme. Pourtant, les auteurs qui se revendiquent du *queer*, comme Judith Butler et Teresa de Lauretis, ne reconcent pas pour autant au féminisme ; le terme de féminisme est d'ailleurs présent dès le titre du premier ouvrage de Butler, qui ne veut pas choisir entre *queer* et féminisme : *Gender Trouble : Feminism and the subversion of identity*. Butler, parce qu'elle critique certains aspects du féminisme, s'est vu accusée de vouloir le déconstruire : pourtant, elle s'en revendique, et le « *critique de l'intérieur* » [Fassin, in Butler, 2005 ; 8]. Le but de son ouvrage est non pas de rejeter les théories et objectifs féministes, mais de tenter de « *penser ensemble le « féminisme » et la « subversion de l'identité »* » [Fassin, in Butler, 2005 ; 8].

Une telle conception de l'incompatibilité entre féminisme et théories *queer* peut être analysée comme le maintien de représentations naturalistes, mais aussi comme la manifestation de la mise en danger de soi que provoquent les transitions, et dont on a déjà parlé : une mise en danger des catégories de sexe, de genre et de sexualité qui fondent la pensée, et qui, dans une certaine mesure, fondent aussi la pensée féministe. Or, une telle dichotomie entre féminisme et

¹³⁰ Sheila Jeffreys, *Unpacking Queer Politics*, Cambridge UK, Polity Press, 2003.

¹³¹ Elaine Audet, « "Débander la théorie queer", un livre de Sheila Jeffreys », *Sisyphé*, 26 avril 2004. [en ligne] : <http://sisyphe.org/spip.php?article1050>.

¹³² Ibid.

queer est discutable. Christelle Taraud remet en cause la distinction « *entre un 'bon' et un 'mauvais' féminisme et entre des féministes défendant une certaine orthodoxie 'pro-femme mais universaliste, franco-centrée, laïcarde et abolitionniste' (...) et des 'hétérodoxes' de tous poils, 'communautaristes', 'transgenres', 'pro-sexe'* »¹³³. Selon elle, la « subversion de l'identité » dont parle Butler traverse les courants et théories féministes, elle n'est pas neuve : le féminisme s'est construit sur les tensions et contradictions que produisent la nécessité de valoriser le sujet-femme et la volonté de déconstruire les rôles de sexe et l'amalgame sexe/genre. C'est le féminisme qui a conceptualisé la distinction entre sexe et genre, et la construction du sexe lui-même¹³⁴. Le militantisme trans' représenterait bien alors une nouvelle étape de ce mouvement théorique et politique.

3) Controverse autour de la psychiatisation

Aujourd'hui, la question de la psychiatisation se situe au cœur des revendications trans' : mais elle constitue aussi un sujet de clivages. On a vu un exemple d'attitude cisconspecte à ce sujet, avec Guillaume qui estime que les tenants de la dépsychiatisation sont « *extrêmes* », « *assez irraisonnés* ». Plusieurs associations trans' ne prennent pas position sur la question, ce qui est interprété par les autres comme une attitude de caution envers la psychiatisation. Le groupe le plus actif dans cette revendication fut certainement le Groupe Activiste Trans' (GAT), créé à Paris en 2002 par Vincent He-Say, Carine Bœuf, Tom Reucher et Maxime Zitouni, fondateurs de la radio « Bistouri-oui-oui ». Soutenu par l'association Act-Up, ils pratiquèrent jusqu'en 2006 une forme d'action appelée *zap*, consistant à interrompre des séminaires, des conférences, à intervenir dans des assemblées politiques. Le terme choisi exprime bien la symbolique de l'action : il s'agit de « zapper » le discours discriminant, de « faire taire » ceux et celles qui parlent pour et à la place des individus concernés. En février 2005, le

¹³³ Christelle Taraud, *Les Féminismes en question. Éléments pour une cartographie*, Paris, éditions Amsterdam, 2005, p.12.

¹³⁴ Notamment Christine Delphy, qui, dans *L'ennemi Principal. 2. Penser le genre* (Paris, Syllepse, 2002), affirme que « *le genre précède le sexe ; (...) le sexe est simplement un marqueur de la division sociale* » (p. 251-252).

GAT, accompagné de militants d'Act Up, interrompent un séminaire à l'hôpital Sainte-Anne regroupant des psychiatres et des internes en psychiatrie. « *Nous voulions confronter notre expertise à celle qu'ils nous imposent* », expliquent les militants. Ce type d'action s'inscrit dans une démarche héritée du féminisme : *parler* et ne plus être *parlé-s* par d'autres. Ainsi le GAT demande à ce que « *les trans' participent aux séminaires abordant ce sujet, et aux groupes de travail pour l'amélioration de l'accès aux soins et de leur prise en charge* »¹³⁵. Le groupe se dissout en 2006, et effectue un bilan de son activité dans la dernière émission de « Bistouri-oui-oui » le 21 septembre 2006¹³⁶. Le GAT était dès le départ pensé comme « *une structure éphémère* », « *constitué en-dehors de toute forme associative, politique ou syndicale* », avec pour but de faire réagir les militants trans' et d'initier un mouvement contre la psychiatisation : « *une mèche pour allumer tout ça* »¹³⁷. Cette volonté d'interpellation n'a pour le moment pas donné lieu à la constitution d'un mouvement : les actions du GAT ne furent pas suivies par les associations trans'. Pourtant, le GAT a contribué à rendre visibles les revendications trans', en agissant et en intervenant dans l'espace public, et à développer la mobilisation : alors qu'en 2003 la marche Existrans' ne réunissait que deux associations (l'ASB et le PASST), on en comptait huit en 2007.

Le Procès Chiland/Act Up.

Malgré tout, la controverse trans' peine à apparaître en tant que débat public en France. Maxime Foerster analyse la période actuelle, concernant le militantisme trans', comme celle de l'« *expression, répression* » [Foerster, 2006 ; 109]: les prises de paroles publiques des trans' se multiplient, qu'il faut faire taire – signe qu'elles représentent une menace. Un exemple intéressant à ce titre est le procès mené par la psychiatre Colette Chiland contre l'association Act-Up pour diffamation. Le 10 juin 2005, Act-Up et le GAT organisent un « zap » au domicile de la psychiatre, et diffusent un tract affirmant : « *Ici réside Colette Chiland, psychiatre dont la pratique et le discours détruisent la vie de milliers de transsexuels et d'homosexuels* ». Cette dernière porte plainte et le président de

¹³⁵ <http://www.actupparis.org/article1883.html>.

¹³⁶ http://bistouriouioui.free.fr/boo8_21sept06/page_21septembre06.htm.

¹³⁷ Ibid.

l'association, Jérôme Martin, est mis en examen. Le 28 juin 2007, il est condamné à 500 euros d'amende avec sursis et un euro de dommages et intérêt. Il fait appel, et le 28 février 2008, la Cour alourdit la peine à 5000 euros de dommages et intérêts en jugeant « diffamatoires » les propos tenus par l'association au sujet de Colette Chiland :

« Considérant que le tract incriminé se veut une critique violente à l'encontre de Colette CHILAND et de sa pratique professionnelle ; que, bien plus, la teneur générale de l'imprimé vise clairement à jeter le discrédit sur Colette CHILAND (...) que le tract impute également à Colette CHILAND d'avoir sur les questions du transsexualisme et de l'homosexualité un discours réactionnaire et borné (« les pires poncifs »), ce qui tend à dévaloriser les travaux d'analyse de ce praticien ; que, de même, accuser Colette CHILAND, dont la mission est de guérir, ou du moins de soulager la souffrance, de « détruire la vie de milliers » d'individus constitués, quel que soit le sens donné au propos – tuer ou gâcher l'existence – une des atteintes les plus graves qui puissent être portées à l'honneur d'un médecin ; (...) que la Cour dira que l'ensemble des passages poursuivis présentent, dans ces conditions, un caractère diffamatoire à l'égard de Colette CHILAND. »¹³⁸

Entre temps, une pétition de soutien à Jérôme Martin et Act Up circule sur Internet¹³⁹. Ce procès et son issue manifestent la dissymétrie entre les deux parties en présence, tout comme le montre Juliette Rennes¹⁴⁰ à propos de la controverse sur l'accès des femmes aux professions à diplômes. Le discours des tenants de la psychiatrisation est en accord avec la *doxa*, il se confond avec le discours majoritaire, et dispose de l'ensemble des médias pour s'exprimer, alors que les partisans de la dépsychiatriation sont au contraire en minorité et disposent de supports beaucoup plus rares et limités dans leur diffusion (ici, un tract). Le jugement de la Cour d'appel reflète une conception du transsexualisme fondée sur les théories psychiatriques (« Colette Chiland, dont la mission est de guérir ») ; Colette Chiland est nommée « *experte du transsexualisme* » par la justice. Mais l'issue du procès (la condamnation de Jérôme Martin) révèle également l'absence de prise en compte de la transphobie, qui n'est pas reconnue par la loi, ni par la

¹³⁸ <http://www.actupparis.org/article3398.html>.

¹³⁹ <http://www.actupparis.org/article3286.html>.

¹⁴⁰ Juliette Renne, *Le Mérite et la nature*, op. cit.

Haute Autorité de Lutte contre les Discriminations et pour l'Égalité (HALDE). A l'heure actuelle, le terme de transphobie n'existe que dans les discours militants. Jérôme Martin et Act Up ne disposaient donc d'aucun soutien légal à l'occasion de ce procès. Le « mépris » à l'égard des trans' dont Colette Chiland est accusée n'est pas reconnu ; il est pourtant manifeste dans les extraits que l'association Act Up reproduit dans son tract : « *J'ai compris que je m'étais laissée piéger par son aspect déconcertant, effrayant, non pas parce qu'il aurait été une caricature de femme, un travelot sans talent : il n'était rien, ni homme ni femme.* »¹⁴¹ Colette Chiland affirme par ailleurs qu'accorder des droits aux trans' représente une « *atteinte aux fondements de la civilisation* »¹⁴². En 2006, Act Up avait pourtant gagné son procès contre Christian Vanneste, qui fut condamné à 3000 euros d'amende et 2000 euros de dommages et intérêts aux trois associations en jeu dans la plainte (Act Up, le Syndicat National des Entreprises Gays et SOS Homophobie), pour homophobie. Christian Vanneste avait en effet déclaré dans la presse que « *l'homosexualité est une menace pour la survie de l'humanité* »¹⁴³. Ces deux procès, portant sur des accusations similaires, font apparaître l'absence de reconnaissance de la transphobie.

Les effets politiques des transitions concernent essentiellement, à l'heure actuelle, les processus de construction identitaire et l'engagement individuel. Les conséquences sur la législation et le contrôle médical dont les trans' sont l'objet sont encore inexistantes. Le gouvernement français reste indifférent aux discriminations subies par les trans' : quelques propositions de loi relative à la lutte contre la transphobie ont été déposées, toutes rejetées¹⁴⁴. Toutefois, au regard du développement du réseau associatif trans', et du nombre d'initiatives de visibilité engagées ces dernières années (radio, festival de films, mais aussi, une prise en compte de plus en plus large des questions trans' dans les événements gays et lesbiens¹⁴⁵), on peut estimer que le militantisme trans' n'en est qu'à ses

¹⁴¹ Colette Chiland, *Le Transsexualisme*, Que Sais-je, Paris, PUF, 2003, p. 116-117.

¹⁴² Citée par Act-Up dans le tract incriminé ; cette phrase est issue de l'ouvrage *Changer de sexe*, Paris, Odile Jacob, 1997.

¹⁴³ *La Voix du Nord*, 26 janvier 2005 et *Nord Eclair*, 4 février 2005.

¹⁴⁴ Le sénateur Henri Cavaillet en 1982, les députés Verts le 26 mars 2003 (projet de loi pour lutter contre l'homophobie, la lesbophobie et la transphobie, signé par Martine Billard, Yves Cochet et Noël Mamère), le groupe communiste le 21 juillet 2004.

¹⁴⁵ Au festival Cineffable, des fictions et documentaires mettant en scène des trans' sont régulièrement projetés (<http://www.cineffable.fr/>), ainsi qu'au festival de films Gays et Lesbiens

balbutiements. Si l'on compare le développement du mouvement gay et lesbien, qui a obtenu la dépenalisation de l'homosexualité et le retrait de la liste des maladies mentales, avec l'actuel militantisme trans', une conclusion s'impose : les trans' n'ont pas encore accédé à une visibilité suffisante pour faire entendre leurs revendications et constituer un mouvement relativement étendu et cohérent.

Si l'on peut appréhender l'émergence d'un mouvement qui commence à se structurer et à avoir accès à l'espace public, on peut constater dans le même temps la relative absence du transsexualisme dans les sciences sociales.

de Paris (<http://www.ffglp.net/>) . Le photographe transgenre Naïel a exposé en 2007 à Cineffable et en 2008 au festival « Reflets » de Marseille (<http://www.festival-reflets.org>), une installation intitulée « Destroy Genders or Fucking Genders ? ».

C – UN ENJEU POUR LES SCIENCES SOCIALES

Ce travail de recherche est parti du constat d'une lacune en sciences sociales, lacune qu'il convient à présent d'interroger. L'hypothèse de l'androcentrisme des sciences sociales explique en partie le silence de ces dernières sur les garçons trans⁷/FtM. Tout comme la chirurgie résiste à travailler à la fabrication de corps mâles à partir de corps femelles, l'analyse de transitions femme-vers-homme rencontre des obstacles liés à « *la force de l'ordre masculin* » [Bourdieu, 2002 ; 22]. Il apparaît qu'il est culturellement non-admis que la frontière des sexes soit franchie dans ce sens, et la sociologie ne fait sans doute pas exception à l'intériorisation de ce « sens interdit » culturel. Toutefois il faut aller chercher plus loin pour comprendre les raisons d'une telle lacune, mais aussi pour déterminer les enjeux pour la sociologie à s'emparer d'un tel objet de recherche. La nécessité à laquelle je fus confrontée de mobiliser une bibliographie étrangère (Judith Butler, Jean Bobby Noble, Jason Cromwell, Teresa De Lauretis) dévoile non seulement une absence de données informatives (dues à l'absence d'enquêtes de terrain), mais aussi, et peut-être surtout, une absence de concepts permettant de penser mon objet. Si l'on peut observer un tel monopole de la psychiatrie et de la psychanalyse au sujet du transsexualisme et plus généralement des « troubles de l'identité de genre » (Maxime Foerster parle à ce sujet de « hold-up » de la psychiatrie [Foerster, 2006]) , il faut s'interroger sur la capacité des sciences sociales à penser ces questions : quel équipement intellectuel sont-elles en mesure de mobiliser pour analyser les phénomènes de transition ? Comment expliquer que la psychiatrie prenne tant de place ? Pour étudier les transitions, les pratiques et les représentations des personnes qui les effectuent, mais aussi les effets sociaux qu'elles produisent, il faut être en mesure de penser le genre sans le sexe, ou plus précisément, de penser le genre séparément du sexe. C'est-à-dire de défaire l'équation sexe/genre/sexualité. Il s'agit d'opérer ce que Bourdieu considère comme le point de départ de toute recherche sociologique : une rupture qui permette de « *réunir ce que le vulgaire sépare ou distinguer ce que le vulgaire confond* » [Bourdieu, 1983 ; 28], afin de faire surgir de nouveaux systèmes de

relations entre les éléments. Sexe et genre n'échappent pas à ce travail de rupture avec les prénotions.

1) Les sciences sociales à l'épreuve de la binarité

L'usage de la catégorie « sexe »

L'objet de cette recherche et les conclusions que l'on a pu jusqu'ici formuler soulèvent une question méthodologique importante, celle de l'usage de la catégorie « sexe » dans l'analyse sociologique. Certaines chercheuses féministes s'interrogent sur le paradoxe que représente l'usage d'une variable biologique en sociologie : « *La recherche féministe doit résoudre ce paradoxe qui consiste à prendre en compte le sexe biologique comme un des éléments constituant les rapports discriminatoires et s'en détacher pour comprendre les sources sociales de ces discriminations* »¹⁴⁶. Pour Elvita Alvarez et Lorena Parini, il faut partir du social pour déterminer ensuite si le biologique joue ou non un rôle. En effet, la variable « sexe » en tant que donnée de l'analyse sociologique ne donne pas accès aux disparités qui peuvent exister à l'intérieur de chacune des deux catégories de sexe. Ainsi, par exemple, les statistiques fondées sur le sexe ne permettent pas de déterminer si tous les individus d'un même groupe de sexe sont du même genre : les garçons trans' rencontrés ont pour la majorité d'entre eux des papiers d'identités féminins. Pourtant, leur identité sociale est « homme » et non « femme ». L'étude des transitions révèle que la catégorie « sexe » n'est pas suffisante pour l'analyse : si l'on observe effectivement une distinction sociale entre hommes et femmes fondée sur la différence des sexes anatomiques, cette distinction ne recouvre pas l'ensemble des identifications de genre. De même, distinguer sexe et genre n'est qu'un premier pas vers l'appréhension des différents systèmes de relations entre sexe, genre, et sexualité. En effet, une telle distinction se contente en règle générale d'analyser comme un fait social ce qui est considéré comme un fait naturel par le sens commun. Ainsi, le comportement féminin (le

¹⁴⁶ Elvita Alvarez et Lorena Parini, « Engagement politique et genre : la part du sexe », in *Nouvelles Questions Féministes*, 24 (3), 2005.

genre) sera considéré comme issu de la socialisation et non pas de la biologie (le sexe). Mais pour autant, l'adéquation sexe/genre n'est pas remise en question, dans la mesure où l'on continue de partir du principe que les individus femelles deviennent des femmes (et les individus mâles, des hommes). On peut s'interroger sur l'alternative suivante : la sociologie ne prend-elle pour objet que les individus femelles dont le genre est féminin, ou bien, part-elle du principe non-questionné que les individus femelles deviennent nécessairement des femmes (même si ce devenir est social et non biologique), évacuant ainsi les possibilités de constructions différentes (et non socialement admises) du genre ? La conceptualisation du genre pourrait se résumer par un passage d'un point de vue naturaliste (on naît femme, c'est la biologie qui fonde le destin, le sexe est le fondement du genre) à un point de vue constructiviste (on ne naît pas femme, on le devient, c'est le genre (donc le social) qui crée le sexe). Mais une seconde étape est nécessaire, qui consiste à dé-construire également le devenir social : on ne naît pas femme, et on ne le devient pas nécessairement. Autrement dit, le genre est bien une construction sociale, mais précisément en tant que construction, il peut échapper au fondement naturaliste des lois sociales. C'est cette étape que les sciences sociales doivent franchir pour être en mesure d'appréhender les phénomènes de transition, mais également toutes les pratiques et représentations qui échappent à une construction « socialement cohérente » du genre. Il devient alors possible de penser les ré-articulations entre sexe, genre et sexualité au niveau individuel, et leurs conséquences sociales.

Penser et analyser les ré-articulations

Il ne s'agit pas pour autant de considérer le genre comme une construction totalement libre de tout déterminisme social, mais d'articuler ensemble différentes dimensions pour comprendre les trajectoires : l'assignation de sexe à la naissance, l'éducation différentielle en fonction du genre, l'identification de genre de l'individu à différentes étapes de son existence (le genre comme représentation ou désir de soi), les pratiques sexuelles, la définition de l'orientation sexuelle, mais aussi, la présentation de soi en tant qu'individu « genré ». Toutes ces dimensions jouent un rôle, et l'on ne saurait se limiter à une analyse qui ne prenne en compte

que l'une d'elle au détriment des autres. Un exemple de la nécessité de telles articulations, que l'on a mis en évidence dans cette recherche, est le lien entre le *sexe biologique* et l'habitus social qui en résulte, et le *sexe perçu*. Les garçons trans' sont de sexe femelle, conservent au moment de la transition un habitus féminin, mais ils sont perçus comme étant des hommes : c'est-à-dire que leur *sexe biologique perçu* est mâle.

« La variable pertinente pour l'analyse sociologique n'est d'ailleurs pas tant le sexe biologique réel que le sexe biologique perçu, comme en témoignent les expériences de travestissement total : lorsque l'adoption du « genre » opposé est parfaite au point de donner l'illusion que l'on est du sexe biologique opposé, la réaction sociale est fonction du sexe biologique perçu (qui, dans ce cas, ne correspond pas au sexe biologique réel) »¹⁴⁷

L'importance de la notion de sexe perçu est déterminante au sujet des garçons trans'. Cependant, si l'on s'intéresse également aux comportements et aux représentations des acteurs qui opèrent ce « travestissement total », et non seulement aux réactions sociales qu'ils provoquent, on ne peut faire l'économie du « sexe biologique réel » : en effet, ils sont conscients de n'être pas du sexe biologique correspondant à leur sexe perçu, et cela induit des comportements sociaux particuliers (adaptation, faux-semblant, stratégies de protections, « erreurs » de comportements). L'individu *doit* faire illusion, en effet, au risque de provoquer une déstabilisation des codes sociaux, et il importe d'étudier ce que ce devoir d'illusion implique, mais aussi ce qui se passe lorsque la personne ne parvient pas ou plus à faire illusion, ou encore lorsque, volontairement, elle ne cherche pas à le faire. D'autre part, le fait d'avoir été socialisé dans un genre différent de celui que l'on en vient à incarner à un moment donné de l'existence a également son importance : le sexe biologique doit alors être pris en compte dans l'analyse des transitions, dans la mesure où il suppose, socialement, un habitus particulier. Le sexe perçu ne saurait donc remplacer le sexe biologique en tant que variable d'analyse sociologique. Il ne s'agit pas de réhabiliter le naturalisme et de considérer que le sexe biologique permet d'expliquer les comportements sociaux,

¹⁴⁷ Anne Révillard, « L'identité lesbienne, entre nature et construction », *La Revue du M.A.U.S.S.*, n°19, 1^{er} septembre 2002, p. 168-182, p. 181.

mais en tant que les catégories sociales et les habitus sont construits en fonction du sexe biologique, il faut le prendre en compte dans l'analyse. L'intérêt de la notion de sexe perçu est de mobiliser la théorie du genre de Christine Delphy, selon laquelle le genre précède le sexe : c'est le social qui donne du sens au biologique, et non le contraire [Delphy, 2001]. Une telle conception permet de mettre l'accent sur les rapports de pouvoir signifiés par le genre.

Un des intérêts pour la sociologie est donc ce que j'ai analysé en termes de *ré-articulations*, d'après le concept formulé par Jean Bobby Noble [2004]. Ce concept est indispensable pour saisir les situations d'*incohérence* sociale dans lesquels se retrouvent les individus qui ne respectent pas les codes de sexe et de genre : on l'a vu en particulier à propos du rapport au féminisme qu'entretiennent les garçons trans'. Mais il permet aussi une microsociologie du genre, en créant un « effet loupe » sur les normes de comportements, effet produit par le décalage entre le sexe perçu et l'habitus de genre. En ce sens, on peut affirmer avec Butler que l'étude de ce qui se situe en marge d'un système donné est ce qui permet de mieux comprendre comment fonctionne ce système [Butler, 2005] : « *ce que nous jugeons marginal devient symboliquement central* » [Hall, cité par Noble, 2004 ; 35]. Noble, reprenant le langage cinématographique, parle de « hors champ » pour qualifier l'espace social spécifique que construisent les identités trans' [Noble, 2004 ; 155] : un espace qui rend possible ce que le « cadrage » interdit, tout en se situant à la marge de l'intelligible et du pensable tel que définis par la culture.

2) Avec et contre Bourdieu

La force de l'habitus

Cet espace hors champ n'est pourtant pas sans rapport aucun avec les normes sociales du genre, bien au contraire. La masculinité trans' est construite par et à travers les normes de la masculinité « mâle » et par opposition à la féminité. Pour Noble, la masculinité trans' ne marque pas une distinction radicale avec les hommes « biologiques », mais au contraire un « *espace de proximité* » qu'il convient de théoriser [Noble, 2004 ; 35]. Cependant, elle a ceci de particulier

qu'elle se construit à partir d'un habitus féminin, et l'on a pu voir à travers l'analyse des transitions la manière dont cet habitus persiste et ses conséquences dans les interactions sociales.

L'assignation de sexe à la naissance et la socialisation différentielle en fonction de cette assignation représentent des données incontournables dans l'étude des transitions. Le déterminisme de Bourdieu trouve à s'illustrer aussi bien dans les représentations que dans les comportements des individus nés de sexe féminin et par conséquent socialisés en tant que filles et femmes : pour les garçons trans', même une fois la transition entamée, l'habitus féminin persiste, et l'on peut faire l'hypothèse qu'il ne disparaît jamais totalement. Le genre constitue bien en ce sens une structure sociale inscrite dans les corps, incorporée à travers un dressage des corps [Bourdieu, 1997 ; 206]. Mais il apparaît également comme « *une façon première de signifier des rapports de pouvoir* » [Scott, 1988 ; 141] en étant défini par et pour une domination. Ce sont les hommes qui déterminent qui sont les hommes, quelles sont les masculinités « réussies ». Les diverses expressions du genre sont objet de hiérarchisation et d'exclusion, comme en témoignent les réactions provoquées par la masculinité non virile de certains garçons trans', qui « passent » pour des homosexuels – donc de « faux » hommes. Cette importance de l'habitus oblige à penser la masculinité trans' d'une manière spécifique : on ne saurait la réduire à la masculinité « en général ».

L'exercice de la liberté

Pourtant, il importe de nuancer le point de vue bourdieusien pour comprendre les transitions. On l'a vu, l'incorporation d'un habitus de genre n'implique pas nécessairement l'identification avec le genre de l'habitus : les garçons trans' ne s'identifient pas au genre féminin ni aux autres femmes, pourtant ils ont incorporé un habitus féminin. On peut en tirer l'hypothèse selon laquelle un habitus n'est jamais « parfaitement » incorporé : autrement dit, qu'un individu n'est jamais totalement déterminé. L'intériorisation de l'ordre social est à penser relationnellement avec la capacité d'agir du sujet. Si les garçons trans' « passent » et parviennent à s'invisibiliser, c'est qu'ils parviennent à reconfigurer leur habitus, au moins partiellement. Ce qui suppose que le genre n'est pas uniquement incorporation inconsciente, mais un « faire » qui comprend une forme de capacité

d'agir, donc d'agir aussi contre les normes : « *Si le genre est bien une sorte de faire, une activité incessante qu'on accomplit en partie à son insu et non de son plein gré, pour autant, cela ne fonctionne pas de manière automatique ou mécanique. Au contraire, c'est une pratique d'improvisation dans une scène de contrainte* » [Butler, citée par Fassin in Butler, 2005 ; 15]. Il faut donc pouvoir penser à la fois l'emprise des normes et la possibilité inscrite en tout sujet de subvertir ces mêmes normes. Autrement dit, ce « *paradoxe de la doxa* » qui fascine tant Bourdieu dans le préambule de *La Domination masculine* [Bourdieu, 2002 ; 11] est à nuancer à la manière de Butler : il est effectivement un paradoxe dans la mesure où il est aussi producteur de comportements transgressifs. Ce qui appelle l'analyse, et qui a à voir directement avec ce paradoxe de la doxa, c'est le processus d'invisibilisation des transgressions que l'on a pu observer dans le cas des garçons trans'. Ceux-ci, en effet, prennent un « sens interdit » en brisant la linéarité entre sexe et genre, mais sont contraints, la plupart du temps, de le cacher en « passant » pour des hommes mâles. Cette clandestinité conduit à des « incohérences » aussi bien dans les pratiques que dans les représentations : il faut cacher son habitus féminin même lorsque l'on ne souhaite pas y renoncer, cacher également son anatomie même lorsqu'elle ne constitue pas un problème au niveau personnel, cacher ou atténuer au maximum le décalage existant entre son identité pour soi et l'identité masculine des hommes mâles.

Lorsque les garçons trans' accèdent à une forme de visibilité, ce qui socialement est mis en jeu correspond à ce que Butler appelle le *drag* : la performance inversée du genre, ou plutôt ici, la ré-articulation. La critique par Bourdieu des « *parodic performances* », qui ne peuvent avoir selon lui « *qu'un résultat trop mince et trop incertain* » [Bourdieu, 2002 ; 8] mérite également d'être interrogée à la lumière de notre analyse. Pour Butler, la parodie n'est pas *en soi* subversive : tout est affaire de contexte, et la parodie peut même avoir un effet de renforcement des normes et de l'ordre symbolique. Mais lorsque la performance n'est plus perçue comme *performance* au sens de mise en scène théâtrale, au sens de jeu, mais au contraire comme la communication d'une identité personnelle et sociale, alors il semble bien qu'elle crée le trouble et une certaine déstabilisation des catégories de sexe, de genre et de sexualité. L'analyse des relations personnelles des garçons trans' le montre, ainsi que les exemples de médiatisation dont on a parlé (Thomas Beatie et Buck Angel). Avec la visibilité,

les ré-articulations deviennent « *interpellation sociale* » plutôt qu'invention de soi [Butler, 2005 ; 14].

Ceci amène à penser un usage du concept d'*articulation* à propos du débat entre déterminisme et liberté : pour appréhender à la fois le déterminisme d'un ordre social inscrit dans les corps et la capacité d'agir du sujet, c'est-à-dire penser l'individu social comme à la fois *agi* et *acteur*, il faut pouvoir penser en terme de *relations*. L'élément premier de l'analyse sociologique ne serait plus ni l'action individuelle (selon le paradigme de l'individu rationnel et intentionnel), ni la structure sociale conçue comme un « tout », mais la notion même de *relation*. Les transitions montrent que l'individu social doit être pensé dans sa complexité : il n'est ni exclusivement le produit des structures sociales, ni totalement indépendant, mais constitué par les relations qui le lient aux autres individus, aux institutions, aux groupes sociaux dont il fait partie. Le relationnisme méthodologique, dont Aldo Aesler¹⁴⁸ et Philippe Corcuff¹⁴⁹, notamment, décrivent l'émergence dans la sociologie contemporaine, fournit à ce titre une alternative intéressante pour la sociologie du genre.

Outre que les phénomènes de transition nécessitent une réflexion sur les outils conceptuels de la sociologie et une reconfiguration de certains acquis méthodologiques, elles permettent également de penser d'une manière générale les rapports entre sexe, genre et sexualité et les modes de constructions identitaires. Elles ont donc un intérêt à la fois épistémologique et scientifique. Plus encore, elles peuvent revêtir un enjeu social et politique : en contribuant à « dénaturiser » le social, une sociologie du genre qui théoriserait les possibilités d'articulation entre sexe, genre et sexualité fournirait des supports et des référents là où actuellement il n'en existe pas, favorisant ainsi l'exercice de la liberté. Elle contribuerait alors à « *l'imagination et l'action novatrices* », lesquelles « *ne peuvent réussir que pour autant que, « agissant comme des déclics ou, mieux, des déclencheurs symboliques capables de liciter et de ratifier, par la vertu de l'explicitation et de la publication, des malaises ou des mécontentements diffus,*

¹⁴⁸ Aldo Aesler, « Penser l'individu ? Sur un nécessaire changement de paradigme. Les impasses du néo-individualisme sociologique », *EspacesTemps.net*, Textuel, 23 novembre 2005. [en ligne] : <http://espacestemp.net/document1726.html>.

¹⁴⁹ Philippe Corcuff, *Les Nouvelles Sociologies. Entre le collectif et l'individuel*, Paris, Armand Colin, collection "128", 2007.

des désirs socialement institués plus ou moins confus, elles parviennent à réactiver des dispositions que les actions d'inculcation antérieures ont déposé dans les corps » »¹⁵⁰.

Les effets des transitions sont donc bien à la fois sociaux, politiques et cognitifs. Elles ont d'abord un rôle d'interpellation sociale et de reconfiguration des rôles sociaux de sexe. Lorsque la personne trans' est connue en tant que trans', les interactions s'en trouvent modifiées, mais également les identités des individus en jeu dans la relation. En ce sens on peut dire qu'une transition n'est jamais individuelle : elle implique l'entourage, et un entourage de plus en plus large au fur et à mesure que la personne trans' sort de la clandestinité. D'un point de vue politique, le développement des revendications trans' interroge les fonctions sociales de cette contrainte à la clandestinité : la psychiatrisation des trans' se révèle comme une volonté de maintien de l'ordre symbolique, ordre sexué fondé en nature. Ce qui amène à analyser la manière dont la loi se fait la gardienne de ce code social fondamental qu'est le sexe : à quoi sert l'inscription du sexe sur les papiers d'identités, par exemple, ou encore sur la carte de la sécurité sociale ? Pourquoi changer d'état-civil est-il un processus si complexe ? Pourquoi veille-t-on à la stérilité des trans' ? Autant de questions qui mettent en lumière le contrôle politique et social des corps sexués. Un contrôle qui fut l'un des enjeux du féminisme, et que les militants trans' appellent à repenser. En mettant à mal la binarité des sexes et des genres, les transitions ébranlent le fondement théorique du féminisme et ses concepts, tout comme elles conduisent à analyser l'outillage conceptuel des sciences sociales au sujet du genre. Elles représentent à ce titre un intérêt épistémologique et méthodologique. La visibilité des trans' revêt de multiples enjeux, et cette visibilité va croissante : elle constitue un fait social que la sociologie ne saurait ignorer.

¹⁵⁰ Gérard Mauger, « Politique de l'engagement sociologique », *Mouvements*, n°24, novembre-décembre 2002. [en ligne] : <http://www.mouvements.info/spip.php?article106>. Gérard Mauger cite Hervé Leroux, *Reprise*, Calman-Lévy, 1998, p. 277.

CONCLUSION

« One thing I have learned in my own journey and by observing those of others is that there is but one truth : there are multiple truths.

We, as transmen and FTMs, are living our truths »¹⁵¹

Jason Cromwell [1999 ; 149]

« La raison, principale, moins évidente, du silence des transgenres repose sur le fait que, dans notre culture, la transsexualité est considérée comme une maladie, et une maladie qui ne se soigne que par le silence. » [Kate Bornstein, citée par Pat Califia, 2003 ; 62]. Cette recherche est née de ce silence, et des discours incessants qui pourtant entourent les trans'. La question de la parole fut d'emblée cruciale : analyser celle des psychiatres, puis obtenir celle des trans'. Et confronter les discours pour faire apparaître le décalage abrupt qui les sépare. Les fonctions sociales de la psychiatisation des trans' et de la contrainte à la clandestinité qu'ils subissent sont alors manifestes : la diffusion des discours, des images, des écrits, l'organisation des institutions, sont fondées sur le maintien et la perpétuation de l'ordre symbolique des corps sexués.

L'analyse des trajectoires de garçons trans'/FtM rend visibles les effets du contrôle médical, de la stigmatisation et de l'invisibilité sociale, sur les représentations et les pratiques. Les parcours de transition sont rendus difficiles par l'absence de supports d'expression et d'identification, la mise en danger des liens relationnels, les rapports conflictuels avec le monde médical. Une fois la transition entamée, la clandestinité est de mise dans l'espace public : il faut *« devenir membre de l'un des deux sexes »* [Bornstein, citée par Califia, 2003 ; 62], au moins en donner l'illusion.

Mais ce que révèlent en particulier les transitions FtM, c'est *« la force de l'ordre masculin »* [Bourdieu, 2002 ; 22]. Si le silence est plus grand encore concernant les trans' FtM que les MtF, c'est que l'accès au masculin ne va pas de soi. Les transition FtM ne sont pas mieux acceptées que les transitions MtF, contrairement à ce que véhicule le sens commun. Si elles ne provoquent pas de réactions spectaculaires, au demeurant, elles bousculent l'ordre social et suscitent

¹⁵¹ « Une chose que j'ai apprise lors de ma propre transition et en observant celles des autres, c'est qu'il existe au moins une vérité : il y a de multiples vérités. En tant qu'hommes trans' et FtM, nous vivons nos vérités ».

un malaise qu'il convient de « soigner » en les taisant. Les trans' FtM révèlent ce que la culture ne semble pas encore en mesure de tolérer : le fait que le masculin est construit au même titre que le féminin, que le corps mâle est, lui aussi, susceptible de technicité, mais plus encore, que la biologie ne fonde pas le destin. Autrement dit, que l'on peut devenir un homme sans être mâle, ce qui suppose à l'inverse que l'on peut être un mâle et ne pas être un homme. La déstabilisation de ce qui définit la masculinité semble être au cœur de l'anxiété provoquée par les trans'. En ce sens les transitions revêtent un enjeu certain pour la recherche féministe, car elles illustrent les théories de Léo-Thiers Vidal sur la construction du masculin et la socialisation virile. En outre elles ouvrent une piste de réflexion sur la possibilité d'une masculinité dépouillée de virilité, et une reconfiguration des rapports de genre.

Un tel objet de recherche implique de repenser les catégories et les liens entre sexe, genre, sexualité, pouvoir. Les clivages pertinents sont reconfigurés : on ne peut plus penser en termes de binarité hommes/femmes, masculin/féminin, mâle/femelle. Il faut, au contraire, être en mesure de penser des ré-articulations et leurs effets sociaux et cognitifs, ce qui nécessite une pensée relationnelle capable de croiser différentes dimensions telles que les identifications et les registres sociaux. A partir de quoi l'on peut déterminer des enjeux cognitifs, pour les sciences sociales, de ces relations démultipliées. Les transitions montrent que le genre peut être totalement distinct du sexe, autrement dit que le genre prime le sexe, et que la société qui ne parvient pas à penser ces désajustements tente sans cesse de refaire de la conformité avec des artifices. Pour que les transitions deviennent pensables, intelligibles, il faut donc renverser l'idéologie du « mauvais corps » et détronner l'idée selon laquelle le « vrai corps » existe en vertu de lois biologiques. Le « vrai » corps, tout comme le « vrai » genre, n'est fonction que d'un « désir de soi » [Noble, 2004 ; 145] qui s'articule aux contraintes sociales dans lesquelles il est produit.

Tout comme les garçons trans' se trouvent propulsés dans un espace vide de définition, je fus propulsée également dans cet espace en m'engageant dans cette recherche. Il n'était pas possible de plaquer sur les trajectoires que je découvrais, les concepts que j'avais l'habitude d'utiliser, sans les déconstruire et tenter d'en proposer de nouveaux. C'est la découverte progressive de travaux conceptuels effectués aux Etats-Unis sur les masculinités trans', qui permit de tisser des

définitions et des cadres de pensée adaptés à mon objet. Là sans doute se situe l'une des limites de ce travail, au cours duquel l'appropriation de nouveaux concepts (ceux de Jean Bobby Noble et de Jason Cromwell en particulier) s'effectua parallèlement à l'enquête de terrain. Loin d'être encore familiarisée avec ces théories, il me semble plutôt avoir ouvert une porte sur des perspectives multiples et complexes, que la suite de mes recherches me permettront d'appréhender plus solidement. D'un autre côté, le fait d'avoir à me plonger dans un univers qui m'était, au départ, presque totalement inconnu, m'a obligée à un apprentissage et à une réflexivité visant à toujours ré-interroger le « cela va de soi ». Le nombre relativement réduit d'entretiens que j'ai pu réaliser ne permet pas d'aboutir à des conclusions, mais plutôt d'élaborer des pistes de recherches futures, et notamment une étude chronologique des trajectoires auprès de personnes ayant effectué leur transition depuis plusieurs années. Les effets des transitions sur les partenaires sexuels et les relations personnelles ne me sont apparues qu'à l'analyse des entretiens. Cette dimension, que j'avais jugée peu agissante au commencement de ma recherche et par conséquent écartée, ouvre une perspective intéressante qui pourrait conduire à une série d'entretiens auprès des familles et partenaires de personnes trans'. Un aspect sans conteste primordial dans cette enquête fut de me faire accepter au sein du terrain choisi et de poser les jalons d'un travail plus approfondi : l'étape suivante consistera à élargir et diversifier les contacts.

L'enjeu principal, cependant, d'un tel objet, réside dans la démonstration de la théorie de Joan Scott, soulignant à quel point le genre est « une catégorie utile », si tant est qu'on la complexifie. Car les transitions interrogent tout à la fois le collectif et l'individuel, les institutions et les normes, ainsi que le rapport que chacun-e entretient à son identité. Elles donnent à penser le paradoxe cher à Butler, selon lequel le genre est à la fois particulièrement structurant, ce qui rend lisible l'humanité en l'individu, et à la fois une construction que l'on peut « défaire ». Une construction qui met en jeu le corps lui-même, dans sa matérialité : les trans', en accédant à la visibilité, dévoilent le corps comme un support indétrônable de l'identité, tout en incarnant, au sens propre, l'idée que « *l'anatomie [est] politique* » [Mathieu, 1991].

BIBLIOGRAPHIE

BEAUDOUIN V., FLEURY S., HABERT B., LICOPPE C., PASQUIER M., 2002, « Décrire la Toile pour mieux comprendre les parcours. Sites personnels et sites marchands », *Réseaux*, vol. 20/116, p. 19-51.

BENSADON Ney, 2002, *Attentats contre le sexe ou ce que nous dévoilent les mutilations sexuelles*, Paris, L'Harmattan.

BONIERBALE Mireille, 1998, *Questions face au transsexualisme*, Paris, Synapse.

BORNSTEIN Serge, CZERMAK Marcel, Henri Frignet, 1997, « Remarques sur le transsexualisme », in *Journal français de Psychiatrie*, n° 5.

BOURCIER Marie-Hélène, 2006, *Queerzones. Politique des identités sexuelles et des savoirs*, Paris, Amsterdam.

BOURDIEU Pierre, 1980, *Le Sens pratique*, Paris, Editions de Minuit.

BOURDIEU Pierre, 1997, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.

BOURDIEU Pierre, 2002, *La Domination masculine* (1998), Paris, Editions du Seuil, Points.

BOURDIEU Pierre, CHAMBOREDON Jean-Claude, PASSERON Jean-Claude, 1983, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton.

BRETON Jacques, 1985, *Le transsexualisme : étude nosographique et médico-légale*, Rapport de médecine légale, congrès de psychiatrie et de neurologie, Besançon 1985, Paris, Masson.

BUTLER Judith, 2005, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion* (1990), Paris, La Découverte.

CALIFIA Pat, 2003, *Le Mouvement Transgenre. Changer de sexe*, Paris, EPEL.

CARDON Dominique et GRANJON Fabien, 2003, « Peut-on se libérer des formats médiatiques ? Le mouvement alter-mondialisation et l'Internet ? », *Mouvements*, n°25, janv-fév. 2003, p.67-73.

CASTEL Pierre-Henri, 2003, *La Métamorphose impensable. Essai sur le transsexualisme et l'identité sexuelle*, Paris, Gallimard.

CHEMAMA Roland (dir), 1993, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, « Sciences de L'Homme ».

CHILAND Colette, 1997, *Changer de sexe*, Paris, Odile Jacob.

CHILAND Colette, 2003, *Que sais-je ? Le transsexualisme*, Paris, PUF.

CONWAY Lynn, 2005, « How Frequently Does Transsexualism Occur? » [mis en ligne] URL : <http://ai.eecs.umich.edu/people/conway/TS/TSprevalence.html>.

CORDIER Bernard, CHILAND Colette, GALLARDA Thierry, 2001, *Le Transsexualisme, proposition d'un protocole malgré quelques divergences*, in *Annales Médico-Psychologiques* n°159.

CROMWELL, Jason, 1999, *Transmen and FTM's, Identities, Bodies, Genders and sexualities*, University of Illinois Press.

DE BEAUVOIR Simone, 1992, *Le Deuxième Sexe I et II* (1949), Paris, Folio Essais.

DE LAURETIS Teresa, 2007, *Théories queer et cultures populaires, De Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute, « Le genre du monde ».

DELPHY Christine, 2001, *L'Ennemi principal. 2 Penser le genre*, Paris, Syllepse.

DEVOR Holly, 1997, *FTM. Female-to-Male Transsexuals in Society*, Indiana University Press.

DORLIN Elsa, 2006, « Pour une épistémologie historique du sexe », *Araben*, « Les Réceptions de la science », revue en ligne du GREPH, n°3. [mis en ligne] URL : <http://greph.univ-lyon2.fr/revue/>

DORLIN Elsa, FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL Dominique, ROUCHE Hélène (dir.), 2005, *Le Corps, entre sexe et genre*, Paris, L'Harmattan.

FAUTRAT Pascal, 2001, *De quoi souffrent les transsexuels ? Psychopathologie clinique et changement de sexe*, Paris, éditions des archives contemporaines, « une pensée d'avance ».

FOERSTER Maxime, 2006, *Histoire des transsexuels en France*, Paris, H&O éditions.

FOUCAULT Michel, 1976, *Histoire de la sexualité*, Tome 1, *La Volonté de Savoir*, Paris, Gallimard.

GARDEY Delphine et LÖWY Ilana(dir.), 2000, *L'Invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Éditions des archives contemporaines.

GOFFMAN Erving, 2002, *L'Arrangement des sexes* (1977), Paris, La Dispute, « Le genre du monde ».

GOFFMAN Erving, 2005, *Les Rites d'interaction* (1974), Paris, Les Editions de Minuit, « Le sens commun ».

GOFFMAN Erving, 2007, *Stigmate. Les Usages sociaux des handicaps* (1975), Paris, Les Editions de Minuit, « Le sens commun ».

GUILLAUMIN Colette, 1992, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir*, Paris, Côté-Femmes.

HALL Marguerite Radclyffe, 2005, *Le Puits de solitude* (1928), Paris, Gallimard.

HILT Patrice, 2004, « Le Transsexualisme : état des lieux », in *Le Couple et la convention Européenne des Droits de L'Homme. Analyse du droit français*, Presses Universitaires d'Aix-Marseille.

IRIGARAY, Luce, 1977, *Ce Sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les Editions de Minuit, collection « critique ».

LEDUC Guyonne (dir.), 2006, *Travestissement féminin et liberté(s)*, Paris, L'Harmattan.

MATHIEU Nicole-Claude, 1991, *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-Femmes.

MERCADER Patricia, 1994, *L'Illusion transsexuelle*, Paris, L'Harmattan.

MILLOT Catherine, 1980, « Un cas de transsexualisme féminin » et « Transsexualisme féminin et homosexualité », in *Ornicar*, n°22-23, p.167-172 et p.173-176.

MURAT Laure, 2006, *La Loi du genre. Une histoire culturelle du troisième sexe*, Paris, Fayard.

NICOT Stéphanie, AUGST-MERELLE Alexandra, 2006, *Changer de sexe, identités transsexuelles*, Paris, Le Cavalier Bleu.

NOBLE Jean Bobby, 2004, *Masculinities Without Men ? Female Masculinity in Twentieth-Century Fictions*, Vancouver : University of British Columbia Press.

NOBLE Jean Bobby, 2006, *Sons of the Movement : FTMs Risking Incoherence on a Post-Queer Cultural Landscape*, Toronto : Women's Press.

PANCRAZI-BOYER , BOYER, FAYE, NOTE, 1993, « Le Psychiatre et le transsexualisme féminin », in *Psychologie médicale*, vol.25, n°12, p. 1147-1150

PELLEGRIN Nicole (dir.), 1999, « Femmes travesties, un mauvais genre », in *Clio Revue*, n°10. [En ligne], mis en ligne le 22 mai 2006. URL : <http://clio.revues.org/document258.html>.

PEREL Léon, 1980, « Chirurgie plastique des transsexuels féminins », in *Ornicar*, n° 22-23, p. 183-190.

PERREAU Bruno (dir.), 2007, *Le Choix de l'homosexualité*, Paris, EPEL.

REUCHER Tom, 2000, « La Sexualité des « transsexuels ». Approche ethnopsychiatrique » , Mémoire de Maîtrise de Psychologie clinique et pathologique, sous la dir. de Nathalie ZADJE, Université Paris 8. [mis en ligne] URL : <http://syndromedebenjamin.free.fr/tree-menu/menuseite2.htm>.

REUCHER Tom, 2005, « Quand les trans deviennent experts. Le devenir trans de l'expertise », in *Multitude* n°20, printemps 2005.

SCOTT Joan W., 1988, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », in *Les Cahiers du Grif*, « Le genre de l'histoire », 37/38.

SIRONI Françoise, 2001, « Comment devient-on un bourreau ? Les mécanismes de destruction de l'autre », Conférence au Collège de France, 31 janvier 2001.

SIRONI Françoise, 2003, « Maltraitance théorique et enjeux contemporains de la psychologie clinique », in *Pratiques Psychologiques*, « Les Nouveaux défis éthiques », n°4, p. 3-13. [mis en ligne] URL : <http://www.ethnopsychiatrie.net/actu/maltraitance.htm>.

STEINBERG Sylvie, 2001, *La Confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard.

STOLLER Robert J., 1989, *Masculin ou féminin ?* (1985), Paris, Presses Universitaires de France.

SWERTVAEGHER Jean-Luc, 2006, « Les Psy à l'épreuve des transsexuels...ou penser les êtres humains sans le sexe », Conférence prononcée le 12 octobre 2006 au colloque *La Psychothérapie à l'épreuve de ses usagers*, Paris, Institut Océanique, 12-13 oct. 2006.

THIERS-VIDAL Léo, 2002, « De la masculinité à l'anti-masculinisme : penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position sociale oppressive », in *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 21, n°3, p.71-83. [mis en ligne] URL : http://www.antipatriarcat.org/hcp/html/leo_thiers_vidal.html.

THOMAS Maud-Yeuse, 2005, « La Controverse trans », in *Mouvements*, 5 octobre 2005, dossier « trans révolution ».

THOMAS Maud-Yeuse, 2007, « Le modèle binaire en question », Colloque UEEH 2007. [mis en ligne] URL : <http://natamauve.free.fr/Stima-queer/colloqueUeeh.html>.

TREMAIN Rose, 1994, *Le Royaume Interdit* (1992), Paris, Editions de Fallois.

TROVATO Ludwig, 2003, *Mon Corps en procès*, Paris, Flammarion.

WITTIG Monique, 2007, *La Pensée Straight* (2001), Paris, Editions Amsterdam.

Films :

Venus Boyz , de Gabriel BAUR, 2001 (documentaire).

Boys Don't Cry, de Kimberley PIERCE, 1999 (fiction).

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS.....	2
INTRODUCTION.....	4
PREMIERE PARTIE : DE L'IMPENSABLE A L'IMPENSE	9
A – L'IMPENSABLE	9
<i>L'usage du concept de genre (encadré).....</i>	<i>11</i>
1. Les attentats contre le sexe.....	12
<i>Le discours du mauvais corps.....</i>	<i>12</i>
<i>Le paradoxe de la fabrique du sexe.....</i>	<i>15</i>
2. Une pensée fondatrice et réductrice.....	18
<i>L'invention du transsexualisme.....</i>	<i>19</i>
<i>Les transfuges du sexe.....</i>	<i>20</i>
<i>Le transsexualisme dans les classifications médicales (encadré).....</i>	<i>26</i>
B – LE SEXE COMME CODE SOCIAL FONDAMENTAL :	
Juridicisation du transsexualisme.....	27
1. L'Europe : légiférer pour contrôler.....	29
2. La France : une rigueur discrète.....	30
C – L'IMPENSE	34
1. L'affolement de la « boussole du sexe » :	
quand les trans' mettent en danger les psychiatres.....	35
<i>Des informations biaisées.....</i>	<i>35</i>
<i>Les transsexuel-les, « ces personnes inquiétantes ».....</i>	<i>38</i>
2. L'impossible accès au masculin.....	41
<i>L'androcentrisme des sciences.....</i>	<i>42</i>
<i>L'invisibilité : l'espace non-social des trans'FtM.....</i>	<i>46</i>
DEUXIEME PARTIE : LE SOUCI DE SOI	51
<i>Les enquêté-es (encadré).....</i>	<i>54</i>
A - LA DECOUVERTE DE SOI.....	55
1. Le récit de soi : de la Toile à l'entretien sociologique.....	55
<i>L'espace social virtuel.....</i>	<i>56</i>
<i>Le blog : une version du journal intime.....</i>	<i>62</i>
<i>Le récit de l' « avant ».....</i>	<i>65</i>
2. Les langages d'identification	70
<i>Les affiliations ambivalentes</i>	<i>72</i>
<i>Se construire avec et contre les stéréotypes</i>	<i>73</i>
<i>Des mots pour se dire</i>	<i>76</i>

3. Le coming-out	78
<i>Expliquer l'inexplicable</i>	79
<i>Reconfiguration des liens</i>	82
<i>Le corps comme attestation du genre</i>	86
4. Le relation au psychiatre	88
<i>Le conflit de diagnostic</i>	91
<i>L'argument biologique</i>	92
<i>Les stratégies de résistance</i>	94
B – DEVENIR UN HOMME	98
1. L'apprentissage de la masculinité	99
<i>L'habitus féminin mis à mal</i>	100
<i>La découverte du même univers par un autre regard</i>	104
<i>Les enjeux et les dangers d'une socialisation virile</i>	107
2. « Sois un homme, ma fille ! » : le contrôle social du genre	111
<i>Les difficultés de l'entre-deux</i>	111
<i>Injonctions à la masculinité et nécessité de « faire ses preuves »</i>	114
3. Défaire l'amalgame sexe, genre et pratique du pouvoir	117
<i>Prendre conscience du sexisme</i>	117
<i>« Quand je serai un garçon, je serai un peu mieux que celui-là »</i>	123
4. Reconfigurer la masculinité	126
<i>Refuser d'entrer dans la maison des hommes</i>	126
<i>Incohérence et invention de soi</i>	130
<i>Le féminisme perd ses repères</i>	131
TROISIEME PARTIE : EFFETS SOCIAUX, COGNITIFS ET POLITIQUES DES TRANSITIONS	135
A – VERS LA VISIBILITE	136
1. La mise en crise de la binarité de genre	137
<i>Des contradictions productives</i>	138
<i>La visibilité trans'</i>	139
2. L'improvisation de soi	140
<i>Articuler autrement sexe, genre et sexualité</i>	142
<i>L'espace du corps</i>	148
3. Faire transitionner les autres	153
<i>La remise en question de l'orientation sexuelle</i>	154
<i>La construction de la féminité queer</i>	156
B – L'EMERGENCE D'UN MILITANTISME	159
1. Un réseau d'associations encore ténu	159
<i>Un incubateur militant : le mouvement gay et lesbien</i>	161

« trans' » versus « transsexuel » : constitution d'une identité politique.	163
2. L'héritage féministe	165
<i>S'inscrire dans la controverse des sexes</i>	165
<i>Féminisme et théories queer</i>	169
3. Controverse autour de la psychiatisation	172
<i>Le Procès Chiland/Act Up</i>	173
C – UN ENJEU POUR LES SCIENCES SOCIALES	177
1. Les sciences sociales à l'épreuve de la binarité	178
<i>L'usage de la catégorie « sexe »</i>	178
<i>Penser et analyser les ré-articulations</i>	179
2. Avec et contre Bourdieu	181
<i>La force de l'habitus</i>	181
<i>L'exercice de la liberté</i>	182
CONCLUSION	186
BIBLIOGRAPHIE.....	189
ANNEXES :	197
<i>Lexique</i>	198
<i>Photographies</i>	200
<i>Questionnaire</i>	202

ANNEXES

LEXIQUE

Dysphorie de genre : la dysphorie de genre est le concept utilisé par la psychiatrie pour qualifier le sentiment d'appartenance au genre « opposé » au sexe. Il suppose une linéarité naturelle entre le sexe et le genre (si l'on est femelle, on se sent nécessairement femme et féminine, et vice versa). Les transsexuel-les sont donc « dysphoriques » au sens où ils nient la vérité de leur corps et se sentent appartenir à un genre différent en dépit de leur anatomie.

Binder : de l'anglais *bind*, fixer, attacher. Un *binder* désigne une technique de bandage du torse (t-shirts compresseur, bandes thoraciques médicales) visant à dissimuler les seins. *Se binder* désigne l'action du bandage du torse, effectuée par les trans' FtM avant l'opération de mastectomie.

FtM : female-to-male, en français femme-vers-homme.

Hystérectomie : opération visant à retirer tout ou partie des organes génitaux féminins internes (utérus, col de l'utérus, trompes, ovaires) : elle peut donc être partielle ou totale. Le but de cette opération sur les trans' FtM est de les rendre stériles : aussi l'hystérectomie totale est-elle requise avant toute opération génitale externe (phalloplastie ou métoïdioplastie) et pour toute demande de changement d'état-civil. Elle peut aussi être pratiquée dans le but de réguler le traitement hormonal (en éliminant les organes producteurs d'hormones féminines) et pour éviter certains risques liés à la prise de testostérone (atrophie de l'utérus, ovaires polykystiques, qui peuvent dans certains cas provoquer des douleurs voire des tumeurs).

LGBT : sigle signifiant Lesbien-nes Gays Bis(sexuels) Trans(sexuels). On parle ainsi des droits des LGBT, d'associations LGBT, etc.

Mastectomie ou mammectomie : opération consistant en l'ablation des glandes mammaires et la construction d'un torse.

Métoïdioplastie ou métaïdioplastie : opération génitale externe pratiquée sur des trans' FtM consistant à créer un micro-pénis en injectant du collagène dans le clitoris après que celui-ci se soit développé sous l'effet de la testostérone. Le vagin est fermé. Cette opération peut s'accompagner de la pose d'implants testiculaire. Une autre technique consiste simplement à dégager le clitoris pour qu'il paraisse plus grand. Cette opération n'est pas pratiquée en France, mais elle semble de plus en plus intéresser les trans' FtM : elle est moins lourde, moins invasive et moins risquée que la phalloplastie, et permet de conserver la sensibilité des organes sexuels.

MtF : Male-to-female, en français homme-vers-femme.

Passer : on parle de *passing* pour désigner la capacité d'une personne trans' à être perçue sans ambiguïté comme un membre du genre vers lequel elle transitionne : ainsi un trans' FtM qui « passe » sera perçu socialement comme un garçon ou un homme sans que l'on soupçonne qu'il s'agit d'un trans'.

Phalloplastie : opération consistant à créer un pénis à partir d'un muscle de la cuisse ou d'un lambeau de peau du bras. Une prothèse peut ensuite être insérée pour permettre l'érection. Des implants testiculaires peuvent être ajoutés.

Transition : la transition désigne la période pendant laquelle une personne trans' cesse d'avoir une apparence conforme à son sexe d'assignation pour une apparence plus proche de son genre. La transition ne désigne pas uniquement l'étape des transformations physiques (hormones, opérations) : elle peut commencer avant, par l'habillement, le bandage du torse pour les FtM, par exemple. Ainsi certains trans' peuvent vivre temporairement ou définitivement sans hormones et sans opérations, et réussir à *passer*. De nombreux FtM diront qu'une transition n'est pas uniquement physique, mais aussi mentale, affective, sociale : il s'agit de vivre comme on l'entend, de se présenter d'une manière qui correspond à ce que l'on ressent de soi, et de ne plus se cacher.

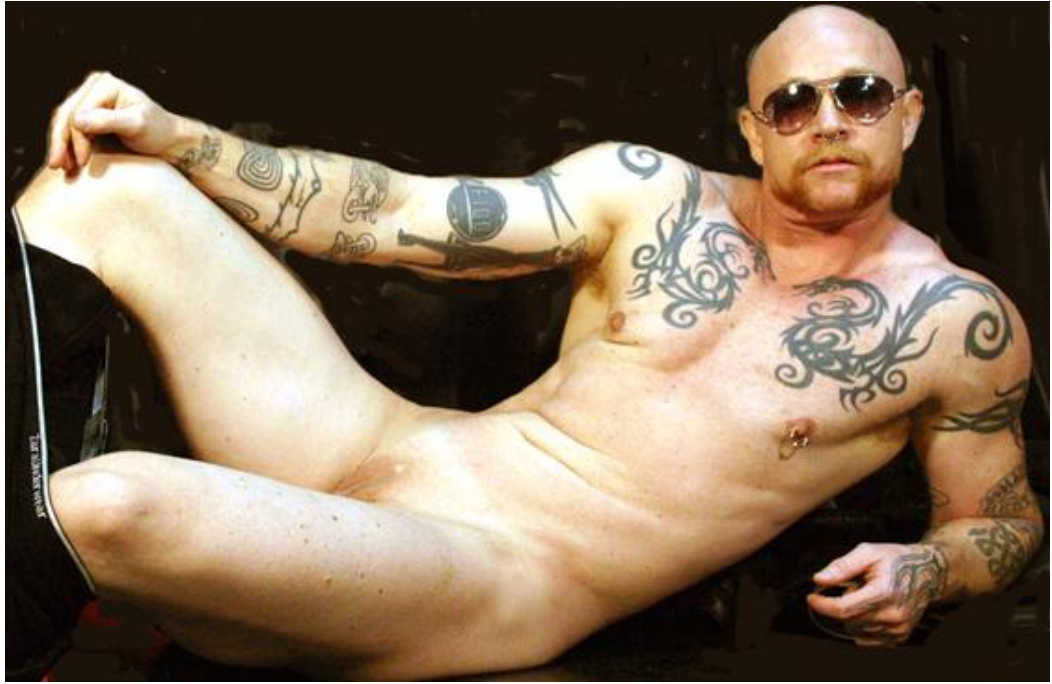
Vaginoplastie : opération consistant à créer un vagin, un clitoris et des lèvres à partir d'un sexe mâle.

PHOTOGRAPHIES



Thomas Beatie, « l'homme enceint ».

« American man claims to be five months pregnant with a baby girl », David Gardner, *Mail Online*, 27 mars 2008. [en ligne] : <http://www.dailymail.co.uk/news/article-546072/American-man-claims-months-pregnant-baby-girl.html>.



Buck Angel, « The man with a pussy ».

<http://www.buck-angel.com/blog/wp-content/buckedited.jpg>.

QUESTIONNAIRE

Voici un exemple de réponse au questionnaire.

1. Quel est votre âge ? 29 ans.

2. Où êtes-vous né ?

(a) Quelle est votre nationalité ?

Française.

(b) Quelle(s) est(sont) la(les) nationalité(s) de vos parents ?

Française.

3. Avec qui viviez-vous lorsque vous étiez enfant/adolescent ? (précisez avec quels adultes et enfants et vos éventuels liens de parenté avec eux)

J'ai toujours vécu avec mes deux parents. Je suis enfant unique. Mes parents ont divorcé lorsque j'avais 25 ans (je vis seul depuis l'âge de 18 ans).

4. Où vivez-vous actuellement ?

Je vis seul en appartement.

5. Quel est votre niveau d'étude ou formation ? (indiquez votre dernier diplôme obtenu s'il y a lieu)

Je suis en doctorat d'histoire des idées américaines et je prépare le CAPES et l'agrégation d'anglais.

6. Quelles sont les professions de vos parents (ou des personnes qui vous ont élevé) ? (s'ils sont retraités, précisez quelles étaient leurs professions)

Mon père était électricien et ma mère était infirmière. Ils sont tous deux à la retraite.

7. Quelle est votre situation professionnelle actuelle ?

(a) Si vous êtes sans emploi, depuis quand l'êtes-vous ? Avez-vous déjà travaillé et dans quel type d'emploi(s) ?

J'ai fait de nombreux « petits boulots » (vendanges, cours particuliers, télémarketing...). J'ai travaillé comme surveillant d'Internat (= pion !) pendant 5 ans, mais j'ai démissionné l'année dernière, principalement pour mettre l'accent sur mes études et parce que travailler m'empêche également d'aller de l'avant dans ma transition.

(b) Si vous êtes étudiant, indiquez à quel niveau et dans quelle filière.

Je suis angliciste en troisième cycle.

- 8. Quels sont, en moyenne, vos revenus mensuels ?**
- (a) **Si vous ne travaillez pas, quelle est votre principale source de revenus ?**
ASSEDIC.
- (b) **A combien s'élèvent-ils en moyenne ?**
Environ 750 E.
- 9. Vivez-vous en couple ?**
- (a) **Si oui, depuis combien de temps ?**
Je vis seul.
- (b) **Etes-vous marié ou pacsé ?**
Je suis pacsé.
- (c) **Quel est le sexe/genre de votre conjoint-e ?**
Je suis pacsé avec une femme transsexuelle (MtF).
- (d) **Comment votre conjoint-e définit-il/elle son orientation sexuelle ?**
Elle se dit parfois lesbienne, mais en général elle ne la définit pas.
- 10. Avez-vous un/des enfant(s) ? Si oui, précisez combien et leur(s) âge(s).**
Absolument pas !

Identité et transition :

11. Comment définissez-vous votre orientation sexuelle ? L'avez-vous toujours définie de la même manière ?

Je n'utilise pas les étiquettes 'homo', 'hétéro' ou 'bi' pour qualifier mon orientation sexuelle, même si je pense tendre vers l'hétérosexualité. Pour autant, je ne donne pas de nom à mon orientation sexuelle d'autant qu'elle n'a cessé d'évoluer au fur et à mesure que mon identité évoluait. Donner un nom à mon « orientation sexuelle » la limiterait et la délimiterait de fait. Je ne peux trouver qu'un seul dénominateur commun à toutes les histoires d'amours ou de désirs que j'ai pu vivre: je ne suis touché/ému/attiré/intéressé que par des personnes qui s'identifient psychologiquement et socialement comme femme.

A l'adolescence, j'étais attiré(e) (je me pensais comme une fille masculine à l'époque) par des filles très féminines et systématiquement hétérosexuelles – ce que je prenais comme une malédiction – puis par des filles féminines et lesbiennes ; puis par des lesbiennes dites 'androgynes' et enfin et surtout par des lesbiennes masculines au point de pouvoir sans difficulté être identifiées comme hommes (sans pour autant pouvoir être qualifiées de *butch* – puisqu'elle n'étaient pas 'macho' et ne recherchaient pas de 'femme', et encore moins FtM puisqu'elles ne se pensaient pas homme). Bref, j'ai fini par être attiré par des personnes comme moi, d'apparence masculine, percées, tatouées...même si je n'ai toujours eu que des relations amoureuses/sexuelles qu'avec des femmes féminines voir très féminines. D'ailleurs, je suis actuellement en couple avec une femme

transsexuelle très féminine, ce qui ne m'aurais jamais traversé l'esprit il y a deux ans !

Je ne me dis pourtant pas hétérosexuel car je pense que je n'aime pas les femmes comme un homme aime / est supposé aimer les femmes. Je me sens très proche des femmes à tel point que parfois j'ai l'impression de pouvoir aimer comme une femme aime une femme ou même comme une femme aime un homme.

Lorsque je me dis « homme hétérosexuel », c'est d'avantage pour simplifier les choses pour les gens: pour qu'ils ne s'imaginent pas que je suis 'seulement' une lesbienne masculine, ni que ma copine (qui est MtF) est 'seulement' un travesti. Si je pense tendre vers l'hétérosexualité, c'est que je sais que je suis incapable de penser la féminité que je considère « autre », extérieur à ma sphère d'indentification subjective. Cependant, je suis à la fois intéressé par la différence entre ce que j'estime être la masculinité, et l' « autre », tout en considérant que la complicité et l'amitié sur un mode homo-sociale est la clef d'une relation. Je me dis qu'en fait je suis un homme hétéro hors norme, tout simplement.

12. Comment définissez-vous votre identité de genre ? L'avez-vous toujours définie de la même manière ?

Actuellement, je me définis comme un homme transsexuel. Lorsque j'étais enfant, je pensais que j'étais un petit garçon, et que si mon corps était différent de celui de mes petits camarades et que l'attitude des gens était différente avec moi qu'envers les autres garçons, c'était simplement parce que j'étais plus jeune [sic !]. Puis, j'ai appris à être une fille, mais la découverte de l'amour à l'adolescence a remis en question tout espoir de normalité. De mes 15 à 20 ans je me suis pensé(e) bisexuelle puis lesbienne. Mais dès l'âge de 20/21 ans, cette identité de femme masculine / androgyne/gouine/ butch a trouvé ses limites. Les choses se sont accélérées lorsque je suis allé aux USA ; j'ai suivi un cours de « Gay & Lesbian Studies » et j'ai rencontré Kate Bornstein. J'ai fini par me dire que j'étais une lesbienne coincée dans un corps d'homme efféminé. Je ne me définis pas comme un homme strictement car je sais d'où je viens : je ne renie pas mon éducation ni mon histoire personnelle. Mon expérience et ma personnalité sont trop riches pour être strictement limitées à homme plutôt que femme, ou à hétérosexuel plutôt qu'homosexuel. J'ai souvent l'impression que mon orientation sexuelle est transsexuelle puisque ma chérie est trans, et que mon genre est pédé car je « passe » pour un garçon mais parfois un peu trop sympa, souriant et familier...

13. Vous définissez-vous comme trans ou transsexuel ?

(a) Vous êtes-vous toujours défini ainsi quel que soit le stade de votre transition ?

Je me définis comme trans ou transgenre au sein de la communauté trans. Je me dis transsexuel auprès des bios (homos ou hétéros) afin qu'ils n'y ait pas de confusion et que l'on ne s' imagine pas que je suis une gouine queer ou un Drag King. D'ailleurs, j'ai choisis un prénom radicalement masculin afin

que personne – à moins de mauvaises intentions qui du coup seraient facilement décelables – ne soit « tenté » de me réassigner à ma réalité chromosomique et biologique.

(b) Si votre transition est actuellement effectuée, vous définissez-vous comme trans ou transsexuel ? (si elle ne l'est pas pensez-vous que vous vous définirez ainsi une fois qu'elle le sera ?)

Je ne pense pas que je me définirais un jour comme « transsexuel », mais plutôt comme un homme trans.

(c) Si vous ne vous définissez pas ainsi pouvez-vous expliquer pourquoi ?

Je ne me considère pas vraiment transgenre puisque mon genre a toujours été masculin (dans mon esprit et dans mon mode de vie, même si on a tenté de m'en empêcher) ; je ne me considère pas non plus transsexuel puisque je ne considère pas qu'il y ait deux sexes, deux genres ou deux sexualités. Je ne peux donc pas changer radicalement en passant de l'un à l'autre.

Il me semble que le terme médical de « dysphorie de genre » est totalement fallacieux et trompeur : le malaise et le mal-être que les trans ressentent vis-à-vis du genre social et psychologique qu'on leur a assigné à partir de leur corps de naissance est extrêmement variable selon les individus. La complexité et la multitude des expériences sont à prendre en compte. Certaines MtF vivent très mal le fait d'avoir un pénis alors que d'autres vivront mal leur voix, leur pilosité ou leur carrure. Des FtM pourront mal vivre la présence de leurs seins ou de leurs règles tandis que d'autres voudront surtout avoir une grosse voix, être très grand ou très musclés. Contrairement à ce que beaucoup de personnes s'imaginent – et cette légende urbaine est largement entretenue par les psychiatres – les trans vivant mal la présence de leurs parties génitales représentent à peine la moitié des expériences transidentitaires. La plupart d'entre nous n'ont jamais tenté de se mutiler pour faire disparaître leurs « caractères sexuels primaires » et n'auront jamais recours à une quelconque chirurgie génitale de réassignation sexuelle.

Mon identité est fluctuante et changeante... Je me dis « trans » puisque cela évoque justement le changement.

14. Pour vous, un garçon trans est-il différent d'un garçon non trans ? En quoi ? Pourquoi ?

Personnellement, je me sens très différent des garçons bios, homos ou hétéros. Lorsque je suis avec des hétéros, je me sens homo dans le sens où je me sens homme, mais de manière très décalée, je me sens efféminé ; mais lorsque je suis avec des homos, je ne me sens pas à ma place non plus, ils me semblent tout aussi misogynes et obsédés par le sexe que les hétéros.

Il me semble que l'une des grande différence entre eux et moi est que je n'invoque pas sans arrêt la nature ou bien mes attributs génitaux pour justifier qui je suis ou

bien ce que je fais. Je ne prends pas les choses pour un acquis et je peux rire de moi.

Contrairement à certains FtM, je n'aime pas du tout la compagnie des hommes. La masculinité n'est pas ma sphère de socialisation. Je n'apprécie pas l'émulation masculine et je ne trouve pas du tout d'intérêt à fréquenter des hommes, sauf si ce sont de vrais amis. Je préfère de loin être avec des femmes, quelle que soit leur sexualité.

Je sais que beaucoup de FtM se sentent de « vrais hommes » puisque pour eux, il y a simplement eu erreur de la nature et que l'hormonothérapie et la chirurgie sont là pour réparer cette injustice. Personnellement, je ne vois pas du tout les choses comme ça ; je ne suis pas une erreur de la nature. Je considère que c'est la société qui se trompe en voulant à tout prix assigner des identité et des sexualités fixes au corps de ces citoyens. Je suis homme ET trans, les deux (et d'autres choses encore) forment mon identité.

15. Votre entourage (famille, amis, milieu professionnel) sait-il que vous êtes trans ?

(a) Pouvez-vous préciser quelles personnes de votre entourage le savent et lesquelles ne le savent pas ?

Tout le monde est au courant, mais au quotidien (concours...) je suis obligé d'utiliser mon identité féminine puisque je n'ai fait aucun changement de papiers.

(b) Quelle est la première personne à qui vous en avez parlé ? Quel âge aviez-vous ?

Je ne peux pas répondre précisément à cette question car j'ai le sentiment d'avoir toujours su ce que je suis et que cela s'est toujours perçu dans mon discours et dans mes attitudes. Je peux dire que j'ai fait mon « coming-out » clairement (la lettre est sur notre site Internet) et publiquement il y a 1 an. C'était une simple mise au point formelle et personne n'a été surpris.

(c) Avez-vous été confronté à des réactions négatives à ce sujet ? De la part de quelles personnes et dans quels milieux ?

Mon père n'a pas été surpris, mais il n'a eu aucune réaction particulière, comme d'habitude. Il s'imagine que je fais cela pour me faire remarquer et le rendre malheureux. Mais cela n'a pas vraiment d'importance, je ne lui ai pas demandé la permission de faire quoi que ce soit, je l'ai juste prévenu que j'allai changer physiquement et de manière irréversible et je lui ai expliqué pourquoi. Sinon, je n'ai eu que des réactions positives de la part de mes proches qu'ils soient ami/ies ou simplement copin/es. Seul un garçon homo que je connaissais m'a fait remarqué que « personne n'avait besoin de savoir tout ça » et que j'en avais trop dit. Comme il est lui-même dans le placard et déteste ce qu'il appelle « les folles », je n'ai pas été tellement surpris : les choses se sont donc vues clarifiées entre nous, nous ne nous voyons plus.

(d) Avez-vous déjà rencontré des difficultés dans votre vie professionnelle et/ou scolaire dues au fait que vous êtes trans ? Lesquelles ?

Oui, systématiquement. Etre gouine puis trans n'a jamais été un avantage et a toujours été source de discriminations. Je ne peux pas raconter l'histoire de ma vie depuis mon entrée en maternelle à l'âge de deux ans (il y a 27 ans) jusqu'à ma troisième année de doctorat (actuellement) en une page. Cependant, cet événement illustre bien ce dont je veux parler : l'année dernier, à l'IUFM (année de préparation au CAPES) une formatrice, louée et craint de tous, est venue me voir à la pause et m'a dit : « On ne veut pas de gens comme vous à l'Education Nationale », et une autre m'a dit en me regardant de la tête aux pieds, « mais de toute façon, ça ne passera jamais ». J'ai eu 2/20 en 'didactique' (matière enseignée à l'IUFM) au CAPES 2007, la première formatrice a été promue inspectrice et la deuxième est toujours formatrice et grassement payée.

16. Avez-vous toujours su que vous étiez trans ? A quel moment de votre vie en avez-vous eu conscience et de quelle manière ?

Je l'ai toujours su même si je n'étais pas du tout capable de mettre des mots sur mon mal-être. Comme j'ai eu une enfance faite de solitude et d'angoisse, je ne voyais vraiment pas pourquoi ma vie deviendrait vivable un jour, surtout si pour cela il fallait que je fasse des efforts supplémentaires et forcément douloureux. Je pensais que je « ferai avec », de la même manière que j'ai du subir le reste de ce qui m'a été infligé dans mon enfance (je précise que je n'ai jamais été violé).

Même à l'âge adulte (21 ans), lorsque j'ai compris ce que j'étais, j'ai trouvé des moyens détournés pour le vivre. Je n'aurais jamais pensé prendre un jour des hormones ou envisager une opération, ni même changer de sexe socialement. Un beau jour, vers mes 27 ans, j'ai compris que ce que je cherchais chez les autres n'était pas nécessairement ce qu'ils montraient : si je voyais de l'ambiguïté chez une femme musclée ou chez un garçon fin, cela m'attirait irrémédiablement et j'avais l'impression d'être en face de mon semblable, alors que la plupart du temps ces personnes n'avaient pas cette lecture là de leur physique. Par erreur de jugement – et sans doute parce que je considère le monde autour de moi comme le reflet de mon esprit, sa représentation – j'associais un genre psychologique 'trans' à une simple androgynie de genre social ou de corps. Bref, j'ai fini par me rendre compte que mes critères de beauté, aussi élaborés soient-ils, relevaient en fait de l'accidentel chez les autres.

17. Avez-vous entrepris des modifications corporelles, et lesquelles ? (hormono-thérapie, mastectomie, hystérectomie, métoidioplastie, phalloplastie)

(a) Si oui, pouvez-vous préciser depuis quand ?

Je suis sous androtardil et Luteran depuis un an et demi.

(b) Avez-vous eu recours à un psychiatre privé ou à une équipe hospitalière ?

Je suis allé voir un praticien libéral hors équipe pseudo officielle. Il est hors de question que j'aie fait semblant d'être « vraiment atteint du syndrome de Benjamin » devant qui que ce soit.

(c) Avez-vous été opéré en France ou dans un autre pays ? (précisez lequel)

pas d'opé...

(d) Envisagez-vous d'autres modifications dans l'avenir ? Lesquelles ?

Je désire faire pratiquer une mammectomie le plus tôt possible, et il faudra bien un jour que je fasse pratiquer une hystérectomie.

(e) Si vous n'avez actuellement entrepris aucune modification, envisagez-vous d'en faire dans l'avenir ? Lesquelles ?

(f) Y a-t-il un/des changement(s) que vous ne souhaitez pas effectuer ? Lesquels, et pourquoi ?

Je ne veux pas de phalloplastie car je me sens bien comme je suis. Je ne ressens pas de besoin irréprensible d'avoir un pénis, qu'il soit ou non fonctionnel. Je ne peux pas nier que je ressens un manque, mais pas au point que cela justifie une intervention lourde et irréversible, d'autant qu'il me faudrait choisir entre un pénis et des testicules et mon clitoris et mon vagin, et j'aime beaucoup mon clitoris et mon vagin ! De plus, cette opération est un désastre sur le plan fonctionnel, esthétique et sexuel. Je ne vois vraiment pas pourquoi je m'infligerais ça : le fait que la plupart des hommes est un pénis n'est pas mon problème. Moi, j'ai choisi d'être un homme avec un vagin.

18. Vos relations avec les autres ont-elles changées depuis que vous avez entamé ces modifications ?

(a) De quelle manière ?

(b) Avec quelles personnes ?

(c) Qu'en pensez-vous ?

Je n'ai pas vraiment de famille, mes parents sont divorcés et je suis enfant unique. Mes relations avec mon père sont toujours plates et je n'ai plus de relations avec ma mère depuis 5 ans (de ma propre volonté).

J'ai gardé tous/tes mes amis/ies ; les quelques deux ou trois personnes qui se sont montrées peu enthousiastes et/ou désagréables n'étaient que des connaissances, ce qui m'a permis de ne plus les fréquenter du tout pour des raisons très claires de la part de deux parties.

J'ai du redéfinir mes rapports avec les garçons et les filles hétéros, être moins familier avec les filles, et même avec les garçons : je ressens toujours un petit malaise, j'ai l'impression que leur monde est tellement plus figé que le mien, moi qui pourtant dit aimer les femmes...

19. Votre état civil a-t-il été modifié ? Depuis quand ?

Je n'ai encore fais aucune démarche. J'en ferai lorsque j'aurai obtenu un travail stable.

Dans l'idéal, je voudrais faire un changement d'état civil – et pas seulement de prénom – pour pouvoir faire à nouveau du sport, mais je sais que les choses vont être très longues, et peut-être même infaisables étant donné le conservatisme des institutions : il faut une mammectomie, une hystérectomie, une phalloplastie (à Lyon) et la juge aux affaires des familles du TGI de Lyon n'accordent même pas de changement de prénom aux personnes trans homosexuelles...

(a) **S'il ne l'a pas été, votre entourage accepte-t-il d'utiliser le prénom de votre choix ?** Oui, sauf mon cher père pour qui tout est décidément bien compliqué.

(b) **Y a-t-il des personnes qui refusent de le faire, et lesquelles ?**

(c) **Avez-vous déjà été confronté à des difficultés dues à votre état civil ? Si oui pouvez-vous citer un exemple ?** milieu sportif, ASSEDIC, ANPE, fac, postes, médecin, banque, transports...

20. Avez-vous dans votre entourage des personnes transsexuelles et/ou transgenres ?

(a) **Si oui, pouvez-vous préciser s'il s'agit de personnes FtM ou MtF ?** MtF surtout et quelques rares FtM.

(b) **Comment les avez-vous rencontrés ?** Ma chérie a des amies / copines MtF, et je suis président d'une asso trans !

(c) **Si vous n'en connaissez aucun-e, est-ce un problème pour vous ?** Oui, je veux connaître des FtM ! Je n'en connais pratiquement pas, et parmi ceux que j'ai rencontré, beaucoup me font le même effet que les mecs bios : supers virils, surs d'eux, froids... je voudrais vraiment avoir un bon copain FtM !

21. Consultez-vous des sites Internet traitant des questions transsexuelles et/ou transgenres ?

(a) **Si oui, à quelle fréquence en moyenne ?** Une fois par semaine ; c'est ma chérie qui se tient le plus au courant.

(b) **De quels types de sites s'agit-il ?** Forum (avant, j'allais sur FTMvariations, maintenant je ne peux plus aller que sur FTMinfo) et sites riches en info comme le site de Tom (Transidentité). Sinon, je vais beaucoup sur des sites américains ou britanniques.

(c) **Participez-vous à un(des) forum(s) trans sur Internet ? Depuis quand ?** Depuis deux ans, je surfais sur le forum de Lazz, depuis 6 mois je vais sur le forum d'Izechiel et je ne vais plus sur Mutatis Mutandis car elles

acceptent les 'translovers'¹⁵² mais ne respectent pas assez à mon goût les FtM.

(d) **Vous-même, tenez-vous un blog ou avez-vous créé un site sur Internet ?** Dans quel but ? xxxx et moi avons un site (xxx) afin d'assurer une visibilité sur la toile à notre asso et pour informer sur ce qui se fait dans notre région.

Société et Militantisme :

22. Etes-vous déjà allé dans un CGL (Centre Gay et Lesbien) ?

(a) **Si oui, dans quel but ?** Oui, quand j'étais lesbienne, pour rencontrer des gens comme moi, me faire des ami/ies et « apprendre à être lesbienne ». Après plusieurs années de désertion, j'y retourne mais pour travailler au nom de xxx. [*son association*] sur des projets communs à la « communauté » LGBT.

(b) **Qu'en avez-vous pensé ?** Je trouve en général qu'à de rare exception (Contact, FGL...), il s'agit surtout de lieux de drague, de consommation (de personnes et d'alcool), et qu'on n'y trouve peu de vrai militantisme et encore moins de solidarité... et beaucoup de transphobie, de misogynie, de racisme, de discrimination antivieux et anti-gros....

(c) **Y retournez-vous ?** Bein oui, pour faire un peu bouger les choses !

23. Avez-vous déjà participé à une Marche des fiertés LGBT (Lesbienne Gay Bi Trans) ?

(a) **Pourquoi ?** J'en ai fait une dizaine à Lyon, une en Suisse et une à Washington.

(b) **Qu'en avez-vous pensé ?** Beaucoup trop de promotion de la consommation 'gaie', de pubs pour les bars et les saunas et très peu de solidarité et de conscience politique là aussi. Le SNEG noyauté de plus en plus toutes les Marches des Fiertés LGBT.

(c) **Y retournez-vous ?** Bein oui, pour faire un peu bouger les choses !
[bis]

24. Avez-vous déjà fréquenté (ou fréquentez-vous toujours) le milieu lesbien ?

(a) **Si oui comment vous y sentiez-vous ?** Je l'ai fréquenté pendant 10 ans, en France et aux Etats-Unis.

(b) **Qu'en pensez-vous ?** Je n'y retourne plus surtout depuis que je me suis vu refuser l'accès à une soirée (organisée par une asso « militante ») lesbienne, alors que j'étais avec 10 *butchs* d'une même équipe de rugby ! Je

¹⁵² Les « translovers » sont les personnes qui « aiment les trans' » : ce terme désigne les partenaires sexuels et conjoint-es des trans'.

me sentais mieux aux USA dans les endroits où tout le monde est accepté : des personnes de toute origine, de tout âge, de tout genre, de toute identité et de toute sexualité se côtoyant joyeusement dans le respect mutuel.

25. Avez-vous déjà participé à une autre manifestation ? (si oui précisez de quel type de manifestation il s'agissait, et pour quelle revendication)

Nous avons participé à l'Existrans 2007 de Paris (et la marche contre le sida du 1^{er} décembre, à Lyon). Nous voulions assurer une visibilité lyonnaise et associative, loin des querelles internes qui menacent chaque année la marche.

26. Connaissez-vous un ou des collectifs ou associations trans en France ?

Tous je crois.

27. Faites-vous partie d'une association ou d'un collectif trans, transsexuel et/ou transgenre ?

(a) Si oui pouvez-vous préciser de quel type d'association il s'agit ?

Association de convivialité, culturelle et militante pour personnes trans (travestie, transgenre, transsexuelle ou proches).

(b) Quelles sont vos principales motivations à y participer ?

Des copines et moi avons formé un collectif puis xxx et moi avons créé l'asso car il ne se passait strictement rien de trans à xxx.

(c) Depuis combien de temps y participez-vous ?

(d) Cette association ou collectif se revendique-t-il féministe ?

Pourquoi ? Nous nous revendiquons ouvertement féministe dans le sens où pour nous les combats des trans (et même des homos) trouvent leur source dans la lutte des femmes : questionnement sur les rôles sociaux, défense d'une sexualité choisie et non subie, refus de l'attribution automatique d'une nature de La Femme... nous voulons lutter au côté des féministes NON essentialistes (bien sûr) d'autant qu'il nous semble que les MtF et les FtM ont aussi leur mot à dire dans cette histoire.

28. Faites-vous partie d'une association ou d'un collectif militant pour une autre cause ? (précisez laquelle)

Non, pas directement.

29. Quelles sont, selon vous, les revendications les plus urgentes en ce qui concerne les personnes transsexuel-les ?

En clair :

- Le retrait du transsexualisme de la liste des maladies mentales (=dépsychiatisation),
- Procédure de modification de l'Etat Civil simplifiée,
- Obtenir un accès simplifié au traitement hormonal et aux interventions chirurgicales pour les personnes souhaitant en bénéficier.

30. Que signifie pour vous le terme féminisme ?

(a) Vous-même, vous définissez-vous comme féministe ? Pourquoi ?

Oui et ce depuis toujours. J'estime être et avoir été victime de discriminations liées à la condition des femmes et au sexisme. Lorsque j'ai voulu réfléchir à mon genre et à ma sexualité (vers l'âge de 18 ans), je me suis tout de suite tourné vers le féminisme radical (Adrienne Rich, Monique Wittig...) qui me semblait le seul moyen de déconstruire les données culturelles qu'on nous impose, de manière honnête et lucide. Encore maintenant, je prends le parti des femmes même si je passe pour un homme. Je ressens une grande solidarité avec les femmes, un véritable sentiment de sororité qui peut sembler contradictoire avec mon apparence. Je n'oublie pas mon passé.

(b) Pensez-vous qu'un homme (trans ou non) puisse être féministe ? Pourquoi ?

Il est vital que des hommes soient féministes, il faut des alliés dans le « camps des oppresseurs » : de même, le racisme prendra fin (un jour ?) lorsque les blancs arrêteront de vouloir envahir le monde avec leur pureté blanche et lorsque les personnes 'non-blanches' se seront rebellées !

(c) Pensez-vous que le féminisme se préoccupe des questions trans ?

Je sais que des féministes en tant qu'individues sont interpellées par les questions trans, pour autant je ne sais pas ce qu'il en est de la théorie féministe actuelle. Je sais que de nombreuses essentialistes nous détestent (et pas seulement Janice Raymond et Catherine Millot!) car elles considèrent que les MtF n'ont pas fait l'expérience de la féminité depuis la naissance et qu'elles sont des hommes « infiltrés » parmi les femmes (sans parler des trans lesbiennes, de celles qui ne sont pas opérées...), et que les FtM sont des traîtres qui préfèrent cesser le combat, fuir et passer dans le camp ennemi plutôt que de combattre du côté des femmes.

(d) Pensez-vous que les questions trans concernent le féminisme ?

oui, autant que le féminisme concerne les questions trans : il s'agit de repenser les genres, désacraliser la nature et de faire de nous des êtres de culture.

(e) Pensez-vous que le féminisme concerne les personnes trans FtM ? Pourquoi ?

Parce que nous avons vécu des discriminations en tant que femme avant la transition, et que lorsque l'on fait une transition on touche du doigt l'absurdité que constitue le cloisonnement étanche entre les sexes. Je pense qu'un FtM gardera toujours en lui des réflexes de protection, de timidité, de dévouement, une capacité à mettre en mots ses émotions... acquis par conditionnement (et par nécessité pour sa survie) lorsqu'il été encore une femme socialement. J'espère qu'un FtM saura toujours repérer le sexisme où qu'il se trouve, afin de pouvoir prendre le parti des femmes et ne pas

reproduire lui-même ce dont il a été victime sous prétexte d'être un peu plus mec et de compenser ce qui lui manquerait 'entre' les jambes.

(f) Pensez-vous que le féminisme concerne les personnes trans MtF ? Pourquoi ?

Parce qu'elles vivent les mêmes discriminations que les femmes bio, une fois qu'elles perdent – pour toujours – tous leurs acquis sociaux masculins. La sphère féminine me semble assez dure à pénétrer, rares sont les femmes bios qui veulent avoir de véritables relations d'amitié avec des MtF, comme si dans leur esprit une MtF faisait toujours de son mieux sans jamais y parvenir vraiment... De plus, je pense que le féminisme peut aider les MtF à ne pas tomber dans certains clichés de la féminité : être hétéro, être belle et coquette, être une « femme-enfant », être femme au foyer, vouloir absolument des enfants...

31. Selon vous, qu'est-ce qui fait d'une personne un homme ?

(a) Quelles caractéristiques physiques sont absolument nécessaires ? La force et l'endurance

(b) Quelles caractéristiques mentales sont absolument nécessaires ? La droiture et l'honnêteté

(c) Quelles caractéristiques émotionnelles sont absolument nécessaires ? L'attention et la compassion

(d) Quelles autres caractéristiques sont importantes ? La fidélité, l'amitié...

32. Selon vous, qu'est-ce qui fait d'une personne une femme ?

J'ai beaucoup réfléchi sur mon identité d'homme trans. Mais ta question me renvoie au fait que je suis incapable de définir ce qui est féminin. Pour moi, les femmes sont « l'autre », et je sais que je suis attiré par (certaines d'entre) elles. En ce qui me concerne, même si je suis ouvertement féministe, dire que les mêmes choses constituent le masculin et le féminin serait une posture intellectuelle parfaitement hypocrite. Tout ce que je sais, c'est que je me sens bien avec les femmes.

(a) Quelles caractéristiques physiques sont absolument nécessaires ?

(b) Quelles caractéristiques mentales sont absolument nécessaires ?

(c) Quelles caractéristiques émotionnelles sont absolument nécessaires ?

(d) Quelles autres caractéristiques sont importantes ?

33. En quoi les hommes et les femmes sont-ils différents ?

Je ne sais vraiment pas. Il me semble qu'il y a autant de définitions de ce qu'est un homme qu'il y a d'individus hommes. Si l'on regarde l'évolution des normes du masculin et du féminin à travers les âges et d'une culture à l'autre, il me semble que tout est très relatif. Mais une chose est sûre, si ces deux notions

existent, c'est pour renforcer les soi-disant différences qui existent entre les deux groupes et faciliter l'hétérosexualité, car le groupe « hommes » et le groupe « femmes » sont systématiquement construits en opposition.

34. En quoi les hommes et les femmes sont-ils identiques ?

Il paraît que nous sommes tous des êtres humains !

35. Pensez-vous qu'une personne puisse être à la fois homme et femme ? Pourquoi ?

Si il s'agit du corps, on peut être à la fois mâle et femelle, si il s'agit du genre social, on peut être à la fois masculin et féminin, et si il s'agit du genre psychologique, on peut également estimer avoir les qualités et les défauts des deux sexes. Donc oui, on peut être homme et femme en même temps !

36. Pensez-vous qu'une personne puisse n'être ni homme, ni femme ? Pourquoi ?

Puisqu'il s'agit simplement de posséder certaines caractéristiques plutôt que d'autres, il suffit de savoir si on considère que les caractéristiques que l'on prétend posséder sont regroupables sous ces étiquettes ou non. Etre un « 3^{ème} sexe » ou bien être « un peu des deux » est finalement la même chose.

37. Selon vous, est-il plus facile, aujourd'hui, d'être un homme ou d'être une femme ? Les deux sont-ils aussi faciles (ou aussi difficiles) ? Pourquoi ?

Il n'a jamais été facile de se conformer à un genre, quel qu'il soit, et ça ne le sera jamais. Les épreuves d'appartenance à un sexe / genre stricte sont quotidiennes et touchent tous les domaines.

38. Selon vous, est-il plus facile, aujourd'hui, d'être lesbienne/gay ou d'être trans ? Les deux sont-ils aussi faciles (ou aussi difficiles) ? Pourquoi ?

Cela me semble plus vivable maintenant d'être gay (sauf si on vient d'une famille croyante ou particulièrement conservatrice...), mais toujours aussi difficile d'être lesbienne et encore plus trans. Les lesbiennes sont victimes d'homophobie et de sexisme – et je pense que le sexisme est le fondement de nos sociétés occidentales. L'oppression des femmes, et a fortiori de celles qui refusent de se soumettre (sexuellement) aux hommes – est la condition d'existence de nos sociétés patriarcales.

La situation des trans me semble être la pire de toutes; elle commence à peine à s'améliorer de manière TRES relative. Les MtF ne sont plus forcées à se prostituer ou à danser dans des cabarets, et les FtM... et bien je ne sais pas ; je n'arrive même pas à imaginer comment tant d'entre nous ont réussi à survivre. Je suppose que le travestissement pour certains ou le rôle de *butch* avec une *femme* faisaient parti des stratégies de survies privilégiées des FtM il y encore quelques dizaines d'années.

39. Selon vous, est-il plus facile, aujourd'hui, d'être une femme trans (ou MtF) ou un homme trans (FtM) ? Les deux sont-ils aussi faciles (ou aussi difficiles) ? Pourquoi ?

Je pense que les deux sont très difficiles : le traitement hormonal a souvent des résultats moins efficaces chez les femmes que chez les hommes, mais on ne peut pas dire qu'être un homme d'1 m 65 sans pénis soit être facile à vivre. A vrai dire, je ne sais pas, ça n'est pas quelque chose qui m'intéresse, je n'ai pas envie de nous diviser : beaucoup de MtF se plaisent à dire que tout est plus difficile pour elles (alors que se sont souvent elles les ingénieurs avec les grosses voitures...) mais je pense qu'elles se leurrent. Cela me paraît stérile de vouloir nous diviser ainsi, d'autant que ça me fait penser à ce qui se passe dans la communauté gaie & lesbienne. Je pense que les transitions doivent être considérées individu par individu et en aucun cas en faisant des généralités.

40. Pensez-vous que les femmes trans et les hommes trans soient aujourd'hui aussi bien (ou aussi mal) acceptés socialement ?

(a) Si non, lequel-les sont les moins bien acceptés ? Pourquoi ?

Je n'ai pas l'impression que les FtM et les MtF soient acceptés. On est accepté en tant que femme ou en tant qu'homme, mais jamais en tant que trans.

(b) Les trans MtF se trouvent-elles confrontées à des problèmes spécifiques ? Lesquels ? Oui : la voix ne change pas avec les hormones, la peur d'être considérée comme un pervers (donc, on s'interdit des choses...), arriver à se faire respecter en tant que trans et en tant que femme sans utiliser les armes de la virilité qu'on avait appris à utiliser...

(c) Les trans FtM se trouvent-ils confrontés à des problèmes spécifiques ? Lesquels ? Oui : les risques de représailles (viol punitif, comme pour les lesbiennes...) si on est « découvert », s'insérer en tant qu'hommes et s'autoriser à se mettre sur un pied d'égalité avec les autres hommes, la phalloplastie est rarement réussie et la métaoïdioplastie n'est pas pratiquée en France, les FtM sont invisibilisés (aussi par les MtF) d'où les difficultés pour expliquer qui nous sommes...

Questions subsidiaires :

- **Comment avez-vous eu connaissance de ce questionnaire ?** Par xxx.

- **Qu'en pensez-vous ?** C'est de loin – antro, socio et psycho confondus – le questionnaire le plus riche et le plus réfléchi auquel j'ai pu répondre. Je ne sais pas à quel point tu es concernée par le sujet, mais j'ai trouvé tes questions très pertinentes. On sent que tu connais très bien le terrain que tu prétends étudier (ce qui est rarement le cas, il faut bien l'avouer...) et que ton questionnaire t'a demandé du travail. Il y a une vraie démarche didactique dans les questions que tu poses.

- **Certaines questions vous ont-elles gêné ou mis en difficulté ? Lesquelles ?** Et bien oui, tu m'as forcé à m'interroger sur la féminité, tout ça pour que je m'aperçoive que je n'ai en fait pas d'avis ! J'ai trouvé tes questions au croisement du féminisme et des problématiques transgenres originales : voilà typiquement le genre de questions qu'on ne nous pose jamais, comme si nous ne pensions qu'à nos hormones !

- **Avez-vous des critiques, des commentaires, des remarques ?** J'ai essayé de répondre de la manière la moins conceptuelle possible pour que tu aies quelque chose à te mettre sous la dent dans ton travail d'interprétation sociologique. J'ai essayé de livrer des choses subjectives (du coup, je te tutoie !) en parlant le moins possible de théorie. Vivement le prochain questionnaire!

Est-ce que tu pourrais me faire parvenir un exemplaire de ton travail une fois fini ? Nous n'avons pas vraiment accès à ce qui est dit sur nous, nous répondons à des enquêtes mais nous n'avons que trop rarement de retour sur ce qui se dit de nous.

Encore merci pour votre participation.